Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

OEUVRES D'OVIDE.

TOME SECOND

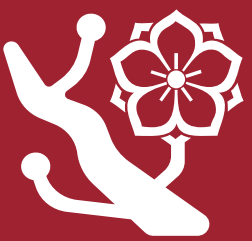
CONTENANT

SON REMEDE D'AMOUR, SES FASTES ET SES TRISTES.

EDITION ROYALE.

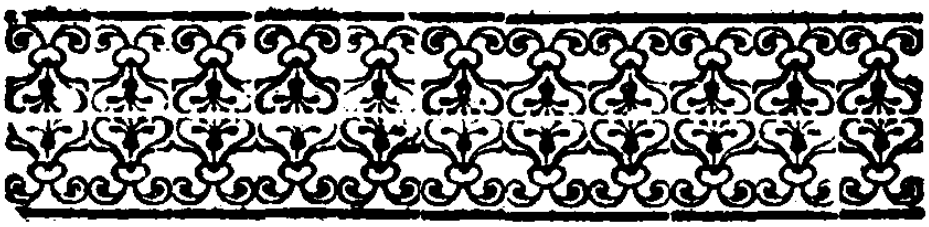
M D. C C. L.

Notes du mont Royal



WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



TRISTES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

ELEGIE PREMIERE.

Ovide parle à son Livre, & après lui avoir permis d'aller à Rome, il l'instruit des choses qu'il y doit faire.

TU veux donc aller sans moi à Rome, mon Livre? Je n'envie point ton bonheur. Hélas! que n'est-il permis à ton maître de t'accompagner! Vas y, mais sans ornement comme doit être un banni. Couvre toi selon l'état où ton malheur t'a réduit, non pas d'une couverte teinte en pourpre & en violet, car cette couleur sied mal au dueil.

QUE TON titre ne soit point écrit en caractere

re de vermillon; qu'on ne frotte pas d'huile de Cédre tes feuillets, & que les pages brunies au milieu ne soient point blanches vers les coins. Qu'elles ne soient point polies des deux côtés avec une pierre ponce; afin que tu paroisses tout hérissé, comme si tu avois tes cheveux épars. Ces sortes d'embélissemens ne conviennent qu'aux Livres heureux. Tu ne dois point perdre le souvenir de mon infortune. N'aye point de honte de tes ratures. Ceux qui les verront, jugeront bien que mes larmes les ont faites. Va donc mon Livre, & salue de ma part tous les lieux qui m'ont été agréables, car au moins il m'est permis d'y mettre le pied de cette sorte.

S'IL Y A quelque Romain qui se souvenant encore de moi, te demande ce que je fais, tu lui diras que je suis encore en vie, mais que je la traîne en langueur, & que même je ne vis que par la faveur d'un Dieu. Ensuite si quelque curieux veut s'informer d'autres choses, ne lui réponds rien, mais laisse toi lire, pour éviter de parler mal à propos.

SITÔT QUE tu paroîtras, le Lecteur se souviendra des Vers que j'ai faits autrefois, & je serai déclaré criminel d'Etat par la voix publique. Ne t'avise pas de te justifier quoi que puissent dire contre toi les médisans; ta défense ne rendroit pas ta cause meilleure. Tu pourrois trouver quelqu'un qui touché sensiblement de ma perte, ne lira pas ces vers d'un œil sec, & qui pour n'être pas écouté des méchans esprits fera des souhaits en lui-même, que ma peine devienne moins rigoureuse, après que César sera adouci. Quel que soit cet homme, je souhaite qu'il jouisse d'un bonheur éternel, puisqu'il désire que les Dieux ne soient point irrités contre un misérable. Qu'il

voye

voye tous ses vœux accomplis, & quand la colere du Prince sera passée, qu'il me permette de pouvoir mourir en mon païs. Peut-être que l'on te blâmera de vouloir exécuter les ordres que je te donne, & que tu seras moins estimé que mes précédens Ouvrages. Un Juge doit bien sçavoir prenpre le sens des affaires, & l'occasion favorable de les juger. Tu seras exempt de reproche si tu sçais bien prendre ton temps. Les vers coulent aisément, quand on a l'esprit tranquille. Mais les maux qui nous surviennent, nous font passer tristement nos jours. Un homme qui fait des vers, cherche la retraite & le répos, & moi je suis agité de la mer, des vents & de la tempête.

LA POESIE demande un esprit exempt de toute frayeur, & moi misérable je crois à toute heure qu'on me tient l'épée à la gorge. Si j'ai affaire à des gens équitables, ils regarderont ces Elégies avec étonnement; & ils leur seront indulgens de quelque maniere qu'elles soient écrites. Faites moi venir Homere environné de ces accidens, tout son esprit échouera à la vue de tant de maux. Va-t-en donc, mon Livre, sans te mettre en peine d'acquérir de la réputation, & ne rougis point de honte de n'avoir pas contenté ton Lecteur.

LA FORTUNE n'en use pas si favorablement avec moi, que je doive prendre soin de t'attirer des louanges. Quand j'étois dans la prospérité, j'étois sensible à la gloire, & j'avois beaucoup d'ardeur à rendre mon nom fameux. N'est-ce pas assez présentement, que je ne haïsse pas la Poësie, qui m'a été si funeste? Car enfin mon bannissement est l'effet de mon esprit. Fais néanmoins ton voyage, & va voir Rome en ma place, puisque cela t'est permis. Je voudrois me transformer présentement en mon Livre. Mais

ne

ne pense pas qu'en arrivant comme un étranger dans cette grande Ville, tu sois inconnu au monde. Quoique l'on t'y voye sans titre, on te connoîtra à ta couleur, & quand même tu voudrois te cacher, on sçaura que tu me dois le jour. Entre néanmoins, dans Rome à la dérobée, de peur que mes Vers ne t'attirent quelque déplaisir, ils ne sont plus maintenant en régne comme autrefois.

SI QUELQU'UN s'imagine que l'on ne doit pas te lire & s'il te rejette de ses mains parce que je t'ai composé, di lui, regardez le titre: je ne donne pas ici des préceptes d'amour: on a puni l'Auteur de ce Livre comme il le méritoit. Peut-être attens-tu que je t'ordonne d'aller te montrer à la Cour dans le superbe Palais de César. Que ces lieux augustes & leurs Dieux me veuillent bien pardonner! C'est de ce Palais que la foudre est tombée sur ma tête. Je me souviens qu'il y a dans ces lieux des Divinités remplies de douceur; mais enfin je crains les Dieux qui m'ont une fois frappé. La colombe égratignée des serres d'un éprevier, s'épouvante au moindre bruit de ses aîles, & une jeune brebis qui a été mordue du loup n'ôse s'éloigner de la bergerie. Si Phaëton vivoit encore, il éviteroit l'accident qui lui est arrivé au Ciel, & n'auroit plus la folie de vouloir mener le char de son Pere.

AINSI JE CONFESSE que je crains les armes de Jupiter, dont j'ai déja senti les terribles coups; & lorsqu'il tonne, il me semble que je vas être frappé de la foudre. Ceux de la flotte des Grecs qui évitèrent les écueils du Mont Capharé, ne tournèrent plus les voiles vers l'Isle d'Eubée. De même ma petite barque qui a été battue de la

Tem-

Tempête, ne veut plus retourner dans le lieu où elle a pensé périr. Prens donc bien tes précautions, mon cher Livre, & regarde au tour de toi avec crainte, pour voir si tu ne dois pas te contenter d'être lu du petit Peuple.

ICARE VOULANT s'élever trop haut avec des aîles trop foibles donna son nom à la Mer d'Icare. Il est pourtant mal-aisé de te conseiller si tu dois voguer à rame, ou à la voile; l'état des choses & le lieu te détermineront là-dessus: si tu peux être offert à César, quand il n'aura point l'esprit occupé; si tu vois que toutes choses conspirent à te favoriser, & que sa colere soit diminuée.

SI QUELQU'UN te présente à lui te voyant chancelant & timide, & qu'auparavant il lui dise un mot en ta faveur, aborde hardiment ce Prince. Va-t-en donc à la bonne-heure, sois plus heureux que ton Maître & soulage mon malheur. Car nul autre que celui qui m'a blessé ne guérit à la maniére d'Achille. Prens seulement garde de ne pas me nuire, en voulant agir avantageusement pour moi; car mon esprit est plus disposé à craindre qu'à espérer.

GARDE TOI aussi de r'allumer la colere de César, qui peut-être est assoupie; & de ne pas m'attirer toi-même un autre malheur. Mais quand tu seras arrivé chez moi, & que tu toucheras les tabletes de mon cabinet, tu pourras y voir tes Freres arrangés par ordre, qui doivent le jour à un même Auteur. Les autres font voir ouvertement leurs titres, & montrent leurs noms à découvert. Tu en verras trois à l'écart, qui se cachent dans un lieu obscur. Ils enseignent l'Art d'Aimer qui n'est ignoré de personne.

VOILA' CEUX que tu dois fuir, ou si tu es assez hardi, tu les appelleras parricides comme des Oedi-

Oedipes & des Télégons. Cependant je te donne avis que si tu consideres ton Pere, tu n'en aimeras aucun des trois, quoiqu'ils donnent des préceptes pour aimer. On voit aussi dans ce cabinet mes quinze Livres de Métamorphoses qui me furent enlevés dernierement, le jour de mes funérailles. Je te charge de leur dire que l'état de ma fortune se peut mettre parmi les choses qui ont changé de forme; car en un moment elle est devenue différente d'elle-même: & maintenant on la voit aussi déplorable qu'elle étoit riante autrefois.

J'AUROIS BEAUCOUP d'autres choses à te recommander si tu les voulois sçavoir, mais je crains déja de ne t'avoir que trop long-temps retardé. Et puis si tu devois te charger de tout ce qui me vient dans l'esprit, ta charge seroit trop pesante, le chemin est long, marche vîte. Pour moi je suis obligé d'aller habiter au bout du monde un païs fort éloigné du mien.

ÉLÉGIE II.

Priére aux Dieux dans un naufrage, dont il étoit menacé par une grande tempête.

DIEUX de la mer & du Ciel, puisque nous n'avons pour toute ressource que des vœux, ne faites point entre-ouvrir notre vaisseau qui est déja presque brisé; & ne secondez pas je vous prie la colere de César. Souvent lorsqu'un Dieu nous

nous accable, un autre Dieu vient à notre secours.

VULCAIN s'étoit déclaré contre Troye, & Troye avoit Apollon dans son parti. Vénus favorisoit les Troyens, & Pallas les tourmentoit. Turnus étoit protégé de Junon qui persécutoit Enée, mais celui-ci n'avoit rien à craindre sous l'assistance de Vénus. Souvent le prudent Ulisse a senti les rigueurs de Neptune, mais souvent aussi Minerve qui étoit Niéce de ce Dieu l'en a garanti. Et moi quoiqu'inférieur en mérite à ces Grands-hommes, ne puis-je pas espérer d'avoir un Dieu pour mon défenseur, quand un autre Dieu me sera contraire.

MAIS HE'LAS! c'est envain que je parle; tout ce que je dis ne me sert de rien, les eaux qui entrent dans le navire me suffoquent déja la voix, & un vent furieux emportant mes paroles, empêche que mes priéres n'aillent jusqu'aux Dieux à qui je les adresse. Ainsi donc pour m'affliger de plusieurs maniéres, les vents emportent je ne sçai où mes voiles & mes vœux. Hà, quelles montagnes d'eau s'élevent! On diroit qu'elles vont toucher les étoiles. Quelles profondes vallées s'abbaissent, quand la mer s'entrouvre. On croiroit qu'elle s'enfonce jusqu'aux Enfers.

EN QUELQU'ENDROIT que je tourne mes regards, je ne vois que Ciel & eau: la mer est enflée par les vagues; les nuages dont l'air est couvert, nous menacent d'une grande tempête: les vents frémissent parmi cet orage avec un murmure affreux: les flots de la mer ne sçavent à quel maître ils doivent obéir, car tantôt le vent d'Orient se déchaîne avec toutes ses forces, tantôt le Zéphire vient du couchant, tantôt le froid Aquilon souffle avec fureur du côté du Nord, & tan-

tôt le vent de Midi part d'un climat opposé, pour donner un violent combat.

LE PILOTE demeure en suspens, & ne sçait ce qu'il doit éviter, ni quelle route il doit prendre: sa science même est sans fonction dans la perpléxité où la tempête l'a réduit. C'en est fait, nous sommes perdus, il n'y a nul salut à espérer, & dans le moment que je parle, j'ai le visage tout couvert d'eau. Nous allons périr dans les vagues, & priant envain les Dieux, les flots impétueux nous vont submerger.

CEPENDANT ma Femme qui m'aime tendrement, ne me plaint que du côté de mon exil; c'est le seul sujet de ses pleurs & de ses gémissemens. Elle ne sçait pas que je suis le jouet de la mer & des vents, & que je suis sur le point de périr. O que je me sçai bon gré de ne lui avoir point permis de venir sur mer avec moi! J'aurois le malheur de souffrir une double mort. Mais maintenant, quoique je périsse, il restera toûjours la moitié de moi-même, tandis que ma Femme sera en vie.

HA', QUE LES éclairs brillent dans les nuées! Quel furieux tonnerre gronde en l'air! Les flancs de notre vaisseau ne sont pas battus moins rudement par le choc des vagues, que les murs d'une ville assiégée par des machines de guerre. Voici le dixieme flot qui est plus gros que tous les autres. Je ne crains pas de mourir, mais j'appréhende le genre de mort. Sans le naufrage, je regarderois la mort comme un présent agréable.

CE N'EST PAS peu lorsqu'on meurt naturellement ou par le fer, d'être mis en terre; de recommander quelque chose aux siens, d'espérer les honneurs de la sépulture, & de n'être pas mangé des poissons. Mais supposé que je sois digne d'une

d'une telle mort, je ne suis pas seul dans ce navire; pourquoi donc faut-il que les autres soient enveloppés dans ma peine sans l'avoir mérité? Dieux du Ciel & de la Mer arrêtez maintenant vos menaces, & permettez moi d'aller passer aux lieux ordonnés pour mon exil cette malheureuse vie que je dois à la douce colere de César.

SI VOUS ME voulez perdre, pour avoir mérité quelque châtiment, il ne juge pas que ma faute doive être punie de mort. Si César eut voulu ma perte, il n'avoit pas besoin en cela de votre secours. Il peut me faire mourir sans se rendre odieux, & m'ôter quand il voudra la grace qu'il m'a déja faite.

COMME JE NE pense pas vous avoir jamais offensés, contentez vous je vous prie des maux qui m'accablent! Quand même vous voudriez sauver un malheureux comme moi, vous ne le sçauriez maintenant. Que la mer devienne calme, que j'aye un vent favorable & qu'enfin vous m'épargniez, je n'en serai pas pour cela moins banni. Je ne vas point trafiquer sur mer par un avide désir d'amasser des richesses, & la passion d'étudier ne me porte pas comme autrefois d'aller à Athènes, ni à voyager en Asie pour y voir les Villes & les lieux où je n'ai jamais été. Ma curiosité ne me fait point aller dans cette superbe ville qui porte le nom d'Alexandre & qui est les délices du Nil.

JE VOUS DEMANDE une chose qu'il vous sera bien aisé de m'accorder. O Dieux, qui le pourroit croire? Je ne souhaite que des Sarmates. Je suis obligé d'aborder aux côtes sauvages qui sont situées sur la rive gauche du Pont-Euxin, & je me plains d'être si longtemps à m'éloigner de ma Patrie. Je ne sçai en quel pays la ville de Tomes

eſt ſituée. Cependant je ſouhaite d'arriver promptement au lieu deſtiné à mon exil. Si vous voulez m'être favorables, appaiſez cette horrible tourmente, & faites voguer heureuſement notre vaiſſeau. Ou plutôt ſi vous me haïſſez, jettez moi ſur cette côte, où il faut que je ſois banni. Mourir en ce païs là eſt une partie de mon ſupplice. Vents impétueux, que fais-je ici? Emportez moi promptement, pourquoi mes voiles ſont-elles encore à la vue des côtes d'Italie? Céſar ne l'a pas voulu; quoi vous retenez celui qu'il chaſſe? Il faut qu'on me voye au pays de Pont: Céſar le commande, je l'ai mérité: & je ne crois pas qu'il ſoit permis ni même juſte, d'excuſer les crimes qu'il a condamnés.

S'IL EST POURTANT vrai que les Dieux connoiſſent ſans ſe tromper les actions des hommes, vous ſçavez bien que ma faute n'eſt pas criminelle. Vous ſçavez même que ſi mon erreur m'a jetté dans quelque égarement, je l'ai fait par imprudence, & non par méchanceté. Si j'ai été attaché à la maiſon Impériale, quoique je fuſſe des moindres, ſi j'ai révéré les ordres d'Auguſte comme des Edits publics: ſi j'ai dit que ſon Empire rendoit notre ſiécle heureux; ſi j'ai offert de l'encens avec piété pour Céſar, & pour les Princes de ſon auguſte Maiſon, ſi j'ai été dans ces ſentimens, grands Dieux épargnez moi je vous prie. Mais ſi j'en fais moins que je ne dis, que je ſois abîmé dans ces flots.

HE BIEN me ſuis-je trompé? Ne voyons-nous pas que ces gros nuages commencent à diſparoître, & que la mer qui étoit ſi furieuſe va devenir calme. C'eſt à mes priéres, non pas au hazard, que je dois préſentement votre aſſiſtance, vous grands Dieux qu'on ne ſçauroit tromper!

ELE-

ÉLÉGIE III.

Il décrit son départ de Rome lorsqu'il s'en alla en exil.

LORSQUE je rappelle dans ma mémoire la triste idée de cette nuit que je passai la derniére à Rome ; quand je me souviens de cette nuit que j'abandonnai ce que j'avois de plus cher au monde, j'en verse encore des pleurs. Déjà le jour étoit arrivé auquel je devois par ordre de César m'éloigner de l'Italie : je n'avois ni assez de temps, ni l'esprit assez rassis, pour me préparer à mon départ ; un long assoupissement m'avoit gagné tout le corps.

JE NE SONGEOIS point aux valets, ni aux autres gens qui devoient m'accompagner, ni même aux habits, & aux autres choses qui m'étoient absolument nécessaires dans mon exil.

JE NE FUS PAS moins saisi d'étonnement qu'un homme frappé du tonnerre, sans en être tué, qui ne sçait s'il est mort ou vivant. Mais après que la douleur eut dissipé ce nuage de mon esprit, & qu'enfin j'eus repris mes sens, je dis sur le point de mon départ le dernier Adieu à deux ou trois de mes amis qui étoient tout tristes chez moi. Ma Femme qui m'aimoit tendrement, m'embrassoit toute éplorée, & mêloit ses larmes avec les miennes. Pour ma Fille, elle étoit alors en Afrique, & ne pouvoit pas encore sçavoir mon malheur. En quelque lieu que l'on

se tournât, tout retentissoit de soupirs & de plaintes, & l'on eut dit qu'il y avoit chez moi des funérailles lugubres. Les Femmes, les Hommes & les Enfans ne pleuroient pas moins sensiblement, que s'ils m'eussent vu dans le cercueil: & il n'y avoit pas un coin dans ma maison qui ne fût arrosé de larmes. S'il est permis d'appliquer de grandes comparaisons à de petites choses, telle étoit la consternation des Troyens, quand les Grecs les saccagèrent.

DÉJA LE SILENCE régnoit parmi les chiens & les hommes, & la Lune déja haute conduisoit son char de nuit. Alors regardant cet Astre, & tournant mes yeux en même temps vers le Capitole qui étoit proche de ma maison, sans que j'en aye été plus heureux, je commence à dire ces choses. Divinités qui habitez dans ces lieux voisins, vous Temples que je ne verrai plus, & vous puissans Dieux que les Romains adorent, & que je vas maintenant quitter, je vous dis adieu pour jamais. Quoique je m'avise tard de me couvrir d'un bouclier, puisque c'est après avoir reçu des coups, je vous prie néanmoins de n'avoir pour moi nulle haine pendant mon exil, & faites sçavoir à notre Héros par quelle erreur j'ai été trompé, afin qu'il ne croye pas que ma faute est criminelle; inspirez à l'Auteur de ma peine les mêmes sentimens que vous en avez, car si je vois ce Dieu appaisé, je ne puis plus être misérable.

C'EST AINSI que je priois les Dieux. Ma Femme de son côté leur faisoit de plus fortes priéres, mais ses grands sanglots les entrecouproient. Elle étoit les cheveux épars prosternée devant les Dieux Domestiques, baisant les foyers éteints avec sa bouche tremblante, elle fit envain

pour

pour ſon malheureux Mari pluſieurs priéres à ces Dieux.

DEJA LA NUIT avancée ne me permettoit pas de tarder longtemps, & la retraite de l'Ourſe marquoit l'arrivée de l'Aurore. Hélas, que pouvois-je faire? L'amour tendre de ma Patrie me retenoit d'un côté, mais le temps preſcrit pour mon départ ne me laiſſoit plus que cette nuit. Hà, combien dis-je de fois à ceux qui me preſſoient de partir, pourquoi cet empreſſement? Voyez où vous me preſſez d'aller, & d'où vous voulez que je parte? Hà, combien de fois me flattai-je envain que j'avois encore aſſez de temps pour mon funeſte voyage! Je fus trois fois ſur la porte, & trois fois je m'en retirai, mes pieds marchant lentement à deſſein de contenter mon eſprit.

APRES AVOIR fait mes adieux, je dis encore beaucoup de choſes, & comme ſi j'euſſe été ſur mon départ, je donnai les derniers baiſers. Souvent me trompant moi-même, je recommandai les mêmes choſes. Cependant je regardois autour de moi ce que j'avois de plus cher au monde. Mais enfin diſois-je, pourquoi preſſer mon départ. C'eſt en Scythie qu'on me relegue, il me faut ſortir de Rome. Ce retardement eſt juſte, de quelque maniére qu'on le prenne. Ma Femme eſt en vie, & on me l'ôte pour le reſte de mes jours, je ne reverrai plus ma maiſon, & tout ce que j'aimois chez moi.

ET VOUS, MES AMIS, que je chéris d'une amitié fraternelle, & à qui je ſuis uni d'une liaiſon d'ame de Théſée, il faut que je vous embraſſe lorſque je le puis: car peut-être ne me le ſera-t-il plus permis. Je dois profiter du temps qui me reſte. Auſſitôt ſans achever ce que j'a-

vois commencé à dire, j'embrassai fort tendrement tout ce qui se trouva près de moi.

DANS LE TEMPS que je parlois, & que nous fondions en larmes, l'étoile du jour brilloit déja d'une lumiére très pure, mais qui étoit fort triste pour moi, je me séparai alors, comme si on m'eut mis en piéces, & il me sembloit qu'on m'arrachoit une partie du corps. Ainsi Priam fut pénétré de douleur, lorsqu'ayant suivi un méchant conseil il reçut le Cheval de bois qui cachoit ceux qui devoient se rendre maîtres de Troye.

MES DOMESTIQUES alors font retentir l'air de leurs cris, & de leurs gémissemens; & accablés de tristesse ils se frappent la poitrine, & ma Femme me voyant partir, m'embrasse & dit ces paroles entremêlées de larmes. „ Non mon cher „ Mari vous ne sçauriez vous séparer ainsi de „ moi, nous nous en irons ensemble; je prétens „ vous suivre dans le lieu de votre bannissement. „ Je puis faire ce voyage; il faut que je me con- „ fine au bout du monde avec vous. Je ne char- „ gerai pas beaucoup le vaisseau qui vous mene „ en exil. La colere de César vous oblige de „ quitter votre pays; & ma tendresse m'en a „ chassé. Cette tendresse me tiendra lieu d'un „ commandement de César.

VOILA COMME elle essayoit de venir demeurer avec moi, ce qu'elle avoit déja essayé. Et à peine l'en pus-je empêcher pour son avantage & pour le mien. Je sortis donc de chez moi, comme si l'on m'eut porté en terre sans faire mes funérailles; j'étois négligé en ma personne, & mes cheveux abatus me tomboient au tour du visage. On dit que ma Femme toute éperdue par l'accablement de sa douleur, en eut les yeux couverts

de

de ténèbres, & qu'elle tomba à demi morte au milieu de la maison: qu'ensuite ses sens étant revenus, elle se leva de terre avec ses cheveux salis de poussiére. Tantôt elle se plaignoit de voir sa maison déserte, & tantôt elle appelloit son Mari qu'elle ne pleuroit pas moins que si elle eut vû porter le corps de sa Fille ou le mien sur le bucher funebre. On m'a dit qu'elle vouloit mourir pour finir son affliction, mais que pour l'amour de moi elle avoit bien voulu épargner sa vie. Qu'elle la conserve donc, & qu'elle vive pour assister un pauvre banni; puisque les destins l'ont ordonné.

CEPENDANT l'étoile qui garde l'Ourse se couche dans l'Océan, & rend par son influence la mer agitée. Nous nous embarquâmes sur l'Ionienne contre notre volonté, mais la crainte nous força ensuite à naviger hardiment. O Dieux, quels vents impétueux firent élever des vagues sur la mer, & combien bouillonna son sable qui étoit tiré du fonds de ses eaux. Une montagne de flots fondit sur la proue, & sur la poupe, & l'eau battoit les Images des Dieux: les flancs du vaisseau retentissoient. Les cordages frémissoient par des secousses, & le navire joignoit ses gémissemens aux nôtres. Le Pilote devenu pâle faisant assez voir sa crainte, laissoit le vaisseau au gré de la tempête, & ne le gouvernoit plus. Comme un Ecuyer qui n'a pas la force de se rendre maître d'un cheval fougueux, lui abandonne toute la bride; de même je vis que notre Pilote ne faisoit point prendre à notre navire la route, & qu'il se laissoit emporter à l'impétuosité des vagues.

SI LE DIEU qui préside aux vents ne nous en envoye pas de plus favorable, je n'arriverai

jamais au lieu où je dois aller, car après avoir laissé à main gauche loin d'ici les côtes d'Italie, je découvre encore l'Italie dont la demeure m'est interdite. Veuillent donc les Dieux que le vent ne me ramene pas malgré moi dans mon Païs qui m'est défendu; & qu'il obéisse avec moi aux volontés d'un grand Dieu!

TANDIS QUE je parle & que je flotte entre le désir & la crainte d'être repoussé en Italie, hà, quel rude coup de vague à fait retentir le flanc de notre vaisseau. Epargnez moi, je vous prie, Divinités de la mer, & qu'il me suffise d'être puni d'avoir Jupiter contre moi. Délivrez moi d'une mort cruelle, me voyant ennuyé de la vie, s'il est vrai que je ne puisse pas périr, moi qui viens de périr malheureusement.

ÉLÉGIE IV.

A un de ses amis dont il avoit éprouvé la fidélité dans ses plus pressans malheurs.

VOus que je tiendrai toûjours pour un des plus généreux amis du monde: vous qui avez pris soin de mes intérêts comme des vôtres; & qui pendant ma consternation, je m'en souviens bien, avez ôsé le premier entreprendre de parler pour moi: Vous enfin qui par un conseil modéré m'avez fait résoudre à vivre, dans le temps que mon infortune me faisoit souhaiter la mort; vous n'ignorez pas sans doute à qui je parle, puisque je vous nomme assez par les choses que je viens de dire, & vous sçavez bien, mon cher

cher ami, que vous m'avez rendu tous ces bons offices.

ILS SERONT gravés éternellement au fond de mon cœur, & je vous ferai toûjours redevable de la vie. Mon ame laissant mes os dans les flammes du bucher funébre s'en ira plutôt en l'autre monde, que je perde le souvenir de ces faveurs, & de cette longue amitié que vous m'avez témoignée. Que les Dieux vous comblent de graces, & qu'ils vous donnent une fortune à pouvoir vous passer aisément du secours de tout le monde, & qu'elle soit différente de la mienne!

CEPENDANT si mes affaires étoient en prospérité, peut-être ne connoîtroit-on pas la fidélité de mon ami. Thésée ne donna jamais de si grandes marques d'affection à Pirithoüs, que lorsqu'il descendit tout vivant aux enfers pour l'aller voir. Vos fureurs, insensé Oreste, ont donné sujet à Pylade d'être proposé comme un modele d'une parfaite amitié. Nisus fils d'Hyrtace n'est fameux, que pour avoir vangé Euryale qui avoit péri sous le fer des Rutulois.

COMME L'OR s'éprouve dans le feu, de même paroît l'amitié en des occasions fâcheuses. Tandis que nous sommes heureux, & que la fortune favorable nous regarde d'un œil riant, tout s'attache à nos richesses. Mais sitôt que sa colere éclate, on ne nous connoît plus, nous qui étions il n'y a pas longtemps, accompagnés d'une foulle de personnes. Ces exemples tirés des Anciens me font voir par mes propres malheurs que ces choses sont très vraies; car d'un grand nombre d'amis que j'avois, à peine m'en reste-t-il deux ou trois; tous les autres n'étoient point attachés à moi, mais à ma fortune.

PUIS DONC QUE vous êtes si peu d'amis, re-

doublez votre assistance dans le déplorable état de mes affaires, faites qu'après mon naufrage, je puisse trouver un port assuré; & ne témoignez pas trop de crainte, par quelque vaine frayeur, de peur que ce zele d'amitié n'offense César. Souvent ce grand Prince a loüé la fidélité dans un parti contraire; il aime à la voir parmi les siens, & ne trouve pas mauvais que ses ennemis la gardent. Ma cause est beaucoup meilleure, puisque je n'ai jamais fomenté aucune conjuration contre lui, & que je n'ai mérité cet exil que par ma seule imprudence. Veillez donc, je vous conjure au soulagement de mes malheurs, si la colere de ce Dieu peut en quelque façon diminuer.

SI QUELQU'UN veut sçavoir tout le détail de mes maux, il demande plus qu'on ne sçauroit dire. J'ai souffert autant de peines qu'il y a d'étoiles au Ciel, & d'atômes parmi les sablons. J'en ai bien plus enduré qu'on ne sçauroit croire, & qu'on ne pourroit se figurer. Il y en a même une partie qu'il faut qui meure avec moi, & que je voudrois qu'on ne sçut jamais. Si ma voix étoit infatigable, & mon estomac plus fort que l'airain; si j'avois beaucoup de langues & plusieurs bouches, je ne pourrois pas vous dire tout ce qui en est: le sujet est au dessus de mes forces.

LAISSEZ LA' LES travaux d'Ulisse, sçavans Poëtes, & ne décrivez que les miens, car ils sont plus grands que ceux de ce Prince. Il est vrai qu'il fut plusieurs années à errer sur de petites mers entre Dulichie & Troye; mais moi après avoir parcouru plusieurs Mers en divers climats, j'ai été porté aux côtes des Getes & des Sarmates. Ulisse avoit avec lui une troupe de gens fideles, & ceux qui devoient m'accompagner

gner m'ont abandonné me voyant banni. Ce Prince s'en retournoit dans sa Patrie, comblé de joye & couvert de palmes, & moi consterné & relegué je suis chassé de mon païs. Dulichie, Ithaque & Samos, ne sont point les lieux de ma demeure, c'est Rome le séjour des Dieux & le siége de l'Empire, & qui de ses sept Montagnes regarde le reste du monde au dessous d'elle. Ulisse étoit endurci & accoutumé au travail, & moi je suis d'un tempérameut foible & délicat. Il s'étoit longtemps exercé au dur métier de la guerre, & je ne me suis attaché qu'au doux exercice des Lettres.

J'AI EU CONTRE moi un Dieu qui n'a point soulagé mon malheur, & il étoit secouru de la vaillante Minerve. Et comme le Dieu qui préside à la mer est bien moins puissant que Jupiter, celui-ci me fait gémir sous les rudes coups de sa colere; & Ulisse ne sentoit que ceux de Neptune.

AJOUTEZ QUE la plupart des travaux d'Ulisse sont fabuleux, & que tous les miens sont véritables. Enfin après avoir bien erré, il voit ses Dieux Domestiques, & il arrive dans les champs qu'il avoit si longtemps souhaités: mais pour moi je vas être banni éternellement de ma Patrie, si je ne puis appaiser la colere de ce grand Dieu.

ÉLÉGIE V.

Il se loue de la fidélité de sa Femme.

JAMAIS le Poëte Callimaque n'aima si tendrement Lyde, & l'amour de Phylétas pour Battis ne fut jamais si ardente que celle que j'ai pour vous, ma chere Femme. Vous méritez un Mari moins infortuné que moi, mais non pas meilleur. C'est vous seule qui êtes mon appui dans la décadence de ma fortune. Si je suis encore quelque chose, ce n'est qu'à vous que j'en ai l'obligation; car vous empêchez que je ne sois dépouillé & à nud, par les gens qui ont demandé les restes de mon naufrage.

COMME UN loup ravissant, pressé de la faim, & avide de carnage surprend un troupeau de brebis qui n'est point gardé : ou comme un Vautour carnacier qui voit un corps mort sur la terre, de même je ne sçai quel homme perfide se devoit emparer de mes biens dans le déplorable état de mes affaires, si vous ne l'en eussiez empêché. Mais vous avez eu l'habilité de rendre ses prétentions vaines par le crédit de nos amis, à qui je ne sçaurois faire d'assez dignes remercimens. Un homme aussi véritable qu'il est malheureux se loüe de votre conduite, si son témoignage en cela mérite d'être consideré.

LA FEMME d'Hector ni Laodamie veuve de Protésilas n'ont pas été plus fidelles que vous. La gloire de Pénélope ne seroit pas si brillante que la vôtre, soit que de vous-même sans nulle instruc-

instruction vous ayez appris à être généreuse, & que vous soyez venue au monde avec ces mœurs si loüables : soit qu'une grande Princesse à qui vous avez toûjours fait la cour vous ait servi de modele dans l'affection conjugale, & qu'elle vous ait inspiré sa vertu par une longue fréquentation, s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites. Hà, qu'il me fâche de voir que mes vers ne sont pas excellens, & que je suis incapable de célébrer dignement votre mérite. Si j'avois encore le feu de ma premiére vivacité, que mes longs malheurs ont éteints, vous tiendriez le plus haut rang entre les Illustres Héroïnes ; on vous considéreroit plus que les autres pour les rares qualités de l'esprit. Cependant vous vivrez toûjours dans mes vers, autant que pourront durer les éloges que j'y donne.

ÉLÉGIE VI.

A ses amis qui avoient son portrait.

SI QUELQU'UN de vous a mon portrait, je le conjure d'en ôter le lierre qui ceint ma tête ; ces marques heureuses ne conviennent qu'aux Poëtes qui sont dans la joye, mais cette couronne ne m'est pas propre dans le déplorable état où je suis. Ne faites pas connoître que ce que je dis s'adresse à vous. Cependant vous sçavez bien que ceci vous regarde, vous qui me portez à votre doigt. Vous avez enchassé mon portrait dans l'or, & autant que vous le pouvez voir, vous

vous y voyez le visage de votre ami qui est banni.

QU'IL vous arrive du moins de dire toutes les fois que vous le regardez; Hélas, que le pauvre Ovide est maintenant loin de nous! Votre affection en cela m'est très agréable, mais vous me verrez mieux dépeint dans mes vers quels qu'ils puissent être; je parle de mon Ouvrage des Métamorphoses qui fut malheureusement interrompu par mon exil sur le point de mon triste départ. Je le jettai dans le feu avec plusieurs autres œuvres que j'avois faites.

ET COMME l'on dit qu'Althée fit brûler son propre Fils sous un tison, & que sa Sœur témoigna plus d'humanité que la Mere, de même je jettai moi-même dans les flammes les enfans de mon esprit qui n'avoient point mérité ce traitement.

JE LE FIS PAR un mouvement de haine contre les Muses que je croyois criminelles: d'ailleurs je regardois cet Ouvrage comme n'étant qu'ébauché. S'il n'est pourtant pas entiérement péri; car je crois qu'on en a fait plusieurs copies, je souhaite que les productions de mon travail subsistent toûjours; qu'elles divertissent ceux qui les liront, & qu'elles donnent matiére à se souvenir de moi.

PERSONNE ne pourra néanmoins les lire avec indulgence, si on ne sçait que je n'y ai point mis la derniére main. Cet Ouvrage a été retiré de dessus l'enclume qu'il n'étoit qu'à demi fait, & que je n'y avois point passé la derniére lime. Ainsi au lieu des loüanges, je demande grace au Lecteur. J'en serai assez loüé si je ne l'ennuye pas. Cependant acceptez ces six vers que je vous envoye, pour mettre à la tête de ce Livre, si vous le jugez à propos.

QUI QUE VOUS soyez qui lisez ces Livres Orphelins, donnez leur dumoins retraite dans votre ville;

ville; & pour vous porter à leur être favorables, sçachez que l'on ne les a pas mis au jour, mais qu'ils ont été comme arrachés des funérailles de leur Auteur. S'il y a quelques défauts dans cet Ouvrage ébauché, il les auroit corrigés, si on lui en eut donné le temps.

ÉLÉGIE VII.

Contre un ami infidelle.

LES GRANDS fleuves remonteront de la mer vers leur source, le Soleil fera tourner en arriére ses chevaux, la terre sera semée d'étoiles, le Ciel sera labouré par la charue, l'eau élémentaire produira des flammes, & le feu de l'eau. Tout l'ordre de la nature changera, & nulle partie du monde ne suivra son cours réglé.

TOUT CE QUE je croyois impossible se va faire à l'avenir, & il n'y a rien maintenant qu'on ne puisse croire. Pour moi je prédis ces choses, me voyant trompé par un ami, dont j'espérois du secours dans mon malheur.

HA' PERFIDE, avez-vous bien pu m'oublier jusqu'à ce point? Avez-vous craint de me venir voir dans mon affliction; avez-vous bien pu avoir la dureté de ne me pas regarder, de ne me pas consoler, quand j'étois accablé de misere, & de ne point assister à mes funérailles? Foulez-vous aux pieds comme une chose vile le vénérable & saint nom d'amitié? Qu'est-ce que c'étoit pour vous de me visiter, quand vous m'avez vu gémir

gémir sous le fardeau de mon infortune, & me soulager en partie par quelques paroles de consolation? Si mon malheur n'étoit point capable de tirer des larmes de vos yeux, vous deviez pourtant me dire un mot sous une feinte tristesse, me dire du moins adieu comme ont fait plusieurs inconnus, & vous conformer en cela à l'usage établi dans le monde.

ENFIN vous deviez me voir pour la derniére fois dans le déplorable état où j'étois réduit, & me dire & recevoir le dernier adieu. Pour jamais. Les autres l'ont fait, quoique je n'eusse nulle liaison avec eux, & ils m'ont témoigné par leurs larmes qu'ils étoient sensibles à mon déplaisir. Hé quoi, n'est-ce rien d'avoir vécu familiérement ensemble, d'avoir été long-temps mon intime ami par de puissantes raisons? Quoi n'avez-vous point eu part à mes divertissemens, aussi bien qu'à mes affaires les plus sérieuses, comme j'ai eu part aux vôtres? Est-ce à Rome seulement que je vous ai pratiqué, vous que j'ai mené si souvent avec moi en toutes sortes de lieux? Les vents ont-ils emporté toutes ces choses dans la mer, & sont-elles abîmées dans les eaux du fleuve d'oubli?

JE NE SÇAUROIS croire que vous soyez né dans le doux climat de Rome, où je ne mettrai plus le pied, vous avez sans doute pris naissance parmi les rochers épars sur la rive gauche du Pont-Euxin, & parmi les monts sauvages qui sont aux pays des Scythes & des Sarmates. Vos entrailles sont de pierre, & votre cœur est de fer. Vous avez eu pour nourrisse une tigresse, dont vous avez dans vos jeunes ans sucé le lait. Mes malheurs n'auroient pas fait plus d'impression dans votre ame que ceux d'un étranger, & vous ne passe-

passeriez point dans mon esprit pour un homme impitoyable. Mais puisque j'étois destiné à ce nouveau surcroit d'infortune, que vous ne me donniez point de marques de votre ancienne amitié, faites que je perde le souvenir de votre infidélité, & que je me loue de vous, comme je m'en pleins présentement.

ELEGIE VIII.

Il n'y a point de sûreté dans l'amitié du Vulgaire.

JE SOUHAITE le cours d'une heureuse vie à ceux qui liront favorablement cet Ouvrage, & je voudrois bien que mes vœux pûssent leur rendre les Dieux aussi favorables qu'ils m'ont traité rudement. Tandis que vous serez en prospérité, vous aurez grand nombre d'amis, mais si la fortune vous est contraire, ils vous abandonneront. Ne voyez-vous pas comme les pigeons s'envolent aux colombiers que l'on prend soin de blanchir, & qu'il n'en vient pas sur les maisons qui sont mal entretenues? Les fourmis ne vont jamais aux greniers où il n'y a point de blé, & lorsqu'un homme est ruiné, les amis cessent d'aller chez lui. Comme l'ombre suit le corps lorsque l'on marche au Soleil, & comme elle disparoît quand cet Astre est couvert de nuages, de même le vulgaire inconstant suit l'éclat de la fortune; mais sitôt qu'elle ne brille plus, il se retire. Veuillent les Dieux que ces choses vous paroissent toûjours

jours fabuleuſes! Il faut pourtant avouer qu'elles ne ſont que trop véritables en moi.

DURANT MA proſpérité, je recevois beaucoup de viſites, & ma maiſon, étoit fréquentée quoiqu'il n'y eut point d'ambition. Mais dès qu'on la vit en décadence, tout le monde craignit d'être enveloppé dans ſa ruine, & chacun ſongeant à ſe précautionner, s'enfuit de chez moi. Je ne ſuis pas étonné qu'on craigne ſi fort le foudre qui a coutume de brûler tout ce qu'il rencontre près de lui. Néanmoins Céſar eſtime les gens qui n'abandonnent point leur ami dans l'adverſité quoiqu'il ſoit criminel d'Etat. Et par une modération ſans égale, il n'a point accoutumé de ſe fâcher contre ceux qui continuent d'aimer leurs amis infortunés. On dit que Tohas loüa Pylade quand il ſçut qu'il vouloit paſſer pour Oreſte ſon ami qu'il avoit accompagné.

HECTOR DONNOIT des louanges à la fidelle amitié que Patrocle avoit pour le grand Achille: & même l'on tient que Pluton fut ſenſiblement touché à la vue de Théſée qui venoit voir aux Enfers ſon ami Pirithoüs. Il y a lieu de croire que Turnus verſa des larmes au récit qui lui fut fait de l'amitié d'Euryale, & de Niſus. L'affection que l'on a pour les miſérables eſt même eſtimée des ennemis. Hélas, qu'il y a peu de gens qui ſe laiſſent émouvoir à ce que je viens de dire! Pour moi je ſuis deſtiné par l'état préſent de ma fortune à paſſer le reſte de mes jours dans une triſteſſe déplorable. Cependant quoique je ſois accablé de mon malheur, j'ai eu de la joye de votre progrès, & j'ai prévu cet évenement dès le temps que vous n'étiez pas dans une ſi grande vogue. Si la pureté des mœurs, & une vie ſans tache ſont de quelque prix dans le monde, vous n'auriez perſonne

ſonne au deſſus de vous, ni même du côté des beaux arts; & toutes les cauſes deviennent bonnes par votre éloquence. Touché de ces choſes je vous dis alors, cher ami vos rares qualités vous feront paroître avec grand éclat ſur le théâtre du monde. Je ne prédis point par l'inſpection des brebis, ni par la voix & le vol des oiſeaux. Je n'augurai de la ſorte, & je ne fis cette conjecture de l'avenir que par l'inſtinct naturel de la raiſon. C'eſt ce que je devinai, & que je connus dès ce temps-là.

PUIS DONC QUE ma prédiction eſt véritable, je m'en applaudis moi-même, & maintenant je vous félicite d'avoir fait briller votre eſprit. Hé, plût aux Dieux que le mien eût été enſeveli éternellement dans les plus épaiſſes ténèbres de l'oubli! Il m'eut été très avantageux de n'avoir jamais mis en lumiére mes Ouvrages. Et comme vous tirez de grands avantages des Sciences ſérieuſes que vous cultivez, moi au contraire je me ſuis perdu pour m'être attaché à d'autres qui leur ſont fort oppoſées.

VOUS SÇAVEZ pourtant quelle a été ma conduite, & que je n'ai jamais pratiqué pour moi les arts que j'ai enſeignés. Les vers, comme vous ſçavez, furent autrefois le divertiſſement de ma jeuneſſe, & ce ne ſont que de ſimples jeux qui ne méritent point de louanges. Comme donc ces vers qui font mon crime, ne ſe peuvent juſtifier par aucun trait d'éloquence, je ne crois pas néanmoins qu'il ſoit impoſſible de les excuſer. Faites le de toute votre force, n'abandonnez point la cauſe de votre ami, & continuez d'agir en cela comme vous avez déja commencé.

ÉLÉGIE IX.

Éloge d'un Vaisseau.

JE SUIS embarqué dans un vaisseau nommé le bouclier de Minerve, parce qu'on y a peint cette figure: je souhaite qu'il soit toûjours sous la protection de cette Déesse. S'il faut le mettre à voile, il vogue fort vîte au moindre vent; & s'il est besoin qu'il aille à la rame, on le mene avec l'aviron. Il ne se contente pas de passer avec rapidité, les vaisseaux qui partent avec lui, il devance aussi les autres à qui on a fait prendre le devant. Il résiste fortement aux vagues, & aux coups de mer les plus impétueux, sans que l'eau y entre jamais. La premiére fois que je m'y embarquai ce fut au port de Cenchrée dans le Golphe de Corinthe. Il me mene encore avec sûreté au lieu malheureux de mon exil; & parmi tant de hazards & de tempêtes excitées, par la furie des vents, Minerve l'a toûjours protégé. Maintenant je prie les Dieux de rendre sa navigation heureuse sur cette mer vaste où il va entrer, & de le faire aborder sans péril au païs des Getes. Après qu'il eut passé l'Hellespont, & qu'il eut traversé les détroits, nous tournâmes à main gauche, & partant du port de Troye nous mouillâmes l'ancre à celui d'Imbrie.

ENSUITE NOUS arrivâmes par un petit vent à Zérinthe, & fatigués de la mer nous prîmes terre à Samothrace. Il n'y a qu'un petit trajet de ce lieu jusqu'à Tentyre. Je quittai là mon vaisseau, & je fus bien aise de descendre à terre pour

pour voir le pays de Thrace. Au sortir de l'Hellespont, notre Navire fit voile vers la ville de Dardanie, appellée ainsi par Dardanus. Nous vîmes aussi Lampsaque dont le Dieu des champs est protecteur.

NOUS PASSAMES le détroit qui sépare Seste d'Abyde, & qu'Europe traversa par la tromperie de Jupiter. De-là nous cinglâmes vers la Propontide, où la ville de Cysique est située qui est une célèbre colonie des Thessaliens. Nous vîmes Bizance qui est entre deux mers d'où l'on peut entrer dans l'une & dans l'autre.

JE PRIE les Dieux que notre vaisseau favorisé d'un bon vent, ait la force de surmonter & d'éviter les écueils des Cyannées; qu'il passe le Golphe de Thinnie, & que de la ville d'Apollonie il aborde aux murs d'Anchile, qu'au sortir de-là il voye en passant le Havre de Mésambrie, Odesse, & Dionisople, & la ville que fondèrent les Descendans d'Alcathoë, après qu'ils furent chassés de leur pays, qu'il arrive ensuite à bon port à Tomes, bâti par les Miléfiens, où je vas être banni par l'ordre d'un Dieu que j'ai offensé.

SI MON VAISSEAU mouille l'ancre en ce pays-là, j'immolerai à Minerve une jeune brebis; car mon bien ne me permet pas de lui offrir un plus grand Sacrifice. Et vous Tyntarides Freres Jumeaux qui êtes révérés dans cette Isle, assistez nos deux vaisseaux, l'un qui se prépare à faire voile vers les Symplégades, & l'autre vers les rivages de la Thrace, donnez leur des vents favorables dans leurs routes différentes, & faites que leur navigation soit également heureuse!

ÉLÉGIE X.

Il s'excuse des défauts qui sont dans ses Elégies.

TOUT CE QUE vous avez lu dans ce Livre, a été fait parmi les chagrins que j'ai eus pendant mon voyage; la mer Adriatique m'a vu au mois de Décembre tremblant de froid faire une partie de ces Lettres. J'en ai composé quelques autres après que nous eumes passé l'Isthme qui est entre deux mers, & que nous changeâmes de vaisseau pour aller à notre exil.

JE NE DOUTE PAS que les Cyclades n'ayent été étonnées, de me voir faire des vers parmi tant de vagues mugissantes. Et moi je m'étonne aussi que j'aye pu conserver mon esprit au milieu des agitations de mon ame & de la mer. Soit que l'on appelle cette occupation ou insensibilité ou folie, il est très certain que mon esprit s'est par-là entiérement déchargé de son chagrin. Souvent la constellation pluvieuse des chevreaux qui agitoit notre vaisseau m'a fait douter de ma vie, & souvent l'étoile de Stérope nous menaçoit de naufrage.

LE GARDIEN de l'Ourse offusquoit le jour, ou le vent de midi se mêloit parmi les furieuses pluyes qu'il attiroit des Hyades. Souvent le vaisseau se remplissoit d'une partie des eaux de la mer; cependant je ne laissois pas de faire des vers d'une main tremblante. Dans le temps que j'écris ceci, on entend frémir les cordages par le choc du vent de Nord, & les eaux s'élevant comme

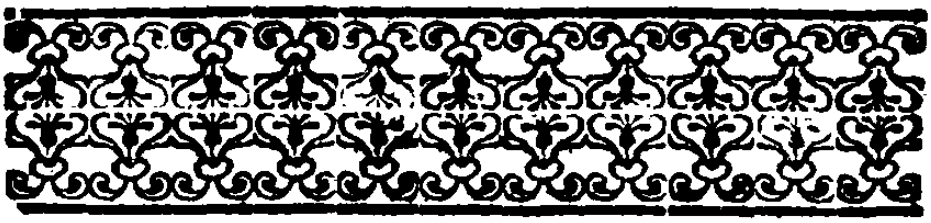
une

une montagne, font voir des abîmes dans la mer. Le Pilote même n'étant plus maître de son vaisseau, leve les mains vers le Ciel pour implorer son secours. En quelque lieu que je tourne mes regards, je trouve l'image de la mort.

DANS LE TROUBLE de mon esprit elle me paroît terrible, & tout effrayé, je fais des priéres. Si j'arrive enfin au port, le port me donnera de l'effroi: car la terre m'y semble encore plus épouvantable que l'eau où j'ai couru tant de risques. Neptune & les hommes me font de la peine en même temps, par les dangers dont ils me menacent, & je crains également le fer & la mer. L'un me fait appréhender qu'il ne me regarde comme sa proye, & que la mer ne prétende se rendre célèbre par ma mort.

LA NATION barbare qui habite le rivage gauche de ce climat, est avide de butin; elle est de tout temps accoutumée au sang, au carnage & à la guerre; & la mer qui est agitée par les vagues de l'hiver, l'est encore moins que mon cœur. C'est pourquoi, mon cher Lecteur, vous devez être plus indulgent à ces Elégies, si elles ne répondent pas à l'espérance que vous en aviez conçue. Nous ne faisons pas des Vers comme autrefois dans nos jardins émaillés de fleurs; & je ne couche pas dans mon lit accoutumé.

JE SUIS AGITÉ sur une mer qui est indomptable pendant ces frimats; & ses vagues rejaillissent sur les tablettes où j'écris ces vers. J'ai à combattre un fâcheux hiver qui paroissant s'indigner que j'ôse présentement écrire, me fait de rudes menaces. Que l'hiver remporte la victoire sur moi, mais je le conjure de finir sa rigueur quand je finirai cette Elégie.



TRISTES D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

Ovide fait son Apologie à Auguste.

POURQUOI dois-je encore dans mon malheur prendre soin de faire des vers, moi qui me suis perdu miſérablement par l'inclination que j'avois à la Poëſie? Pourquoi vas-je rentrer en commerce avec les Muſes qu'on a condamnées comme criminelles? N'eſt-ce pas aſſez que j'aye une fois mérité d'être puni? Mes vers malheureuſement pour moi, ont fait que les hommes & les femmes ont ſouhaité de me connoître.

LES VERS QUE j'ai faits ſur l'Art d'Aimer ayant de tout temps déplu à Céſar, l'ont porté à obſerver de près la conduite de ma vie. Otez moi l'a-

l'amour des Vers, vous ôterez tous mes crimes. Ce qui me revient de la Poësie, est qu'elle m'a rendu criminel.

VOILA' LE PRIX de mes soins, de mes longues veilles, & de mes travaux. Voilà le rude châtiment, que m'a attiré mon génie Poëtique. Si j'eusse eu du jugement, j'aurois détesté avec raison les sçavantes Sœurs, comme des Divinités funestes pour les avoir cultivées. Mais je vas encore heurter malheureusement le pied contre ce rocher, tant il est vrai que la folle maladie de faire des Vers ne m'abandonne jamais.

C'EST AINSI qu'un gladiateur qui a été vaincu veut combatre encore dans l'Arene, & qu'un navire échappé d'un naufrage se remet en mer. Peut-être que du méme coup qui m'a blessé, je pourrai recevoir du secours, comme il arriva à Théléphe Successeur du Roi Tenthras, & que ma Muse appaisera la colere qu'elle a excitée. Souvent les plus grands des Dieux se laissent fléchir par la Poësie. César même n'a-t-il pas ordonné que les Dames d'Italie chantassent des Vers à la louange de la Déesse Cybele qui est couronnée de tours? Il l'avoit aussi ordonné pour honnorer Apollon à la Fête des jeux du siécle.

QUE TOUS CES exemples, Seigneur, excitent votre clémence à modérer la colere où mes vers vous ont jetté. Elle est juste cette colere, & j'avoue que j'ai mérité de m'en attirer les coups, je n'ai pas encore l'impudence d'en parler d'une autre sorte. Mais si je ne vous avois pas offensé, qu'auriez-vous à me pardonner? Mon malheur vous a donné lieu de m'accorder une grace. Si toutes les fois que les hommes péchent, Jupiter leur lançoit ses foudres, il seroit bientôt épuisé de traits. Mais après avoir fait gronder son

tonnerre, & cessé d'épouvanter le monde par ce grand bruit, il donne un beau temps sans aucune pluye.

C'EST DONC justement qu'il est appellé le Pere & le Maître des Dieux, & que l'Univers dans son étendue n'a rien de plus grand que lui: ainsi vous qui régissez la Patrie, & qui en êtes appellé le Pere, imitez la bonté de ce Dieu qui porte les mêmes noms. Il est vrai que vous le faites; car jusqu'à présent l'Empire n'a jamais été gouverné plus moderément que sous vos ordres. Vous avez souvent pardonné à des ennemis vaincus, qui n'auroient pas eu cet égard pour vous, s'ils eussent remporté la victoire.

J'EN AI MEME vu plusieurs qui après avoir porté les armes contre vous, ont été par votre libéralité comblés de richesses & d'honneurs: & le même jour que cessoit la guerre, votre colere cessoit aussi. Ceux même du parti vaincu portoient avec leurs vainqueurs des offrandes dans les Temples. Comme vos Soldats se réjouissent d'avoir défait l'ennemi, de même l'ennemi a sujet de se réjouir de votre victoire. Ma cause en cela est bien meilleure, puisque l'on ne sçauroit dire que j'aye jamais pris les armes contre vous, ni que j'aye suivi le parti de vos ennemis.

JE VOUS proteste par la mer, par la terre & par le Ciel, & je jure par vous-même, qui êtes un Dieu vivant & visible, que j'ai toûjours fait des vœux pour votre prospérité. Oui, grand Prince, j'ai été à vous de tout mon cœur, autant que j'en ai eu le pouvoir. J'ai souhaité que le Ciel vous laissât longtemps sur la terre. Et dans le petit état de ma fortune j'ai joint mes priéres à celles du Peuple, j'ai offert de l'encens pour vous, & en cela j'ai mêlé mes vœux à ceux du Public.

Par-

Parlerai-je de mes Livres que vous tenez pour si criminels; ils sont en plusieurs endroits tout remplis de votre nom. Regardez un plus grand Ouvrage que j'ai laissé imparfait, où il y a un nombre incroyable de transformations, vous y trouverez vos éloges, & beaucoup de marques de mon zele.

LES VERS NE sçauroient rien ajoûter à l'éclat de votre gloire, parce qu'elle est élevée au suprême point de grandeur. La réputation de Jupiter est sans bornes, cependant il aime à voir ses belles actions écrites dans les Ouvrages des Poëtes, & quand on décrit ses combats contre les Géants, il y a lieu de croire qu'il est bien aise de recevoir des louanges, d'autres Auteurs plus habiles célebrent & chantent mieux que moi vos louables qualités, mais un grand Dieu comme vous n'accepte pas moins agréablement une petite offrande d'encens, qu'un Sacrifice de cent taureaux.

IL FAUT ETRE cruel & barbare si l'on vous lit mes vers amoureux pour vous empêcher de lire d'un œil favorable mes autres Poësies, où je parle avantageusement de vous. Mais qui pourroit être mon ami tandis que vous serez irrité contre moi? J'ai bien de la peine en cet état à ne pas me vouloir mal à moi-même. Lorsqu'une maison menace ruine, tout le fardeau panche vers l'endroit qui va tomber.

DE MEME toutes choses se détruisent, dès que la fortune y fait bréche: quelques-unes tombent d'elles-mêmes par leur propre poids. Je me suis donc attiré la haine des hommes par mes vers, & en cela le Public a du suivre vos sentimens. Cependant je me souviens que ma conduite & mes actions ne vous étoient point desagréables,

quand je passai en revue sur un cheval que vous m'aviez donné. Si cet honneur ne me sert de rien, & que l'on n'ait point d'égard à l'intégrité de mes mœurs, au moins ne m'a-t-on pas maltraité pour avoir commis des crimes.

ON NE S'EST pas mal trouvé du jugement des procès qui sont venus devant moi dans ma Charge de Centumvirat. Et bien loin d'avoir eu du reproche des affaires que j'avois jugées, les parties mêmes qui perdoient leur cause publioient mon équité. Hà, misérable que je suis! Sans les dernieres actions de ma vie qui m'ont été si funestes, j'aurois pu passer le reste de mes jours à couvert de tout malheur, comme vous l'avez vous-même témoigné plus d'une fois. Ce que j'ai donc fait en dernier lieu a causé ma perte; & mon vaisseau qui s'étoit sauvé de tant de périls a coulé à fonds d'un seul coup de vague. Ce n'est pas un petit flot, mais tous ceux de l'Océan qui m'ont précipité dans la mer.

POURQUOI ai-je vu quelque chose? Pourquoi ai-je eu le malheur de rendre mes yeux coupables? Pourquoi ai-je été témoin d'une faute, que je ne m'attendois pas de voir? Actéon vit sans y penser Diane toute nue, & cela n'empêcha pas qu'il ne fut la proye des chiens. C'est-à-dire que le hazard qui choque les Dieux, mérite d'être puni, & qu'un cas fortuit qui les offense ne trouve point de pardon chez eux.

LE JOUR MEME que je tombai dans cette malheureuse faute, ma pauvre maison périt, sans être souillée d'aucune tache: néanmoins dans sa médiocrité elle est illustre par mes Ancêtres, & ne cede en éclat de Noblesse à pas une autre maison. Quoiqu'elle ne fût ni riche ni pauvre, elle soutenoit assez bien la dignité de Chevalier.

Mais

Mais quand même elle ne feroit pas considérable par les biens & par son origine, on peut dire que mon esprit ne l'a point rendue obscure. Et quoique dans ma jeunesse j'aye écrit des vers trop libres, je me suis pourtant rendu célebre par tout le monde.

LES SÇAVANS connoissent Ovide, & ne font point de difficulté de le mettre au rang des bons Auteurs. Mais enfin cette maison qui étoit les délices des Muses, est présentement ruinée par une grande imprudence. Cependant elle pourroit se relever de sa chûte si l'on appaisoit un peu la colere de César. Et par l'évenement de ma punition, sa clémence me paroît plus grande que la crainte que j'avois eue.

VOUS M'AVEZ donné la vie, & vous n'avez point porté votre colere jusqu'à me faire mourir. Oui grand Prince, vous avez usé de votre pouvoir avec beaucoup de modération : & comme si c'étoit peu de chose de m'avoir fait grace de la vie, vous avez encore la bonté de me laisser jouir de mon bien. Vous n'avez pas fait condamner mes actions par Arrêt du Sénat, & je ne suis point banni par ordonnance de Commissaires. Vous m'avez seulement parlé d'une maniére affligeante, & digne d'un Prince irrité. Ainsi vous avez vangé vous-même, comme il étoit juste, l'offense que je vous avois faite. Ajoutez que cet Arrêt quoique rude & menaçant étoit néanmoins bien doux par le nom que vous donniez à ma punition: car je n'y suis point traité de banni, mais de relegué, & l'on a pris soin d'y exposer ma disgrace en peu de paroles.

J'AVOUE qu'il n'y a point de tourmente plus sensible à un honnête homme que d'avoir déplû à un si grand Prince. Cependant on peut espé-

rer de fléchir enfin les Dieux: & souvent après des nuages le soleil nous donne de beaux jours. J'ai vu des Ormes tout chargés de vignes après avoir été frappés du tonnerre. Quand même vous m'interdiriez l'espérance, je ne laisserai pas d'espérer, & il n'y a que cela seul qui se puisse faire malgré vous. J'ai grand sujet d'espérer, lorsque je regarde votre clémence; mais mon espérance s'évanouit, quand je considere mon malheur. Et comme les vents ne sont pas toujours également impétueux, & furieux sans cesse, car ils sont quelque fois calmes, & l'on croit que leur violence est entiérement passée; de même mes frayeurs vont & viennent par un continuel changement: & après m'avoir fait espérer d'appaiser votre colere, elle m'en ôte l'espoir.

PARDONNEZ MOI donc, Seigneur, je vous en conjure par les Dieux qui donnent une longue vie, & qui la prolongeront, s'ils aiment la gloire du nom Romain. Je vous en conjure aussi par la Patrie, qui est dans une entiére sûreté sous votre conduite paternelle, & dont j'étois il n'y a pas long-temps un des Citoyens. Ainsi puissiez-vous recevoir de la Ville les honneurs qui vous sont dus, pour les grandes choses que vous avez faites, & pour la modération de votre esprit.

QUE L'AUGUSTE Livie puisse accomplir avec vous les années du lien conjugal, elle que vous seul méritez d'avoir pour Epouse. Si elle n'étoit point au monde, il vous faudroit vivre dans le célibat, & vous ne trouveriez point de Femme que vous pussiez dignement épouser. Que le Prince votre Fils jouisse avec vous d'une longue vie; & qu'un jour dans sa vieillesse il gouverne l'Empire avec vous qui êtes plus âgé que lui. Que vos Petit-fils dont la jeunesse brille comme des étoiles, prennent pour modele vos actions,

&

& celles de votre Pere. Que la victoire accoutumée de tout temps à vos armées, continue encore de s'y montrer & de suivre vos étandars qui lui sont si bien connus. Qu'elle voltige selon sa coutume à l'entour du Prince qui commande l'armée Romaine, & qu'elle lui mette sur la tête une couronne de laurier.

VOUS FAITES la guerre & vous donnez des batailles par sa valeur, il combat sous vos heureux auspices & sous la protection de vos Dieux: & vous partageant en deux également, vous gouvernez Rome en personne tandis qu'en étant éloigné vous faites une sanglante guerre. Qu'il en revienne vainqueur après avoir battu l'ennemi, & qu'il brille dans un char attelé de chevaux couronnés. Pardonnez moi donc, Seigneur, resserrez vos foudres & vos traits. Hélas, ces traits formidables ne me sont que trop connus! Cher Pere de la Patrie pardonnez moi; & vous souvenant de ce nom ne m'ôtez pas l'espérance d'appaiser votre colere.

JE NE VOUS demande pas mon rappel, quoique je sois assûré que les Dieux du premier rang ont très souvent fait des graces qui étoient plus considérables que ce qu'on leur demandoit. Si vous accordez à ma priére un exil plus doux & moins éloigné, ma peine en sera fort soulagée. Je souffre les derniéres rigueurs parmi les ennemis de l'Empire, & il n'y a point de Romain qu'on ait relegué plus loin que moi. On m'a exilé tout seul aux sept embouchures du Danube sous la froide constellation de l'Ourse. A peine les eaux profondes de ce fleuve empêchent elles les irruptions des Jaziges, & des Colques, des Méthéréens & des Getes.

ON A BANNI d'autres gens plus coupables, qui n'ont pas été confinés plus loin que moi. Il

n'y a au-delà de nous que du froid, un pays ennemi & des mers glacées. Les Romains occupent jusques au Danube le rivage gauche du Pont-Euxin: & près de-là sont situés les Basternes & les Sauromates: c'est dans ce climat que se termine la domination Romaine; & à peine les bornes de votre Empire s'étendent-elles jusques à nous.

OTEZ MOI d'ici, je vous en supplie, pour me bannir dans un lieu de sûreté, pour ne pas être privé en même temps des douceurs de la Patrie & de la paix, pour ne pas craindre des Nations que le Danube ne sçauroit empêcher de passer, & pour n'être point fait prisonnier de l'ennemi, moi qui suis un Citoyen de votre Empire. Il n'est pas juste qu'un Romain tombe dans les fers des Barbares sous le régne florissant des Césars.

MES VERS amoureux & mon erreur sont les crimes qui ont causé ma perte; je ne veux pas divulguer le dernier: car je ne suis pas si imprudent que de songer à renouveller vos playes, puisque je n'ai que trop de douleur de vous avoir offensé une seule fois. L'autre chef d'accusation, est qu'on me reproche comme une infamie d'avoir donné des préceptes qui favorisent les adulteres.

IL EST DONC vrai que les Dieux peuvent quelque fois se laisser tromper, & qu'il y a des choses qui ne méritent pas de venir à votre connoissance? Comme Jupiter n'a pas le loisir de prendre garde aux bagatelles, quand il regarde les Dieux & le Ciel; de même lorsque vous jettez les yeux de côté & d'autre sur la terre qui vous est soumise, vous ne sçauriez prendre soin de ce qui est au dessous de vous; comme de descendre du trône Impérial pour lire des Elégies? Le poids que vous soutenez pour la gloire du nom

nom Romain, ne vous presse pas si peu, & le fardeau de l'Empire ne vous est pas si leger à porter, que vous ayez le temps de jetter les yeux sur des Poësies badines que j'ai faites dans mon loisir.

TANTÔT il vous faut dompter la Pannonie, tantôt les frontiéres d'Illirie, tantôt les Rhétiens & les Thraces jettent la terreur par un puissant armement, tantôt l'Arménie demande la paix; tantôt le Parthe à cheval vient vous présenter son arc d'une main tremblante, avec les Drapeaux qu'il avoit pris, tantôt vos fils font voir à la Germanie que vous avez encore les forces de votre jeunesse, & César fait une rude guerre pour les intérêts du grand César.

ENFIN POUR faire que ce grand Empire qui n'a jamais eu son pareil se conserve tout entier jusqu'en sa moindre partie, vous prenez un soin infatigable à maintenir dans la ville la vigueur de vos Edits, & la pureté des moeurs semblables aux vôtres.

AINSI BIEN loin de jouir vous-même du repos que vous donnez aux autres, vous faites sans cesse la guerre à plusieurs Nations. J'aurois donc sujet de m'étonner, si sous le pesant fardeau de tant d'affaires importantes, vous eussiez pu parcourir les Ouvrages badins de ma Muse. Si vous eussiez eu le temps de les lire comme je l'aurois souhaité, vous n'auriez trouvé rien de criminel dans mon Art d'Aimer. J'avoue de bonne foi que ces écrits ne sont point sérieux, & qu'ils sont indignes d'attacher un grand Prince comme vous à leur lecture; il n'y a pourtant rien de contraire aux réglemens de nos Loix, ni aux instructions des honnêtes Femmes. Et pour vous faire connoître à qui j'adresse des Vers, en voici qua-

tre que j'ai tirés d'un de ces trois Livres. „ Vous „ qui pour marquer votre pudeur, ne portez que „ de petits rubans, & de longues robes traînan- „ tes, sçachez que nous ne chantons que des a- „ mours légitimes, dont les larcins soient per- „ mis ; & qu'il n'y a rien dans nos Poësies qui „ choque l'honnêteté". Hé bien, n'ai-je pas exclus de mon Livre ces prudes dont on n'ose approcher à cause de leurs rubans & de leurs robes. Cependant les Dames Romaines peuvent se servir d'autres préceptes que des miens; & même on leur en voit pratiquer qu'elles n'ont jamais appris.

IL FAUT DONC qu'elles ne lisent rien, parce que l'on croit que la Poësie leur ouvre l'esprit à la débauche. Quelque lecture que fasse une Dame qui aura du panchant au mal, elle y trouvera de quoi s'instruire à rendre ses mœurs vicieuses. Qu'elle lise les Annales qui est le moins poli de tous nos Livres, elle trouvera de quelle sorte Ilie est devenue Mere. Qu'elle lise l'Enéide, elle voudra sçavoir qui est la Mere des descendans d'Enée, & elle apprendra en même temps l'origine de Vênus. Si vous le trouvez bon, je continuerai de faire voir que toute sorte de Poësie est capable de corrompre l'esprit. Il ne faut pourtant pas inférer que tous les Livres contiennent des crimes. Il n'y a rien d'utile & d'avantageux qui ne puisse nuire d'un autre côté.

QU'EST-CE qu'il y a de plus nécessaire que le feu? Cependant un incendiaire en fera un très méchant usage, la Médecine a des remédes qui sont quelquefois mortels & quelquefois salutaires, & elle enseigne à connoître les herbes qui peuvent guérir, & celles qui sont nuisibles. Un voleur de grands chemins & un voyageur qui se pré-

précautionnent s'arment d'une épée également : le premier dans le dessein d'assassiner, & l'autre pour conserver sa vie. L'art de bien parler que l'on étudie pour défendre les causes justes, est quelquefois employé à la protection du crime, comme à l'oppression de la vertu.

AINSI IL paroîtra clairement que mes Vers ne sçauroient nuire à personne, si on les lit avec droiture d'esprit. Ceux donc qui croyent que mes écrits inspirent du vice, sont dans une grande erreur, & ils ont trop mauvaise opinion de ma Poësie. Mais je pourrai dire aussi que les Spectacles publics font naître de grands desordres : faites donc abbattre tous les théâtres.

O QUE LES combats des Gladiateurs dans l'Arene ont souvent donné occasion à des amours illicites ! Que le Cirque soit renversé, puisqu'il y a une si grande licence dans ce lieu-là ! On y voit souvent des Filles assises à côté des hommes inconnus. Pourquoi laisse-t-on ouvert aucun portique, sçachant que des Dames s'y vont promener à dessein d'y trouver leurs Amans ?

QUEL LIEU est plus digne de vénération que les Temples ? Leur entrée devroit donc être interdite aux Femmes qui sont ingénieuses à former des pensées d'impureté. Quand elle sera dans le Temple de Jupiter, il lui viendra dans l'esprit que ce Dieu est Pere de plusieurs enfans, par le commerce qu'il a eu avec des Femmes. Et si elle va faire ses priéres au Temple prochain de Junon, elle se ressouviendra des chagrins que cette Déesse a reçus de ses rivales. A la vue de Pallas, elle ne manquera pas de s'informer pourquoi cette Vierge a élevé Ericthon qui est un enfant d'un désir charnel.

SI ELLE VIENT au Temple de Mars, elle

verra devant la porte la Déesse des Amours entre les bras du Dieu des combats. Quand elle sera au Temple d'Isis, elle demandera le sujet qui a porté Junon à la chasser au delà de la Mer d'Ionie, & du Bosphore. Dans le Temple de Vénus, Anchise lui viendra dans l'esprit, comme Endimion dans celui de la Lune, & comme Jasie dans celui de Céres. Tous ces lieux si saints peuvent corrompre les ames portées au mal, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient en sûreté de n'être jamais détruits.

LA PREMIE'RE page de mon Art d'Aimer qui n'est écrit que pour les coquettes en interdit la lecture aux Dames qui font profession d'une austere vertu. Quand quelqu'indiscrette entre dans un lieu contre la défense du Prêtre, elle devient aussitôt criminelle, pour avoir fait une chose défendue. Ce n'est pourtant pas un crime de lire des vers amoureux quoique les honnêtes femmes y lisent plusieurs préceptes qu'elles ne voudroient point pratiquer.

LES DAMES les plus séveres voyent bien souvent des femmes nues qui font toutes les postures que peut inspirer l'amour dissolu. Les Vestales même ne font pas scrupule de jetter les yeux sur les Courtisannes, sans craindre d'en être punies par le grand Pontife qui est leur Supérieur. Mais pourquoi mes vers sont-ils si lascifs? Pourquoi me suis-je avisé d'y donner des conseils d'amour?

JE CONVIENS que j'ai manqué, j'avoue que ma faute est grande. J'ai un déplaisir extrême d'avoir si mal employé mon esprit & mon jugement. Je devois après plusieurs autres représenter plutôt dans mes vers la ruine de Troye par les armes Grecques. Que n'ai-je parlé de Thébes, de la mort mutuelle de deux Freres & des sept portes de cette

te Ville, dont chacune avoit pour défenseur un Capitaine fameux ? Les guerres même des Romains m'auroient pu donner une ample matiére; & c'est le travail d'un homme affectionné à son pays d'écrire les grandes choses qui s'y sont passées. Mais à votre égard, Seigneur, qui avez rempli l'Univers de la gloire de vos mérites, je n'avois qu'à prendre pour sujet une seule de tant d'actions mémorables que vous avez faites. Et comme les rayons lumineux du Soleil attirent les yeux à le regarder, ainsi vos glorieux faits d'armes m'eussent attiré à l'admiration.

ON N'A POURTANT pas raison de me blâmer; je ne sçaurois labourer qu'un petit champ, & cet ouvrage demanderoit un esprit fertile. Un petit bateau qui ose se jouer sur un petit lac, ne doit pas se mettre en pleine mer. Encore ai-je lieu de douter si j'aurois assez de capacité pour faire de petits Poëmes.

SI VOUS ME commandez d'écrire la guerre des Géants que Jupiter a défaits par sa foudre, je me sentirai trop foible pour entreprendre ce dessein. Il faut qu'un Poëte ait la veine riche, s'il veut dignement décrire les merveilleuses actions de César, & ne pas voir son Ouvrage infiniment au dessous de sa matiére. J'avois pourtant eu l'audace de commencer ce travail; mais il me parut qu'en cela je diminuerois votre gloire, & que j'étois criminel de ne pas écrire assez noblement.

JE REVINS ensuite à la bagatelle, c'est-à-dire aux vers de jeunesse. Et pour rendre mon cœur passionné, je me formai un amour imaginaire. Je n'étois pas trop porté à cet Ouvrage, mais ma destinée m'entraînoit, & j'étois moi-même ingénieux à me préparer des supplices. Hélas, quelle

science

ſcience malheureuſe ai-je appriſe? Pourquoi ai-je jamais regardé une ſeule lettre? Cette licence d'eſprit m'a fait perdre vos bonnes graces, parce que vous avez cru que mon Art d'Aimer contenoit des préceptes qui pouvoient corrompre la chaſteté conjugale. Mais les Femmes mariées n'ont point appris à être infidelles par mes inſtructions, & l'on ne ſçauroit enſeigner ce qu'on n'a jamais bien ſçu.

C'EST AINSI que j'ai fait des vers amoureux & tendres, ſans qu'il y ait la moindre choſe qui puiſſe bleſſer ma réputation: & même parmi le petit Peuple il n'y a point d'homme marié à qui mes préceptes pernicieux donnent lieu d'entrer en doute d'être véritablement le Pere de ſes enfans. Je vous prie, Seigneur, de croire que mes mœurs ſont bien différentes de ma Poëſie, & que ſi ma Muſe eſt galante, ma vie eſt exemte d'impureté.

LA PLUPART de mes Ouvrages ſont fondés ſur des fictions & ſur des fables, & ils ſont plus licentieux que leur Auteur. Mes Livres ne marquent point le caractere de mon eſprit; mais par un plaiſir qui m'a paru honnête j'ai écrit beaucoup de choſes pour divertir le Lecteur. Accius ſeroit donc cruel, & Térence paſſeroit pour un grand mangeur, & l'on tiendroit pour vaillans ceux qui décrivent des guerres. Enfin je ne ſuis pas le ſeul Poëte à parler de tendres amours, mais je ſuis le ſeul que l'on ait puni pour avoir fait des vers amoureux.

LES POESIES Lyriques d'Anacréon contiennent-elles autre choſe que les plaiſirs de Vénus & de Bacchus? Sapho de Lesbos, qu'a-t-elle enſeigné aux Dames que l'Art d'inſpirer de l'amour? Anacréon & Sapho n'ont pourtant pas été inquiétés. Callimaque ne s'eſt pas mal trouvé de n'avoir point

point déguisé ses amours dans ses Poësies. Toutes les Comédies de Ménandre sont amoureuses, & cela n'empêche pas que les hommes & les Femmes n'aiment à les lire.

L'ILIADE MEME n'est-elle pas un tissu infâme d'adultere? N'y voit-on pas un Mari & le Galand de sa Femme combattre l'un contre l'autre? Cet Ouvrage ne commence t-il pas par un amour que fit naître Criséis? Et dans l'enlevement de Briséis n'enflamma-t-il pas de colere Achille & Agamemnon? La possession ardente de plusieurs amans pour Pénélope en l'absence de son Mari est le principal sujet de l'Odissée. N'est-ce pas Homere qui représente Mars & Vénus attachés ensemble sur un lit qu'ils avoient déja souillé?

COMMENT sçaurions-nous sans ce grand Poëte que deux Déesses ont brûlé d'amour pour Ulysse qui avoit logé chez elles? Il n'y a nul genre de Poëme si grave ni si sérieux que la Tragédie, cependant l'amour y régne toûjours. Celle d'Hippolite a pour fondement l'amour aveugle d'une marâtre. La piéce tragique de Canaée qui étoit amoureuse de son Frere est fameuse par cet endroit. N'est-ce pas l'amour qui porta Pélops à la course des chariots pour avoir la belle Hippodamie?

LE DÉPIT QUE conçut Médée de voir son Amant infidele, lui fit prendre la résolution de tremper son fer dans le sang de ses enfans. L'amour changea en oiseaux le Roi Térée & sa maîtresse, & cette Mere qui pleure encore son fils Ithis.

SI LA BELLE Europe & son Frere n'eussent point commis un inceste ensemble, nous ne lirions pas que le Soleil fit rebroussser en arriere ses chevaux. L'impie Scylla n'eut pas donné lieu de chausser le Cothurne tragique, si l'amour ne l'eut por-

portée à couper le cheveu fatal de son Pere. Ceux qui lisent la tragédie d'Electre & celle d'Oreste, n'y lisent-ils pas aussi le crime d'Egiste & de Clitemnestre?

QUE DIRAI-JE de Bellérophon ce vaillant dompteur de la chimere, lui qui faillit à périr par les fausses accusations de Sténobée chez qui il avoit logé? Dois-je ici faire mention d'Hermione, & d'Atalante & de Cassandre qui enflamma d'amour le Roi de Mycenes? Parlerai-je de Danaé, d'Andromede sa Belle-fille, de la Mere de Bacchus; d'Hémon, & de ces deux nuits dont Jupiter n'en fit qu'une seule? Que dirai-je du Gendre de Pésias? Que dirai-je de Thézée & de cet illustre Grec qui le premier aborda le rivage des Troyens? Qu'Iole est la Mere de Pyrrhus. Que la femme d'Hercule, Hélas, & le jeune Ganimede viennent avoir part à mes vers. Je n'aurois sans doute jamais fait, s'il me falloit raconter les amours qui ont donné matiére à des Tragédies: & à peine mon Livre pourroit-il en contenir tous les noms.

LA TRAGÉDIE est tombée dans de sales plaisanteries, & elle retient encore beaucoup d'anciennes maniéres de parler que la pudeur ne sçauroit souffrir. On n'a point puni l'Auteur qui a dépeint Achille efféminé, & qui a flétri par ses vers la valeur de ce Héros. Aristide a fait un recueil des dissolutions des Miiésiens, & néanmoins Aristide n'en a point été chassé de sa ville, non plus que l'Historien Eubius qui parmi les impuretés de son Histoire décrit l'horrible méthode de faire avorter les Femmes.

L'AUTEUR QUI a écrit depuis peu la vie molle & voluptueuse des Sybarites, & ceux qui dans leurs Ouvrages ont publié leurs postures les plus lasci-

lascives n'en n'ont pas été bannis. Leurs écrits ne laissent pas d'avoir leur place parmi d'autres Livres d'érudition, & les Princes veulent bien permettre qu'ils soient exposés en public. Mais les Auteurs étrangers ne sont pas les seuls qui me favorisent ; il y a beaucoup de galanterie dans les Ouvrages des Romains. Car si le grave Ennius, dont l'esprit étoit sublime & le stile mal poli a décrit plusieurs batailles. Si Lucrece explique les causes de la rapidité du feu, & s'il prédit que les trois principes de toutes choses périront un jour, l'enjoué Catulle d'un autre côté a souvent parlé de sa maîtresse, à qui il donna le nom de Lesbie, & ne se contentant pas d'aimer cette seule Dame, il a publié plusieurs autres amours où il compte ses bonnes fortunes. Le petit Calvus n'est pas moins licentieux, lui qui a divulgué ses amourettes en plusieurs sortes de vers.

QUE DIRAI-JE des Poësies de Ticida & de Memmius, qui appellent les choses par leur nom sans garder aucune bienseance? Cinna est du même rang, & je trouve encore Anser plus effronté que Cinna. Les Ouvrages de Cornificius & de Caton, & ceux où Pérille est déguisée sous le nom de Métella sont remplis de bagatelles d'amour. L'Auteur du Poëme des Argonautes n'a pu cacher dans ses Vers les faveurs de ses Maîtresses. Les Poësies d'Hortensius & de Servius ne paroissent pas moins dissolues.

QUI EST-CE qui craindroit d'imiter des hommes d'un si grand nom? Sisenna traduisit Aristide, & il n'a reçu aucun déplaisir d'avoir inséré dans son Histoire toutes ses infâmes impudicités. Gallus ne s'est point perdu d'honneur pour avoir célébré Lycoris, mais par une intempérance de langue & dans l'excès du vin.

TI-

TIBULLE TIENT qu'il est mal-aisé de se confier aux paroles d'une coquette qui proteste à son Mari qu'elle lui est parfaitement fidelle. Ensuite il avoue qu'il lui a enseigné le moyen de tromper sa garde, & que lui-même se trouve malheureusement trompé par le même endroit. Il dit aussi qu'il a fait semblant plusieurs fois de considerer les bagues & le cachet de sa maîtresse, pour avoir lieu de toucher sa belle main.

IL RAPPORTE AUSSI qu'il lui a parlé très souvent par des clins d'œil & par des signes de doigts, & que sans lui dire mot il lui faisoit sçavoir ses pensées par des figures qu'il traçoit sur une table. Il lui enseignoit par quelles essences on ôte les meurtrissures du visage que les amans ont accoutumé de faire quand ils baisent trop fortement: & pour la porter à lui être fidelle, & à moins favoriser ses rivaux, il l'avertit de ne pas donner d'ombrage à son mari qui ne se défie de rien. Il n'ignore pas que le chien aboye contre le galant qui se promene seul: & il sçait pourquoi on crache devant une porte fermée. Il donne plusieurs préceptes pour ces sortes d'amours défendus, & il montre aux jeunes Femmes l'art de tromper leurs Maris.

CELA NE LUI a pourtant pas fait tort. On ne laisse pas de lire Tibulle. Il plait généralement à tout le monde, & son nom étoit connu dès le temps de votre Empire. Vous trouverez de semblables instructions dans les Poësies du tendre Properce; cependant cela n'a pas fait la moindre tache à son honneur. J'ai suivi l'exemple de ces Poëtes, & je ne parlerai point des vivans, parce que l'honnêteté m'en empêche. J'avoue que je n'ai pas craint de faire naufrage sur une mer,

mer, où tant d'autres ont déja vogué ſans nul péril.

IL Y A DES livres où l'on apprend tous les tours des jeux de hazard, ce qui ne paſſoit point pour un petit crime dans le ſiécle de nos Ancêtres. Ils enſeignent à connoître la valeur des dez, comment on peut amener gros jeu, & ſe garentir des coups qui font perdre: combien les dez ont de points, juſqu'où l'on doit les pouſſer pour gagner la partie, & de quelle ſorte il faut les jetter.

ILS MONTRENT dans le jeu des échecs de quelle maniére le Chevalier qui eſt peint d'une autre couleur, doit marcher tout droit pour mieux ſurprendre, lorſqu'il eſt entre deux piéces, qui peuvent le faire perdre. Ils apprennent comment il faut pourſuivre de près l'adverſaire, comme l'on doit retirer la piéce que l'on vient de jouer, & ne la placer qu'en une caſe où elle ſoit à couvert & ſoutenue des autres. Ils n'oublient pas le jeu de trois pierres, où l'on gagne quand elles ſe trouvent rangées ſur une ligne. Je ne parlerai pas maintenant de pluſieurs autres jeux, où l'on perd le temps qui nous eſt ſi cher. L'un nous décrit les diverſes manieres de jouer à la paulme, & de bien pouſſer la balle. Celui-ci nous enſeigne à nager & cet autre à faire pirouetter la toupie.

IL Y A DES Auteurs qui traitent des compoſitions du fard; & d'autres donnent les régles qui s'obſervent dans les feſtins à la réception d'un ami. On en voit même qui enſeignent de quelle terre ſe font les belles taſſes à boire, & dans quels vaiſſeaux de brique le vin ſe peut mieux garder. Ces vers ſe chantent aux réjouiſſances du mois de Décembre, ſans que l'on ait jamais mal-

traité

traité les Auteurs de ces Ouvrages. Séduit par toutes ces choses, je fis des Poësies enjouées, mais la peine qui a suivi ces jeux m'accable à présent de tristesse. Enfin parmi tant de Poëtes je n'en vois aucun à qui sa Muse ait été funeste qu'à moi seul.

QU'EUT-ON dit si j'eûsse écrit des farces remplies de sales plaisanteries, où l'on voit toûjours des amourettes défendues & criminelles, où l'on ne manque jamais de représenter quelque Galand bien vêtu, & quelque Femme rusée qui en donne à garder à son mari? Cependant les jeunes Filles, les Dames, les hommes & les enfans, & même beaucoup de Sénateurs assistent à ces spectacles.

CE N'EST PAS assez que les oreilles y soient offensées par des paroles dissolues, les yeux s'y accoutument à souffrir plusieurs impuretés. Lorsqu'un Amant trompe un Mari par quelqu'invention nouvelle, le théâtre retentit d'aplaudissemens, cette action est approuvée d'un consentement général; & les endroits les plus pernicieux qui méritent punition attirent des récompenses. Bien plus ces piéces infâmes sont payées largement par le Préteur. Mais, Seigneur, considerez un peu la dépense qui s'est faite à la représentation des jeux que vous avez donnés : vous verrez qu'ils vous coûtent beaucoup. Vous y avez assisté vous-même, & vous les avez fait souvent représenter : tant il est vrai que votre Majesté aime à faire éclater sa bonté en toutes choses. Vos yeux qui éclairent tout le monde ont vu sur la Scene avec joye ces sales intrigues d'amour.

S'IL EST PERMIS d'écrire des farces, où l'on contrefait plusieurs personnages avec des postures indécentes, on ne devroit donc pas traiter mes

Poë-

Poëſies avec une extrême rigueur. Eſt-ce que les piéces Dramatiques mettent leurs Auteurs en ſûreté, & que le théâtre donne le pouvoir aux bouffons de jouer tout ce qui leur plaît? On a ſouvent récité au Peuple quelques-unes de mes Poëſies où vous-même avez aſſiſté. On voit briller dans vos Palais les portraits des anciens Héros, & il y a en quelques endroits des tableaux qui repréſentent l'amour & Vénus en pluſieurs figures. Comme Ajax eſt peint avec un viſage tout allumé de colere, & que la Barbare Medée égorge elle-même ſes propres enfans; de même Vénus paroît peinte, eſſuyant avec ſes doigts ſes cheveux mouillés, elle que l'on vient de voir cachée ſous les ondes de la mer, d'où elle a tiré ſon origine.

IL Y A DES Poëtes qui s'occupent à décrire des combats ſanglants: d'autres publient l'éclat de votre Maiſon, & quelques-uns vos actions glorieuſes. Pour moi je me ſens borné dans des limites étroites, par l'envieuſe nature qui ne m'a donné qu'un génie incapable de grands deſſeins.

CEPENDANT l'heureux Auteur de votre Enéide a porté dans le lit de Didon le vaillant Enée. Il n'y a pourtant dans tout cet Ouvrage nul endroit qu'on liſe avec plus de plaiſir que l'union illégitime de ces deux Amans. Ce même Poëte étant jeune, s'étoit diverti à chanter dans ſes bucoliques les amours de la jeune Phylis & d'Amarillis.

JE TOMBAI auſſi il y a longtemps dans une pareille faute touchant ce genre d'écrire, & j'en ſuis puni aujourd'hui comme d'un crime tout récent. J'avois publié mes vers, lorſque vous faiſiez la fonction de Cenſeur, & que ſelon mon droit de Chevalier je paſſai pluſieurs fois en revue devant vous,

vous, ſans en recevoir aucun reproche. Les écrits que j'ai donc faits durant l'imprudence de ma jeuneſſe, dont je ne m'attendois pas d'être inquiété, me nuiſent préſentement ſur mes vieux jours. On s'aviſe enfin de ſe venger de mes anciennes Poëſies, & l'on a tardé longtemps à punir la faute que j'ai faite. Mais, Seigneur, ne croyez pas que je n'aye jamais travaillé que ſur de petits ſujets, j'ai ſouvent mené à pleines voiles mon vaiſſeau en haute mer.

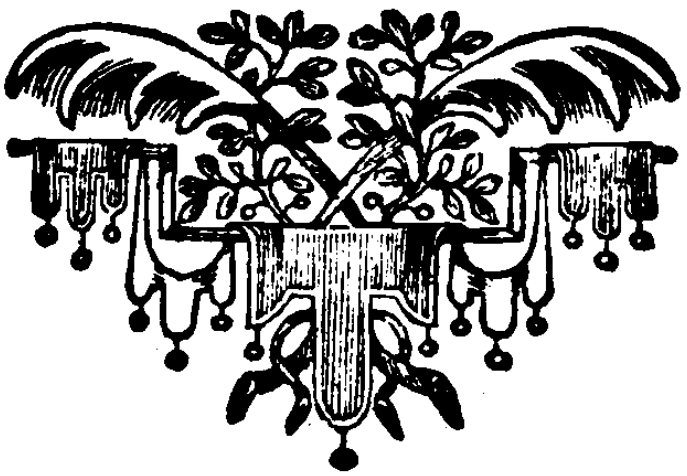
J'AI MIS EN lumiére ſix Livres des Faſtes, & j'en ai même fait ſix autres, afin qu'il y eut un volume pour chaque mois. Ils ont paru depuis peu en public, & je vous les ai dédiés. Mais mon malheur ne m'a point permis de donner le reſte de cet Ouvrage. J'ai encore expoſé ſur la Scene une Tragédie héroique dont les vers répondent à la Majeſté que demande le Cothurne. Mon Poëme des Métamorphoſes n'a pas reçu la derniére main.

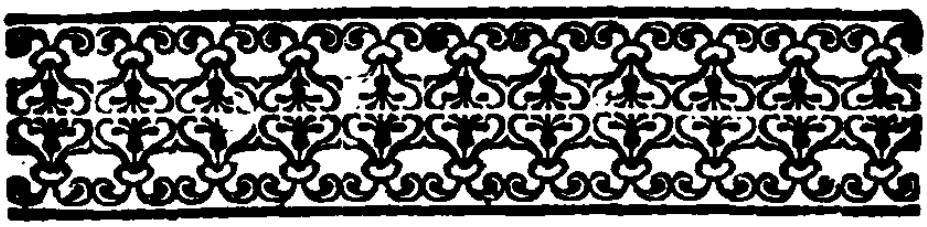
HA' SEIGNEUR, je voudrois bien que votre colere s'appaiſât un peu, & que vous vouluſſiez ordonner qu'on vous lût quelques endroits de ce Livre, je veux dire de ce Livre, où après avoir parlé de la naiſſance du monde je continue mon travail ſucceſſivement juſqu'à votre ſiécle. Vous verrez combien de force vous avez donné à ma Muſe, & avec quelle fécondité elle chante votre gloire & celle de votre Maiſon. Je n'ai déchiré perſonne par des Poëſies mordantes, & nul homme n'a vu dans mes vers la cenſure de ſes crimes. Je m'y ſuis toûjours abſtenu des railleries trempées de fiel, & il n'y a pas un ſeul mot où j'aye répandu le venin de quelque jeu d'eſprit. Cependant parmi tant d'écrits que j'ai donnés, je ſuis le ſeul des Romains qui ſuis maltraité de ma Muſe. Je ne

ne crois donc pas qu'il y ait aucun Citoyen de Rome qui se réjouisse de mes malheurs, mais plutôt je pense qu'il y en a plusieurs qui en ont un sensible déplaisir. Et je ne sçaurois m'imaginer que personne insulte à mon infortune pour peu que l'on ait d'égard à mon innocence.

DIVIN PRINCE qui êtes le Pere de la Patrie, & qui prenez soin de la conserver, je prie les Dieux que toutes ces choses soient capables de vous fléchir, non pas pour me rappeller en Italie, si ce n'est peut-être quelque jour, quand vous serez satisfait des peines que j'aurai soufertes.

JE VOUS demande par grace de me releguer dans un autre lieu qui soit un peu plus tranquille que celui-ci, afin que ma punition soit proportionnée à ma faute.





TRISTES D'OVIDE.

LIVRE TROISIEME.

ÉLÉGIE I.

Ovide introduit son Livre qui parle au Lecteur.

E SUIS le Livre d'un Banni, qui viens de sa part en cette Ville avec une grande crainte ; tendez moi une main favorable, mon cher Lecteur, dans la lassitude où je suis. N'apréhendez pas que je vous fasse honte ; il n'y a dans tous ces Ecrits pas un vers qui enseigne l'Art d'Aimer. Mon Maître n'est point en état de cacher son infortune par des choses agréables. Il condamne même & ne peut souffrir cet Ouvrage où sa jeune Muse s'est égayée autrefois ; mais hélas ! il s'en avise trop tard.

REGARDEZ le sujet que je traite, vous n'y verrez rien que de lugubre. Ma Poësie est conforme

forme au temps que je passe ici dans le malheur. Si mes vers clochent de l'un à l'autre, cela vient de la mesure du pied que la régle a établie, ou du long chemin que j'ai fait. Au reste si je ne suis pas jauni de Cédre, & poli avec la pierre ponce, c'est que j'aurois rougi de me voir plus ajusté que mon Maître : les taches & les ratures que vous trouverez dans cet Ouvrage, ne doivent être attribuées qu'aux larmes qu'Ovide a versées dessus. S'il y a quelques façons de parler qui ne semblent pas Latines, le pays barbare où il écrit le doit excuser.

DITES MOI un peu, mes chers Lecteurs, si cela ne vous incommode point, par quel endroit faut-il que je passe, & où puis-je aller loger étant étranger comme je suis? Après que j'eus dit ces choses d'une voix basse & tremblante, à peine s'en est-il trouvé un seul qui m'ait montré le chemin. Que les Dieux, lui dis-je, vous donnent ce qu'ils n'ont pas accordé à notre Poëte de pouvoir passer tranquillement vos jours dans votre Patrie! Menez moi où il vous plaira, je vous suivrai, quoique je sois fatigué d'un long voyage que je viens de faire par terre & par mer.

IL FIT CE que je voulois, & me conduisant, il me dit, voilà la place de César : voici la rue sacrée: c'est ici le Temple de Vesta qui garde l'Image de Pallas & le feu sacré. C'est ici qu'étoit le petit Palais de l'ancien Numa. De-là tirant à main droite, c'est ici, continua-t-il, la porte qui mene au Mont Palatin. Notre Fondateur demeuroit là; & c'est en ce lieu qu'il fit jetter les premiers fondemens de la Ville. Dans le temps que j'admirois toutes ces choses, j'apperçus un superbe portail embelli d'armes luisantes; & je vis un édifice qui étoit digne d'un grand Dieu. C'est là

ſans doute, dis-je alors, la maiſon de Jupiter; & ce qui me le fait croire, c'eſt la couronne de chêne que j'y vois.

AUSSITÔT QUE j'appris qui en étoit le Maître, je ne me trompe donc pas, ajoutai-je, & il eſt certain que c'eſt là l'auguſte maiſon de Jupiter. Mais d'où vient que ſon portail magnifique eſt ombragé d'un laurier touffu? N'eſt-ce pas que ce Palais a toûjours mérité des couronnes triomphales, ou qu'il eſt aimé d'Apollon? Ou bien ce laurier eſt-il là pour marque de quelque Fête, ou parce qu'il met la joïe en tous lieux? Ou n'eſt-il pas là comme un ſignal de la paix qu'il a donnée à toute la terre? Et comme le laurier eſt toûjours verdoyant, & qu'il n'eſt jamais dépouillé de ſes feuilles, de même cette maiſon ſera floriſſante éternellement.

LA COURONNE qu'on y voit, témoigne qu'elle a ſauvé pluſieurs Citoyens. Protecteur de la Patrie, ajoutez à ce grand nombre de Romains que vous avez ſauvé un malheureux Citoyen qui eſt banni au bout du monde. Il avoue qu'il mérite les peines de ſon exil, quoiqu'il ne ſe ſente coupable que d'un crime. Hà miſérable que je ſuis, je ne crains pas ſeulement ce lieu, je crains encore le Prince, & tous mes écrits tremblent de frayeur. Ne voyez-vous pas à la couleur de mon papier comme il pâlit de crainte? Ne voyez-vous pas comme je tremble, tantôt ſur un pied, & tantôt ſur l'autre?

ILLUSTRE MAISON, je prie les Dieux qu'en attendant que tu ſois appaiſée envers mon Auteur, on te voye toûjours ſous les mêmes Maîtres. De-là tout tremblant encore je fus mené dans le Temple d'Apollon. On y monte par pluſieurs dégrés, & il eſt bâti de marbre blanc. Les

ſtatues

ſtatues des Danaïdes & celle de leur barbare Pere qui tient une épée nue y ſont rangées par ordre entre des colonnes ; c'eſt dans cet endroit qu'eſt la Bibliotheque publique, où l'on voit les plus ſçavants Ouvrages des anciens Auteurs & des nouveaux.

J'Y CHERCHAI mes Freres, à la réſerve de ceux que notre Pere voudroit bien n'avoir jamais mis au jour. Après les avoir cherchés envain, le Bibliothéquaire me chaſſa de ce ſaint lieu. J'allai enſuite dans un autre Temple qui eſt près du Théâtre, & je m'apperçus bientôt que je ne devois pas y aller, car la liberté m'empêcha d'entrer dans une ſalle où étoit anciennement la Bibliotheque.

LE MALHEUR du pauvre Ovide retombe ſur les Poëſies qu'il a produites, & nous qui ſommes ſes enfans, nous avons part à la peine qu'il ſouffre dans ſon exil. Peut-être qu'un jour Céſar appaiſé par la longueur du temps nous ſera plus favorable & à notre Auteur.

SUPREMES Divinités, je vous prie, mais non, je crois inutile d'invoquer la foule des Dieux. Puiſſant & Divin Céſar, exaucez mes vœux & mes priéres!

CEPENDANT puiſqu'on m'a défendu l'entrée des lieux publics, que l'on me permette au moins de m'aller cacher en quelqu'endroit, où je ne ſois pas en vue. Mais vous menu Peuple, recevez mes vers ſi cela ſe peut, ils rougiſſent de confuſion de ſe voir ainſi rejettés.

ÉLÉGIE II.

Ovide se plaint de son exil.

IL ETOIT donc ordonné par le Destin que je serois un jour relegué en Scythie & sous le climat de l'Ourse ? Et vous doctes Muses, ni vous Apollon vous n'êtes point venus au secours de votre Poëte. Les jeux innocens de ma Muse, non plus que l'intégrité de mes mœurs ne m'ont donc servi de rien ? Mais après plusieurs dangers que j'ai soufferts par mer & par terre, je suis misérablement confiné dans la Province de Pont où l'on sent un froid cuisant dans toutes les saisons de l'année.

MOI QUI fuïois l'embarras des affaires, qui aimois naturellement le repos, & qui étois auparavant d'un tempéramment si délicat, que je ne pouvois supporter le travail, je souffre aujourd'hui des maux extrêmes, sans que j'aye pu jusqu'à présent périr sur des mers sauvages ni dans des voyages dangereux. Mon courage s'est fortifié dans ces malheurs; & donnant de nouvelles forces à mon corps, j'ai souffert des choses presque insuportables. Mais tandis que j'étois agité des vents & des flots qui me faisoient douter de ma vie, le travail où je m'occupois suspendoit pour quelque temps les inquiétudes de mon esprit. Après que j'eus fini mon voyage, & que j'eus cessé d'aller, j'arrivai au lieu qui est destiné à mon rigoureux exil.

JE NE FAIS maintenant autre chose que pleurer,

rer, & les neiges fondues au printemps ne répandent pas plus d'eau que mes yeux versent de larmes. Rome, ma maison, le désir de voir les lieux que j'aimois & tout ce qui me reste de plus cher dans la Ville, se présentent à mon souvenir. Hà malheureux que je suis d'avoir si souvent frappé à la porte du tombeau, & qu'elle ne m'ait jamais été ouverte! Pourquoi ai-je échappé à tant d'épées?

POURQUOI ai-je eu le malheur de n'avoir pas été abîmé sous quelque vague de la mer? Dieux qui vous obstinez trop à m'affliger, & qui secondez la colere qu'un Dieu a conçue contre moi, faites hâter, je vous prie, les Destins qui agissent si lentement: & ne souffrez pas que les portes de la mort me soient fermées!

ÉLÉGIE III.

À sa Femme.

SI vous vous étonnez de voir cette Lettre écrite d'une main étrangere, c'est mon indisposition qui en est cause. Je suis malade au bout du monde dans une Région inconnue, & même en danger de mourir. En quel état croyez-vous que je sois ici sous un climat rude parmi les Sauromates & les Getes? Je ne puis souffrir l'air de ce païs, ni m'accoutumer aux eaux qu'on y boit. La terre n'y produit rien qui me plaise: je ne suis pas même logé commodément, les vivres n'y sont pas bons pour les malades, il n'y a au-

cun Médecin qui me puiſſe ſoulager dans mon mal.

JE N'AI POINT d'ami qui me conſole, & qui par des diſcours agréables me faſſe paſſer le temps ſans ennui. Epuiſé de forces je languis ici parmi des Peuples qui habitent l'extrémité de la terre. Tout ce qui eſt abſent de moi ſe préſente à mon eſprit affligé. Mais parmi toutes ces choſes qui occupent mon imagination, vous tenez le premier rang, ma chere Femme, vous avez le plus de part dans la tendreſſe de mon cœur. Je vous parle en votre abſence, vous êtes la ſeule que je nomme, & il ne ſe paſſe ni jour ni nuit ſans me ſouvenir de vous. On dit même qu'à force d'avoir votre nom à la bouche, je parle extravagamment en inſenſé. S'il m'arrivoit maintenant de tomber en défaillance, & que ma langue attachée au palais eut de la peine à ſe dégager par quelques gouttes de vin, on n'auroit qu'à m'aporter la nouvelle de votre venue, pour me faire revenir de mon évanouiſſement, & l'eſpérance de vous revoir me rétabliroit dans mes premiéres forces.

CEPENDANT je ſuis ici en grand danger de ma vie, & peut-être paſſez-vous agréablement le temps où vous êtes, ſans ſonger à moi? Non, ma chere Femme, je jurerois que vous ne le paſſez pas ainſi: au contraire je ſuis aſſûré que vous menez une triſte vie en mon abſence. Si le nombre preſcrit de mes années eſt maintenant accompli, & que je ſois proche du terme fatal de mes jours, Grands Dieux, puiſque je devois périr, il falloit du moins m'accorder la grace de me laiſſer enterrer dans ma Patrie. Ainſi ma peine eut été différée juſqu'à ma mort, ou la fin précipitée de mes jours eut devancé mon banniſſement. J'au-

rois

rois pu mourir il y a quelque temps sans nul regret à la vie, & vous me l'avez donnée pour me la faire passer dans l'exil?

HELAS FAUT-IL que je meure dans un Païs inconnu qui est si éloigné du mien? faut-il que ce triste lieu rende encore ma mort plus triste? Je ne serai donc point malade dans mon lit accoutumé, & personne ne me regrettera ici après ma mort? Mon visage ne sera donc point arrosé des larmes de ma Femme, pour prolonger de quelques momens ma vie? Je ne ferai point de testament? Et la main d'une personne aimée qui aura fait les derniers cris sur moi, ne fermera point mes yeux éteints? Serai-je enterré dans un païs barbare, sans nulle pompe funebre, sans les honneurs de la sépulture, & sans être regretté? Quand vous entendrez toutes ces choses, n'en aurez-vous pas l'esprit troublé? Et ne vous frapperez-vous pas le sein d'une main tremblante, vous qui m'avez été si fidelle? Ne tendrez-vous pas envain les bras vers le païs où je suis, & n'appellerez-vous pas inutillement votre infortuné Mari? Ne vous déchirez pourtant pas le visage, & ne vous arrachez pas les cheveux.

CE N'EST pas ici la premiére fois, ma chere Femme, que je serai séparé de vous; vous devez compter que je le fus du moment qu'on m'eut banni de Rome. Maintenant si vous le pouvez, mais cela ne vous est point possible, ma chere Femme, réjouissez vous de sçavoir que ma mort va terminer tous mes maux. Tâchez de supporter constamment votre déplaisir: vous êtes déjà accoutumée aux adversités. O plût aux Dieux que nos ames périssent avec nos corps, & qu'il ne restât rien de moi après le bucher funébre! Car s'il est vrai que l'ame immortelle s'envole dans

l'air, & qu'on doive ajouter foi aux ſentimens de Pithagore, l'ame d'un Romain errera parmi celles des Sarmates, & elle ſera toûjours étrangere parmi des Mânes Barbares.

FAITES néanmoins que mes os ſoient tranſportés dans une urne. De cette façon là je ne ſerai pas banni après ma mort. Perſonne ne s'y oppoſera. Une Dame de Thébes inhuma ſon Frere contre la défenſe du Roi. Mêlez mes os avec des feuilles & de la poudre d'Amome, & les enfermez long-temps dans un tombeau ſitué en quelque Fauxbourg: gravez y ces mots ſur du marbre en gros caracteres, afin que les voyageurs les puiſſent lire en marchant. Ci-git l'infortuné Ovide que ſon eſprit a perdu pour avoir fait des vers tendres. Mais toi qui paſſes ici ſi tu as ſenti les feux de l'amour, fais moi la grace de dire que les os du pauvre Ovide repoſent tranquillement. Mon tombeau n'a pas beſoin d'une longue Inſcription, car mes livres diſent plus de choſes, & la mémoire en ſera d'une plus longue durée.

QUOIQU'ILS ayent porté préjudice à leur Auteur, je m'attens qu'ils le rendront éternellement célèbre. Cependant, ma Femme ne laiſſez pas de faire des dons funébres après ma mort; & offrez des bouquets de fleurs qui ayent été arroſés de vos larmes. Car encore que le feu réduiſe mon corps en cendres, ces triſtes cendres ne laiſſeront pas d'être ſenſibles à ce ſaint devoir. Je voudrois bien vous écrire beaucoup d'autres choſes, mais ma voix ſe laſſe de tant parler, & ma langue qui eſt toute ſéche, ne ſçauroit rien dicter davantage. Recevez l'adieu que je vous fais peut-être pour la derniére fois: je vous ſouhaite la ſanté dont moi-même je ne jouis pas.

ÉLÉGIE IV.

Qu'il ne faut pas faire la cour aux Grands, si l'on veut mener une vie heureuse.

MON CHER & intime ami qui m'avez paru fidelle en tout temps, principalement dans mon malheur après le renverſement de ma fortune, ſi vous avez quelque foi à l'expérience d'un homme qui eſt entiérement dans vos intérêts, vivez pour vous-même, & fuyez les Grands. Vivez pour vous-même & ne vous laiſſez jamais éblouir au faux éclat. C'eſt d'un Palais éclatant qu'eſt venu un coup de foudre qui m'a été ſi funeſte. Car bien qu'on ne puiſſe faire fortune que dans les grandes maiſons, renoncez plutôt à ces avantages, que de vous mettre en danger d'en être accablé.

ON PEUT éviter la tempête lorſqu'on abaiſſe l'antenne, & il y a bien plus à craindre en voguant à pleines voiles. Vous voyez comme le liége fait ſurnager les filets, & comme ils enfoncent dans l'eau avec des balles de plomb. Si j'euſſe ſuivi autrefois l'avis que je vous donne préſentement, je ſerois peut-être encore dans la Ville où je devrois être. Tandis que j'ai été avec vous, & qu'un petit vent a conduit ma barque, elle a vogué ſans péril ſur des eaux tranquilles. Ceux qui tombent dans un lieu uni, ce qui arrive rarement, tombent néanmoins d'une façon, qu'ils peuvent ſe relever de terre; mais le malheureux Elpénor

qui tomba du haut d'une maison se tua sur la place; & son ombre ensuite s'alla présenter à son Roi. D'où vient que Dédale se servoit avec sûreté de ses aîles, & qu'Icare a donné son nom à une mer? C'est que le dernier voloit trop haut, & l'autre prenoit son vol beaucoup plus bas. Cependant les mêmes aîles servoient à tous deux.

CROYEZ MOI, c'est vivre heureux que de mener une vie cachée; & chacun doit se borner dans sa fortune. Eumede n'eut point été sans enfans, si son Fils par une folle envie n'eut voulu avoir les chevaux d'Achille. Et si l'ambitieux Phaëton se fut contenté d'être Fils de Mérops, il n'eut pas donné à son Pere le déplaisir de le voir embrasé de feu, & ses Filles changées en arbres. Craignez de même en tout temps d'entreprendre des choses trop élevées, & ne formez je vous prie que des desseins modérés. Car vous méritez de passer tout le cours de votre vie sans aucune adversité, & d'avoir un sort meilleur que le mien. La douceur de votre esprit, & la fidelle amitié que vous m'avez toûjours témoignée, méritent bien que je fasse de semblables vœux pour vous.

JE VOUS ai vu plaindre mes malheurs avec un visage aussi triste que le mien, & je vous ai vu répandre des larmes sur mes joues, dans le même temps que vous me parliez en ami tendre & fidelle. Encore aujourd'hui vous ne laissez pas de prendre en main ma défense; quoique je sois éloigné de vous, soulagez mes maux, où tous les soulagemens semblent inutiles; vivez sans vous attirer l'envie: cherchez à vivre sans éclat, & faites vous des amis qui soient de votre condition. Aimez je vous prie mon nom, qui est en moi la seule cho-

chose qu'on n'a pas encore banni du souvenir des hommes. Car le reste qui m'appartient est dans la Scythie. Je suis relégué dans un climat qui est situé sous la constellation de l'Ourse, où la terre est séchée & prise par la rigueur des gelées. Plus haut on voit le Bosphore Cimmérien, le Tanoës, les Palus Méotides, & d'autres contrées dont les noms ne sont pas encore bien connus. Audelà il n'y a que des païs que l'extrême froid rend inhabitables.

HELAS QUE je suis voisin du bout du monde! Je suis éloigné de ma Patrie, de ma Femme qui m'est si chere, & de tout le reste que j'aime le plus, après ce que je viens de nommer. Mais si je suis loin de ces choses, & s'il ne m'est pas possible de les toucher, je puis au moins les voir toutes en esprit. Je me représente ma maison de Rome, la figure de ces lieux, & tout ce qui s'y est passé. J'ai devant les yeux l'idée de ma Femme, comme si elle étoit présente. C'est elle qui augmente mes malheurs, & c'est elle aussi qui les soulage, son absence les accroît, mais l'amour qu'elle a pour moi les diminue beaucoup; sa fermeté me fait soutenir le fardeau de mon affliction.

VOUS ETES aussi tous dans mon cœur, mes chers amis, vous que je voudrois nommer ici; mais la crainte me fait prévoir que je dois m'en abstenir. D'ailleurs je ne crois pas que vous voulussiez présentement être insérés dans mes vers. Vous le désiriez bien autrefois, & vous teniez à honneur de vous voir dans mes Ouvrages. Cependant dans l'incertitude de vos sentimens, je parlerai en moi-même à chacun de vous, & ainsi vous n'aurez rien à craindre. Mes vers ne découvriront point mes amis cachés. Et si quel-

qu'un m'a aimé en secret, qu'il m'aime encore de même.

SÇACHEZ néanmoins que malgré la longue distance du Païs qui nous sépare, vous êtes toûjours présens à mon esprit. Je vous supplie donc instamment de me soulager dans mes malheurs, autant que vous le pourrez, & tendez moi votre main fidelle dans ma misere accablante.

AINSI puissiez-vous toûjours jouir des faveurs de la fortune, & n'avoir jamais besoin de faire à personne la même priére que je vous fais aujourd'hui!

ÉLÉGIE V.

A un de ses Amis.

J'AI EU jusques à présent si peu de commerce d'amitié avec vous, que vous pourriez le désavouer sans peine, si vous ne m'eussiez attaché à vous par des liens beaucoup plus forts, lorsque j'étois en prospérité. Après que je fus tombé en disgrace, & que tous ceux de ma connoissance s'enfuirent, de peur d'être enveloppés dans ma ruine, quand ils eurent renoncé à mon amitié, vous ôsates toucher un homme que Jupiter avoit foudroyé, & vous allâtes dans sa maison qui étoit déplorablement affligée. Et quoiqu'il n'y ait pas long-temps que vous me connoissez, vous faites pour moi des choses que font à peine dans mon malheur deux ou trois amis qui me restent.

JE PRIS garde que vous aviez le visage tout trou-

troublé, qu'il étoit baigné de larmes, & beaucoup plus pâle que le mien. Vous pleuriez à chaque mot que vous me disiez, & je recueillois en même temps vos larmes & vos paroles. Vous me vintes embrasser, comme j'étois accablé de tristesse, & tous les baisers que je reçus de vous étoient entremêlés de sanglots. Vous avez aussi en mon absence défendu mes intérêts, généreux Carus, vous sçavez que je vous donne le nom de Carus au lieu du vôtre. Vous m'avez encore donné plusieurs marques d'affection dont je ne perdrai jamais le souvenir. Veuillent les Dieux vous mettre en état de pouvoir protéger vos amis, & leur faire plaisir dans des occasions plus favorables! Cependant si vous avez la curiosité, comme je n'en doute pas, de sçavoir ce que je fais ici dans ce misérable païs, j'ai quelque espérance de pouvoir un jour fléchir un Dieu irrité. Ne me dites pas que j'espere en vain.

SOIT QUE je me repaisse de chimeres, ou que j'aye sujet d'espérer, je vous conjure de me persuader que mes souhaits peuvent s'accomplir, & employez tout ce que vous avez d'éloquence à me prouver manifestement que mon vœu peut être exaucé. Plus une personne est élevée, plus il est aisé de l'appaiser; car les ames généreuses sont aisément susceptibles de tendresse. Le lion qui a tant de courage, se contente de terrasser son ennemi. Le loup & les ours au contraire & toutes les autres bêtes plus brutales & plus lâches s'acharnent sur les animaux qui expirent entre leurs dents. Qu'a-t-on vu de plus vaillant qu'Achille au siége de Troye, ce Héros ne put tenir contre les armes du vieux Priam.

LE TRAITEMENT que fit Aléxandre à Porus, & les magnifiques funérailles qu'il ordonne

pour

pour Darius sont des preuves manifestes de sa clémence; & sans que je parle de plusieurs hommes, dont la haine s'est changée en amitié, Hercule ne devint-il pas Gendre de Junon, lui qui étoit son ennemi?

JE NE PUIS enfin desespérer de r'entrer en grace auprès de César, puisque la cause de mon exil n'est point sanglante. Je n'ai point eu la pensée de détruire entiérement l'Empire ni d'attenter à la vie de ce Héros, d'où celle de tous les hommes dépend. Je n'ai point parlé contre l'Etat, ni rien dit qui porte à la sédition: & l'excès du vin ne m'a jamais fait tenir de discours prophanes. Je porte la peine d'un crime que j'ai vu sans y penser, & la faute qu'on m'impute est d'avoir eu des yeux.

A LA VÉRITÉ je ne sçaurois m'excuser entiérement de ce crime, mais mon imprudence y a beaucoup de part, l'espérance néanmoins qui me reste est que vous portiez César à consentir que j'aille en exil dans un autre lieu. Je prie les Dieux qu'un Courier aussi diligent que l'Astre qui annonce l'arrivée du soleil, m'apporte cette nouvelle.

ÉLE-

ÉLÉGIE VI.

Il prie un de ses amis de lui rendre de bons offices auprès d'Auguste.

JE SUIS assûré, mon très cher, que vous n'êtes point dans le sentiment de cacher notre amitié, & que vous ne le sçauriez faire, quand même vous le voudriez. Car tandis que le tems l'a permis, il n'y avoit nul homme dans la Ville à qui je fusse plus étroitement attaché qu'à vous. Cette liaison d'amitié avoit tellement paru dans le monde, que nous étions presque plus connus par cet endroit que par nos personnes. Les bons offices que vous me rendez me font voir que votre cœur est plein de sincérité pour vos amis. Vous n'aviez rien de si réservé, que vous ne m'en fissiez confidence, & vous me rendiez dépositaire de plusieurs secrets.

AUSSI ÉTIEZ-vous le seul à qui je confiois les miens, excepté celui qui a causé ma perte. Si je vous l'eusse communiqué, je serois encore auprès de vous, & par vos sages conseils j'aurois évité ce malheur. Mais en cela, je puis dire que mon Destin m'entraînoit, & qu'il me fermoit tous les chemins qui alloient à mon avantage. Soit donc que j'aye pu éviter ce mal par précaution, ou que nul raisonnement ne puisse surmonter le Destin, souvenez vous de moi, je vous en conjure par notre ancienne amitié, & par le désir que j'ai de vous revoir. Employez tout le crédit que vous avez auprès de César, pour appaiser

appaiser la colere de ce Dieu que j'ai offensé, afin qu'il veuille diminuer la peine de mon exil, en me reléguant dans un autre lieu. Ce qui vous y doit le plus engager, c'est que je ne me sens coupable d'aucune méchante action, & que ma faute ne vient que d'imprudence.

IL SEROIT trop long & trop dangereux de vous raconter par quelle avanture mes yeux m'ont rendu coupable d'un mal si funeste, je crains même de me souvenir de ce tems-là, puisque c'est r'ouvrir ma plaie, & renouveller ma douleur. Ainsi je dois prendre soin de cacher dans les ténébres de l'oubli tout ce qui est capable de me faire honte.

JE NE VOUS dirai donc autre chose, sinon que j'ai fait une grande faute, & que je n'ai jamais prétendu en tirer avantage. Si vous voulez donner un nom qui convienne à mon action, dites qu'elle est imprudente mais non pas criminelle. Si je vous mens en cela, reléguez moi dans un autre lieu plus éloigné, & que celui où je suis n'en soit que le Fauxbourg.

ÉLÉGIE VII.

Ovide écrit à sa Fille.

CHERE confidente de mes pensées, ma Lettre que j'ai écrite à la hâte, va t-en saluer de ma part Pérille. Tu la trouveras assise auprès de sa Mere, ou parmi les Livres & les Muses. Elle quittera ses occupations dès qu'elle te recevra, & d'abord

bord s'informera du ſujet de ton voyage, & comment je paſſe ma vie.

TU LUI diras que je vis d'une maniére à me faire déſirer la mort, & que la longueur du temps ne ſoulage nullement mes maux: que cela n'empêche pas que je ne m'adonne encore à la Poëſie, quoiqu'elle m'ait été ſi funeſte, & que je ne faſſe des vers à meſures inégales. Ne manque pas de lui dire, pourquoi vous attachez-vous à des ſujets ſi communs, & que n'entreprenez-vous quelque ſçavant Poëme, à l'exemple de votre Pere. Car la nature ne ſe contentant pas de vous faire belle & ſage, vous a encore donné d'autres rares qualités & beaucoup d'eſprit. Je ſuis le premier qui ai introduit ce beau génie à la Fontaine des Muſes, de peur que ſa veine ſi féconde ne périt malheureuſement. Je m'en apperçus le premier dès vos plus tendres années, & je vous ſervis de Pere, de Guide, & de Gouverneur.

SI VOUS AVEZ encore le même feu d'eſprit, il n'y aura que les vers de Sapho qui ſoient au deſſus des vôtres. Mais je crains que ma mauvaiſe fortune n'arrête le cours de vos occupations, & que mes malheurs ne vous portent à mener une vie oiſive. Tandis que nous l'avons pu, nous liſions ſouvent nos Ouvrages: ſouvent j'en portois mon jugement, & quelque fois je les corrigeois. J'écoutois attentivement les vers que vous me liſiez, & quand les fautes que j'y trouvois vous en faiſoient ceſſer la lecture, la rougeur vous montoit au viſage. Peut-être appréhendez-vous de tomber dans la malheur que mes vers m'ont attiré. Mais, Pérille, ne craignez-rien, vous n'avez qu'à ne pas écrire des préceptes pour aimer.

PUIS

PUIS DONC QUE vous êtes très ſçavante, banniſſez les cauſes de l'oiſiveté, & remettez vous à l'étude des Belles-lettres. Les graces de votre viſage paſſeront à la longueur du tems, & lorſque vous ſerez vieille votre front paroîtra tout ridé. La vieilleſſe viendra ſans bruit ruiner la beauté qui vous rend aimable. Et quand vous entendrez dire elle a été belle autrefois, vous en aurez du dépit, & vous vous plaindrez avec chagrin que votre miroir eſt faux. Vous avez médiocrement du bien, & vous méritez d'en avoir beaucoup, mais quand vous poſſéderiez d'immenſes richeſſes, faites réfléxion que la fortune les donne & les ôte à qui bon lui ſemble, & que l'on a vu des gens auſſi opulens que Créſus, devenir en un moment auſſi pauvres qu'Irus.

MAIS POURQUOI entrer dans un détail? Tout eſt périſſable en nous, excepté les biens de l'ame & de l'eſprit. Vous voyez qu'encore que je ſois éloigné de ma Patrie, & de vous, & de ma maiſon; quoiqu'on m'ait ravi tout ce qu'on a pu m'ôter, je ne laiſſe par d'être accompagné, & de jouir de mon eſprit. Car toute l'autorité de Céſar n'a pu s'étendre juſques-là. Qu'on m'ôte la vie à coups d'épées, ma réputation me ſurvivra; & tandis que Rome triomphante verra l'Univers ſoumis au pied de ſes ſept montagnes, mes Poëſies ſeront lues. Et vous auſſi, ma Fille, tâchez autant que vous le pourrez, de vous rendre immortelle par l'étude, & faites en un meilleur uſage que je n'ai fait.

ELE-

ÉLÉGIE VIII.

Il exprime le désir qu'il a de revoir sa Patrie.

JE VOUDROIS bien maintenant monter sur le char de Triptoleme qui montra l'art de semer la terre que l'on avoit ignoré avant lui. Je souhaiterois à présent atteler les dragons de Médée, sur lesquels elle s'enfuit de la Citadelle de Corinthe. Mon désir seroit maintenant d'avoir les ailes de Persé, ou celles de Dédale, pour prendre l'essor en l'air afin de voir au plutôt mon Païs, mes Domestiques, ma maison déserte, mes bons amis, & sur-tout ma chere Femme.

INSENSÉ QUE tu es, quels souhaits d'enfant fais-tu envain pour des choses qui ne sont jamais arrivées, & qui ne sçauroient même arriver? Si tu as quelques vœux à faire, adresse les aux Autels d'Auguste, & prie comme il faut ce Dieu que tu as offensé. Il n'y a que lui seul qui puisse te donner des aîles, & des chariots volants; qu'il te rapelle de ton exil, tu t'enleveras à Rome.

SI JE LUI demande cette grace, car je n'en sçaurois souhaiter une plus considérable, je crains qu'il ne trouve mes désirs trop immodérés. Peut-être qu'un jour, quand sa colere sera entiérement appaisée, je pourrai employer mes soins à lui faire cette priére. Je me borne cependant à une chose bien moindre, que j'estimerois pourtant beaucoup, c'est qu'il lui plût de me releguer en tout autre lieu que celui-ci. Le climat, les eaux,

le

le païs, & l'air même m'y ſont contraires, & j'y ſuis toûjours en langueur, ſoit que mon eſprit malade rende auſſi mon corps infirme par contagion, ou que la cauſe de mon mal vienne de l'intempérie de ce terroir.

AUSSITÔT QUE j'eus abordé le pays de Pont, je fus accablé d'inſomnies. Je ſuis devenu ſi maigre, qu'à peine mes os ſont couverts de peau. Je ne trouve rien de bon à manger: mon teint eſt de la couleur des feuilles qui tombent au premier froid de l'Automne, quand la rigueur de l'hiver commence à ſe faire ſentir. Rien ne peut rétablir mes forces, je me plains toûjours de quelque mal, je ne me porte pas mieux de l'eſprit que du corps, tous deux ſont également malades, & je ſouffre de l'un & de l'autre, bien plus je vois près de moi ſous la figure d'un corps viſible, l'image de ma fortune qui ſe préſente à mes yeux, & lorſque je conſidere le pays, les mœurs, les habits, & le langage des hommes avec qui j'habite, l'état où je ſuis, & où j'ai été, il me prend une ſi forte envie de finir mes jours, que je me plains que Céſar eſt trop indulgent dans ſa colere de n'avoir point employé le fer pour ſe vanger des offenſes que je lui ai faites. Mais puiſqu'il a déjà paru ſi clément dans ſa haine, je voudrois qu'il m'envoyât dans un autre endroit pour rendre mon exil plus doux.

ELE-

ÉLÉGIE IX.

Fondation de la Ville de Tomes.

QUI CROIROIT qu'il y a ici des Villes Grecques, situées dans un Païs barbare? C'est qu'il y vint une colonie de Milésiens qui établirent plusieurs Grecs parmi les Getes. Il est néanmoins constant que le nom de Tomes est plus ancien que la fondation de cette Ville, & qu'on l'a nommée ainsi du meurtre d'Absynte. Car on tient qu'après que Minerve eut fait construire un vaisseau qui osa le premier courir les mers, la cruelle Médée fuyant son Pere, s'en servit pour aborder aux côtes de cette Région. Un homme qui étoit en sentinelle sur un lieu fort élevé l'ayant apperçu de loin s'écria, il est arrivé; je connois le vaisseau de Colchos à ses voiles.

TANDIS QUE les Argonautes en sont effrayés, & qu'on leve l'ancre & les cordages qui étoient au port, la Princesse de Colchos agitée de ses crimes se frappe le sein. Elle avoit osé se souiller de plusieurs noires actions, & même elle étoit capable d'en commettre encore d'autres. Cependant malgré sa grande audace on la vit pâlir d'étonnement.

AUSSITÔT qu'elle vit venir le vaisseau, c'en est fait dit-elle, nous sommes pris : mais il faut par quelque voye tâcher d'amuser mon Pere. Tandis qu'elle songe à ce qu'elle doit faire & qu'elle regarde de tous côtés, le hazard voulut qu'elle jettât les yeux sur son Frere. Dabord elle dit en

sa présence, nous avons vaincu, voici un homme qui nous sauvera en perdant la vie. Sur cela elle passa l'épée au travers du corps de cet innocent sans qu'il se doutât de rien.

ENSUITE l'ayant mis en piéces, elle dispersa ses membres par la campagne: mais de telle sorte qu'on pouvoit en trouver dans plusieurs lieux. Et pour faire voir à son Pere un si funeste spectacle, elle exposa sur une éminence les mains & la tête de son Fils, afin qu'un malheur si extraordinaire arrêtât son Pere quelque temps, & qu'en ramassant ses membres épars il retardât son voyage.

ÉLÉGIE X.

Ovide décrit les incommodités de son exil.

S'IL Y A encore quelqu'un à Rome qui se souvienne de moi pendant mon exil, si l'on parle de moi dans la ville, tandis que j'en suis fort éloigné, qu'il sçache que je vis ici parmi les barbares & sous la constellation de l'Ourse qui ne se couche jamais dans l'Océan. Nous sommes environnés des féroces Sauromates, & des Besses & des Getes dont les noms ne méritent pas d'être écrits dans mes Poësies. Le Danube néanmoins nous met à couvert des insultes de ces nations, lorsque les vents doux venant à régner, ce fleuve répand son secours.

MAIS DES QUE l'hiver paroît avec sa figure triste & difforme, quand la terre devient blanche par une glace aussi dure que du marbre, quand les

les vents du Nord se déchaînent, & que tout le Septentrion est couvert de neige, il est très certain que ces peuples tremblent sans cesse de froid sous le pole Arctique: lorsque la neige est tombée, ni le soleil ni les pluyes ne la sçauroient fondre, le vent froid l'endurcit si fort, qu'elle subsiste toûjours.

AVANT DONC que la premiére soit fondue, il en tombe de nouvelle, de sorte qu'en plusieurs endroits on en voit de deux années. Les vents y sont si violents, qu'ils jettent par terre les plus hautes tours, & emportent les toits des maisons. Les habitans du païs se garantissent du froid avec des casaques fourrées, & ils n'ont que le visage à découvert. Souvent leurs cheveux tout collés de glace, retentissent quand on les secoue, & leur barbe est blanche & luisante par les glaçons qui s'y attachent. Le vin endurci par la gelée retient la forme du vaisseau où il étoit, & on ne le verse pas à boire, mais on le donne par morceaux.

DIRAI-JE QUE la violence du froid empêche les ruisseaux de couler, & que l'on ne puise l'eau dans les lacs qu'en les creusant? Le Danube qui n'est pas moins grand que le Nil, se décharge dans le Pont-Euxin par plusieurs embouchures. Les vents glacent la surface de ses eaux, & il coule par dessous pour se jetter dans la mer.

ON VA maintenant à pied sec en des endroits qui étoient navigables, & la glace y est si forte, qu'elle soutient les chevaux.

BIEN PLUS les Sarmates font passer des charretes attelées de Bœufs sur ces ponts de glace, les eaux coulant par dessous. A peine me croira-t-on, mais comme je ne suis point payé pour conter des fables, j'en dois être cru sur mon té-

moignage. J'ai vu le Pont-Euxin tout glacé, & ses eaux étoient resserrées sous une croute. Ce n'est pas assez de l'avoir vu, j'ai encore marché à pied sec sur la superficie de ses ondes que le froid avoit glacées.

LE'ANDRE, si le détroit que tu passas autrefois eut été ainsi, il ne seroit pas coupable de ta mort. Les Dauphins, quelqu'effort qu'ils fassent, ne sçauroient alors s'élancer en l'air, la glace les empêche. Et quoique le vent du Nord souffle horriblement sur la mer, il n'y fait point soulever de vagues, tant elle est serrée par les frimats; les vaisseaux enfermés dans la glace y paroissent enchassés comme dans un marbre, & il n'y a point d'aviron qui puisse fendre les eaux. J'ai vu des poissons collés dans la glace, qui étoient encore en partie vivans. Soit donc que le Pont-Euxin ou le Danube soient gelés par la violence du vent de Nord: ce fleuve n'est pas plutôt uni par les Aquilons, que des ennemis barbares viennent impétueusement le passer à cheval. Ils sont puissans en cavalerie, & armés de fléches qu'ils tirent de fort loin; ils ravagent tous les lieux voisins dans une grande étendue de pays.

LES PEUPLES prennent la fuite, & abandonnant leurs champs, l'ennemi emporte leurs richesses que personne ne gardoit. Ces richesses champêtres qui sont de vil prix, ne consistent qu'en bétail, & en charettes. Voilà les biens de ces pauvres gens. Ceux d'entre eux qui sont faits prisonniers, sont liés les bras par derriére & emmenés: & d'autres sont tués à coups de fléches empoisonnées.

CES BARBARES ennemis gâtent tout ce qu'ils ne peuvent emporter, & brûlent indignement les maisons. Aujourd'hui même pendant la paix, nos

nos voisins ne laissent pas d'être continuellement en crainte de la guerre, & personne n'ôse encore labourer les champs, les habitans de ces lieux craignant à toute heure, & croyant voir l'ennemi qu'ils ne voyent pas, laissent cependant la terre en friche. Nous ne voyons point ici de raisins à l'ombre des pampres, les cuves n'y sont jamais remplies de vin doux.

LE PAYS NE porte point de fruit, & Aconée ne trouveroit pas ici de quoi écrire à sa maîtresse. La campagne y paroît en tout temps dénuée de feuilles & d'arbres. Hà ! que ces lieux sont indignes d'être fréquentés par des gens heureux ! Mais puisque le monde est si grand, pourquoi a-t-on choisi ce climat pour augmenter mes souffrances ?

ÉLÉGIE XI.

Contre un de ses ennemis qui l'insultoit dans son malheur.

IL FAUT QUE vous soyez bien méchant, pour m'insulter si cruellement dans mon infortune, & m'accuser sans cesse comme un criminel. Vous êtes sans doute né de quelque rocher; vous avez sucé le lait de quelque bête féroce, & je ne craindrai pas de dire que vous avez le cœur aussi dur qu'une pierre.

POUVEZ-VOUS pousser encore plus loin votre animosité ? Et quelle autre chose me manque-t-il pour être plus malheureux ? Je suis relegué dans un pays barbare, sur les bords déserts du

Pont-Euxin, exposé au vent du Nord, & aux influences de l'Ourse.

JE NE SÇAUROIS entrer en conversation avec des Nations sauvages, dont la langue m'est inconnue: la terreur est répandue ici: & comme un Cerf surpris par des Ours, ou tel qu'une brebis effrayée quand des loups la vont environner, je suis de même allarmé parmi les Nations belliqueuses qui nous assiégent: peu s'en faut que l'ennemi ne me tienne l'épée dans les reins.

TROUVEZ-VOUS que je sois peu châtié, d'être privé de ma Femme, de ma Patrie & de mes Enfans? Quand même je n'aurois à souffrir que la seule colere de César, est-ce une légere punition pour moi de m'être attiré la haine d'un si grand Prince? Il y a néanmoins un homme qui a la cruauté de renouveller mes douleurs, en déclamant contre ma conduite. Il est bien aisé de paroître bon Déclamateur dans une cause que personne ne défend. On peut rompre avec peu de forces ce qui menace ruine, mais il faut en avoir beaucoup pour abbatre des forteresses & des murailles solides; aussi n'y a-t-il que les lâches qui s'acharnent à insulter ceux que la fortune a renversés. Je ne suis plus ce que j'étois, pourquoi vous attachez-vous à poursuivre une ombre vaine?

POURQUOI jettez-vous des pierres sur mes cendres & sur mon bucher funébre? Hector étoit redoutable dans le combat, mais ce même Prince n'étoit plus Hector, lorsqu'Achille le fit attacher à la queue d'un cheval. Mettez vous donc dans l'esprit que je ne suis plus le même que vous avez connu autrefois; & qu'il ne reste à présent qu'un fantôme de cet homme. Pourquoi avez-vous l'inhumanité de publier contre un spec-

ſpectre tant de calomnies atroces ? N'inquiétez pas je vous prie l'ombre de mon corps. Croyez tant qu'il vous plaira que mes crimes ſont véritables, & qu'il y a dans mon action bien plus de méchanceté que d'imprudence.

PUISQUE VOUS voyez que je ſouffre le ſupplice d'un banni : raſſaſiez donc votre cruauté. Le lieu où je ſuis augmente encore les peines de mon banniſſement. Mon infortune eſt capable de tirer des larmes d'un bourreau : mais vous ſeul ne la trouvez pas aſſez déplorable. Vous paroiſſez plus barbare que le cruel Buſiris, & plus inhumain que celui qui forgea un Taureau d'airain qu'il faiſoit rougir à petit feu.

ON DIT QU'IL le préſenta à un Tiran de Sicile, & qu'il lui tint ce diſcours pour faire valoir ſon Ouvrage. Grand Roi, il y a plus d'utilité dans mon préſent qu'il n'en paroît au dehors, & il n'en faut pas juger par les ſimples apparences. Regardez un peu à main droite, comme on peut ouvrir le flanc de ce taureau, vous n'aurez qu'à y jetter les hommes que vous voudrez perdre. Lorſqu'ils y ſeront enfermés, vous ferez chaufer ce taureau à petit feu : ils y mugiront, & leurs cris repréſenteront les mugiſſemens d'un vrai taureau. Mais, pour reconnoître dignement le préſent que je vous fais de cette machine que j'ai inventée, récompenſez moi s'il vous plaît ſelon le mérite de mon travail.

APRE'S QU'IL eut ceſſé de parler, Phalaris lui fit cette réponſe, merveilleux inventeur d'un nouveau tourment, faites vous-même l'eſſai de votre Ouvrage. Auſſitôt cet homme ſe ſentant brûler du feu dont il avoit donné l'invention, fit ouir des gémiſſemens & des cris épouvantables.

MAIS DOIS-JE parler des cruautés de Sicile parmi les Scythes, & les Getes! Qui que vous soyez, je reviens à vous faire encore des reproches; pour apaiser votre soif dans mon sang, & pour remplir votre cœur de joie autant que vous le souhaitez, je n'ai qu'à vous dire que depuis mon exil j'ai souffert de si grands maux sur mer & sur terre, que je pense qu'au récit qu'on vous en feroit, vous seriez capable d'en pleurer.

VOUS DEVEZ être persuadé que les rigueurs qu'endura Ulisse de la colere de Neptune, ne doivent point être comparées à celles que Jupiter me fait souffrir. Ne r'ouvrez donc plus mes playes, qui que vous soyez, ne touchez pas rudement une blessure qui me fait tant de douleur, & pour effacer entiérement le souvenir de ma faute, laissez au tems à consolider cette cicatrice, souvenez vous cependant que le sort qui éleve des hommes, & qui les opprime ensuite, vous donne sujet d'apréhender son inconstance bizarre.

MAIS VOYANT contre mon attente que vous prenez beaucoup d'intérêt à tout ce qui me regarde, je vous donne avis que vous n'avez rien à craindre de ce côté-là: car ma fortune est réduite au comble de la misere, puisque la colere de César entraîne tous les malheurs après elle.

POUR VOUS le mieux persuader, & pour vous donner sujet de croire que ce ne sont point des fictions, je voudrois que vous fissiez l'épreuve de mes tourmens.

ELE-

ÉLÉGIE XII.

Description du Printemps.

LE ZEPHIR adoucit maintenant la rigueur du froid, & l'hiver qui vient de finir avec l'année, a paru plus long que les autres, vers les Palus méotides. La constellation du Belier rend les jours aux nuits.

DEJA' LES Garçons & les Filles cueillent avec joye les violettes, & tout ce qui vient dans les champs sans semence & sans culture. Les prés sont tout émaillés de fleurs: les oiseaux par leur chant naturel annoncent le retour du Printemps, & l'hirondelle ne voulant plus commettre le crime de sa méchante Mere, fait un berceau sous des poutres pour y loger ses petits. L'herbe qui a été long-temps cachée sous les sillons, s'éleve du sein de la terre qui commence à s'échauffer, & le sarment pousse des bourgeons dans les pays de vignobles, car les Getes ni leurs voisins n'ont point de vignes dans leur terroir.

LES REGIONS plantées d'arbres voyent maintenant pousser leurs feuilles: mais il n'y a nul arbre parmi les Getes, ni aux environs de leur climat. Rome est à présent dans les fêtes, les Plaideurs ne crient point dans le Palais, & ne se font point la guerre. Tantôt on fait l'exercice à cheval; tantôt on s'exerce aux armes, tantôt on joue à la paume, & tantôt à la pirouette, & les jeunes gens s'étant frottés d'huile pour

lutter, vont ensuite se rafraichir dans le bain. Les spectacles de la scene sont en vogue, & comme les assistans s'intéressent avec chaleur dans des partis différens, ils font retentir par leurs cris trois théâtres en trois places. Heureux quatre fois & plus encore, est celui qui peut librement demeurer à Rome.

MAIS POUR moi je suis incommodé ici par les neiges fondues au Printemps, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on puise de l'eau dans les lacs glacés. Néanmoins la mer est dégelée, & les Sauromates ne peuvent plus comme auparavant faire passer leurs charettes sur le Danube. Ainsi nous verrons bientôt venir quelques vaisseaux sur nos côtes, & il y en aura qui jetteront l'ancre au rivage du Pont-Euxin.

ALORS je m'empresserai d'aller au devant des matelots, & après les avoir salués, je leur demanderai le sujet de leur voyage, comment ils s'appellent & d'où ils viennent. Ce seroit assûrément une merveille, s'ils n'étoient pas des quartiers voisins; car sans cela ils courroient risque de faire naufrage sur ces côtes. Rarement vient-il des vaisseaux d'Italie sur une si grande mer, & rarement fait-on voile vers des lieux qui n'ont point de ports.

SOIT DONC que ces matelots sçachent parler Grec ou Latin, ils me combleront de joye. Je serai bien aise de voir que quelqu'un ait passé heureusement l'Hellespont, & le long trajet de la Propontide pour venir en nos climats. Qui que ce soit, il pourra m'apprendre en partie & en détail ce qui se passe dans le monde. Je souhaite qu'il puisse me raconter ce qu'il aura oui dire des triomphes de César, & des vœux qui auront été accomplis dans le Capitole, & comme la Germanie

nie après de fréquentes révoltes s'est enfin soumise à l'Empereur. Celui qui me fera le récit de ces belles choses que j'aurai regret de n'avoir pas vues, sera sur le champ logé chez moi. Hélas, faut-il que la maison d'Ovide soit maintenant en Scythie, & que mon cruel bannissement me fasse demeurer en ce lieu! O Dieux, faites que César ne me laisse pas ici toute ma vie, mais seulement quelque temps pour me punir!

ÉLÉGIE XIII.

Ovide se croit si malheureux, qu'il ne veut pas célebrer le jour de sa naissance.

VOICI le jour malheureux de ma naissance qui revient encore accroître ma peine; car que me sert d'être né? Hà, cruel, pourquoi viens-tu prolonger la vie d'un misérable banni? Tu devois plutôt l'avoir terminée. Si tu eusses eu quelque soin de moi, ou quelque sentiment de pudeur, il ne faloit pas me suivre au délà de mon Pays.

QUE NE tâchois-tu d'être mon dernier jour dans le lieu où je naquis, & dès le moment que tu connus les malheurs qui m'accompagneroient, que ne me dis-tu le dernier adieu en partant de Rome comme firent mes amis? Quelle affaire as-tu au païs de Pont? La colere de César t'a t-elle aussi relegué dans cette Région glacée à l'extrémité du monde? Tu t'attens sans doute à recevoir les honneurs accoutumés, que je sois vêtu d'une robe blanche, que je parfume un Au-

tel couronné de bouquets de fleurs, que je faſſe petiller des grains d'encens dans le feu : que je donne des gâteaux pour marquer le temps de ma naiſſance, & que j'adreſſe des vœux & des priéres au Ciel pour me le rendre favorable.

JE NE SUIS plus en état, ni dans un temps propre à me réjouir de ton retour : il faudroit plutôt parer un Autel de branches funeſtes de Cypres, & me dreſſer un bucher funébre. Je ne me ſoucie plus d'offrir de l'encens aux Dieux pour en obtenir des graces ; & les malheurs qui m'accablent ne m'inſpireroient que des imprécations. S'il me reſte aujourd'hui quelque priére à te faire, c'eſt que tu ne reviennes plus ici tandis que je ſerai relegué preſqu'au bout du monde ſur les bords du Pont-Euxin, qui porte mal à propos ce nom.

ÉLÉGIE XIV.

Il prie un de ſes amis d'avoir ſoin de recueillir ſes Ouvrages.

CHER AMI qui méritez d'être révéré par les gens de Lettres, pour la protection que vous leur donnez : que faites-vous maintenant ? Vous faiſiez valoir autrefois mes Ouvrages, lorſque j'étois en proſpérité. Tâchez-vous encore d'empêcher que je ne ſois pas tout à fait banni de l'eſprit du monde ? Ramaſſez-vous mes Poëſies, à la réſerve de l'Art d'Aimer qui a cauſé la perte de ſon Auteur ? Continuez donc je vous prie

prie de les recueillir de même, vous qui protégez les Poëtes du temps, & conservez dans la ville la réputation que j'ai acquise.

ON M'A condamné au bannissement, mais on n'y a pas condamné mes écrits, parce qu'ils n'ont pas mérité de porter la peine de leur Maître. Il arrive bien souvent que des Peres sont bannis en des pays éloignés, & qu'on laisse dans la ville les Enfans des bannis. Mes vers non plus que Pallas n'ont point de Mere; j'en suis le seul Créateur, je vous conjure d'en avoir soin. Comme ils ont perdu leur Pere, la tutelle de ces Orphelins vous sera d'autant plus onéreuse. Trois de mes Enfans se sont trouvés envelopés dans mon malheur: déclarez vous s'il vous plaît défenseur de tous les autres.

J'AI FAIT encore quinze livres des Métamorphoses, mais on m'arracha ce Poëme dans le temps que j'allois expirer. Si ma perte n'eut point devancé l'accomplissement de cet Ouvrage j'aurois pu le rendre beaucoup meilleur en y mettant la derniére main. Tout imparfait néanmoins qu'il est, il a passé par la bouche de tout le monde; s'il est vrai que je sois encore dans le souvenir des hommes. Cependant je vous conjure de mettre à la tête de mes Livres, quelques vers que je vous ai envoiés de l'extrémité de la terre.

CEUX QUI les liront, supposé qu'on les lise, verront en quel temps, & en quel lieu ils ont été composés. On aura de l'équité pour mes Ouvrages, quand on connoîtra que je les ai faits dans une Région barbare où je suis banni. Bien plus on s'étonnera comment j'ai pu faire un seul vers parmi tant de maux qui m'accablent, & comment ma triste main a pu soutenir la plume pour les écrire. Depuis que je suis si malheureux, je sens

mon esprit tout abbatu, dont la source a toujours été assez inféconde, & la veine très petite. Mais quoi qu'il en soit, elle a disparu, pour ne l'avoir pas exercée, & l'ayant longtemps laissée dans la crasse de l'oisiveté, elle s'est entiérement tarie. Je n'ai point ici de Livres qui puissent m'inciter au travail, ni me fournir des sujets. Au lieu de Livres, on ne parle ici que d'arcs & de fléches.

SI JE VEUX lire mes vers, il n'y a personne en ce pays qui les puisse entendre, & je n'y sçaurois trouver aucune retraite pour en composer ; car il faut demeurer dans la ville, les portes fermées en tout temps, pour nous garentir des courses des Getes.

SOUVENT JE voulois sçavoir quelque mot ou quelque nom, ou quelque lieu, & je ne trouvois personne qui pût m'en rendre raison. Il m'arrive plusieurs fois, j'ai honte de l'avouer, que voulant dire quelque chose, la parole me manque à la bouche, & j'ai desapris de parler. Je n'entens presque jamais retentir à mes oreilles, que le langage des Thraces & des Scythes ; & je pourrois ce me semble écrire en langue Gétique. Sans mentir je crains qu'il n'y ait parmi mon Latin & mes écrits, quelques façons de parler du pays de Pont. En quelqu'état néanmoins que soit mon Livre, je vous prie de pardonner les défauts, & d'avoir égard en cela à ma déplorable destinée.

TRIS-

TRISTES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIEME.

ÉLÉGIE I.

Il excuse les défauts qui peuvent être dans son Livre.

S'IL Y A DES défauts dans ces écrits, comme je ne doute pas qu'il ne s'y en trouve, excusez les, mon cher Lecteur, puisque, dans le temps que j'ai fait cet Ouvrages, j'étois relegué, & que, pour détourner les tristes pensées de mes malheurs, je cherchois plutôt quelque relâche qu'une vaine réputation.

DE LA VIENT que les Esclaves fossoyant la terre les fers aux pieds adoucissent par un chant grossier leurs travaux pénibles. Un bâtelier chante aussi marchant dans la vase le dos courbé, lorsqu'il mene avec une corde sa barque contre le fil de l'eau. Les galeres retentissent du chant des

Forçats qui tirent la rame avec peine & par mesure; & le berger fatigué s'appuyant tantôt sur sa houlette, tantôt s'asséiant sur un rocher, tâche d'égayer ses brebis au son de la flûte. Une Servante qui file charme par quelque chanson les ennuis de son travail.

ON DIT qu'Achille joüant de la lyre soulageoit la douleur qu'il sentoit de l'enlevement de Briséis. Lorsqu'Orphée attiroit les forêts, & les Rochers par les doux accords de son harmonie, il étoit accablé d'affliction d'avoir perdu deux fois Euridice. Ma Muse de même me console au pays de Pont où l'on m'a banni. Elle seule m'a toûjours accompagné dans mon exil: elle seule n'est point effrayée des embûches ni des armes des Thraces, ni de la mer, ni des vents, ni de la cruauté des Barbares. Bien plus elle sçait par quelle erreur j'ai péri misérablement, & qu'il n'y a point de méchanceté dans mon action. Aussi a-t-elle l'équité d'en user ainsi avec moi, après m'avoir attiré tant de malheurs quand elle devint coupable du même crime dont on m'accuse. Je voudrois bien néanmoins n'avoir jamais sacrifié aux Muses, puisqu'elles m'ont été si nuisibles.

MAIS A QUOI m'occuperai-je maintenant? J'ai encore un violent désir de les cultiver, & quoique les vers m'ayent perdu, je ne laisserai pas de les aimer jusqu'à la folie. C'est ainsi que le fruit du Lotos parut agréable au goût des Compagnons d'Ulisse, quoiqu'il fut très dangereux d'en manger. Un amant connoît à peu près ses pertes & ses dommages; mais bien loin de s'en tirer, il cherche toûjours des sujets d'entretenir sa foiblesse; de même je me plais à la Poësie, quoique je m'en dusse repentir; & je chéris tendrement le fer malheureux qui m'a blessé.

PEUT-

PEUT-ÊTRE que cet amour paroîtra manie à quelques-uns. Cependant cette manie n'eſt pas inutile, elle détourne mon eſprit des penſées continuelles de ma miſere, & me fait même oublier le mal qui m'accable préſentement. Comme une Bacchante ne ſent pas la fureur dont elle eſt agitée, lorſqu'étant toute éperdue elle fait des hurlemens horribles ſur le mont Ida, de même quand je ſuis ému d'un enthouſiaſme, mon eſprit s'éleve au deſſus des choſes humaines. Il ne ſent plus les rigueurs de mon exil ni de mon ſéjour en Scythie ni de la colere des Dieux. Et comme ſi j'avois bu des eaux endormantes du fleuve Léthé, je deviens entiérement inſenſible à mes malheurs. C'eſt donc juſtement que je révere des Déeſſes qui ſoulagent tous mes maux, & qui ont quitté le Mont Hélicon pour m'accompagner dans mon exil. Elles n'ont pas craint de me ſuivre tantôt ſur la terre, & tantôt ſur la mer, ſoit à pied, ſoit dans un navire.

JE SOUHAITE d'avoir au moins ces Déeſſes dans mes intérêts, car je vois les autres Dieux ligués contre moi avec Céſar. Ils m'accablent d'autant de malheurs, qu'il y a de ſablons ſur les rivages, de poiſſons dans toutes les mers, & d'œufs dans chaque poiſſon. Il ſeroit plus aiſé de compter toutes les fleurs du Printemps, tous les épics de l'Eté, les fruits de l'Automne, & les neiges de l'Hiver, que les maux qu'il m'a falu ſouffrir dans tous les pays que j'ai traverſés pour me rendre ſur les rives du Pont-Euxin où je traîne miſérablement ma vie.

CEPENDANT quand j'y fus arrivé la fortune ne me traitta pas plus favorablement; & les deſtins m'y parurent auſſi ennemis que dans mon voyage. Hà, je connois bien ici que la trame

de

de mes jours est ourdie de fil noir. Car sans parler des embûches & des périls qui me menacent de mort, tout ce que j'en dis est véritable, & il y en a plus qu'on ne sçauroit croire. Hà, qu'un homme qui s'est vu loué de tous les Romains passe misérablement ses jours parmi les Bessés & les Getes!

HA', QUELLE misere de se tenir toûjours enfermé dans une ville pour y défendre sa vie, & d'y être à peine en sûreté par les fortifications du lieu! J'ai fui pendant ma jeunesse le dur métier de la guerre, & je n'ai manié les armes qu'en des exercices de divertissement; maintenant que je suis vieux, il me faut porter l'épée au côté, le bouclier à la main gauche, & couvrir d'un casque mes cheveux gris. Car sitôt que la sentinelle que l'on a posé sur une éminence nous a donné le signal qu'il y a quelque mouvement, nous prenons les armes avec crainte.

CEPENDANT l'ennemi armé de traits empoisonnés vient en escadrons autour de la ville, à dessein de la piller; & comme un loup ravissant traîne par les champs & par les buissons une brebis égarée de son troupeau, de même les Barbares trouvant quelqu'un hors des portes de la ville à la campagne l'emmenent captif, la corde au cou, ou le tuent à coups de dards empoisonnés. Je suis donc ici dans un lieu exposé à mille allarmes. Hélas! Il me semble que la parque est bien lente à terminer mes jours! Cependant je me rengage aux sacrés misteres de la Poësie, & ma Muse qui est étrangere aussi bien que moi au pays de Pont me soutient parmi tant de miseres. Mais il n'y a ici personne à qui je puisse lire mes vers, ni qui entende le Latin, de sorte que je ne lis & n'écris que pour moi-même. Comment ferois-je

autre-

autrement? Ainsi mes vers sont en sûreté de n'être censurés que de moi seul.

J'AI NÉANMOINS dit souvent en moi-même, pour qui prens-je tant de soin de travailler? Les Sarmates & les Getes sont-ils capables de lire mes Ouvrages? J'ai souvent aussi pleuré en composant, & mes pleurs ont mouillé mes Ecrits. Mon cœur sent renouveller ses vieilles playes, & mon sein est arrosé d'un torrent de larmes que je répans, quand le changement de ma fortune me fait considerer l'état où je suis, & celui où j'ai été autrefois. Lorsque je me remets dans l'esprit jusqu'où m'a poussé ma destinée & d'où elle m'a tiré, souvent tout hors de moi-même pour le chagrin que j'avois de mes Ecrits je les ai jettés au feu. Mais comme il en reste peu de ceux que j'ai faits, je te conjure Lecteur de les lire d'un œil favorable. Et toi Rome qui m'es interdite, souhaite à mes vers plus de prospérité que je n'en jouis moi-même.

ÉLÉGIE II.

Ovide présage que Tibere triomphera de la Germanie.

MAINTENANT que la fiere Germanie est vaincue avec le reste de l'Univers, elle peut bien fléchir les genoux devant les Césars. Peut-être que les Palais sont déja ornés de bouquets de fleurs, & que l'encens qui petille dans le feu obscurcit le jour par sa fumée. La victime blanche que

que l'on met devant les Autels rougit la terre de son sang.

LES CE'SARS vainqueurs s'apprêtent à offrir les dons qu'ils avoient promis aux Temples des Dieux propices, & les Princes de la famille Impériale font des priéres au Ciel pour la durée éternelle de l'Empire dans leur maison.

LIVIE accompagnée de ses belles filles, fait des offrandes aux Dieux, & continuera de leur en faire pour l'heureux succès de son Fils. Les Dames Romaines, & ces chastes Vierges qui gardent si saintement le feu sacré s'acquittent aussi du même devoir. Le peuple signale sa piété dans cette réjouissance, aussi bien que le Sénat & l'ordre des Chevaliers du nombre desquels j'avois l'honneur d'être. Pour moi qui suis exilé dans une Région fort éloignée, je ne puis avoir aucune part à cette allegresse publique, & la renommée qui nous apporte ces nouvelles de bien loin, ne nous en apprend pas beaucoup.

TOUT LE Peuple pourra donc être spectateur de ces triomphes, & lire les noms des Villes conquises, & des Capitaines vaincus. Il aura la joye de voir marcher devant des chevaux couronnés les Rois qu'on mene captifs, & attachés à des chaînes. Ils verront aux uns l'air tout changé, & conforme à leur état présent; les autres paroîtront fiers sans avoir égard à leur fortune. Le Peuple voudra sçavoir la cause de leur fierté, leurs noms & ce qu'ils ont fait. On en dira quelque chose, quoiqu'on n'en ait pas beaucoup de connoissance. Cet homme si grand que vous voyez vêtu d'une robe de Pourpre de Sidon, étoit le Chef de l'armée; & celui qui est tout auprès étoit son Lieutenant Général.

CET AUTRE qui tient les yeux attachés à terre,

re, n'avoit pas ainsi dans les combats le visage triste comme à présent. Celui-là qui dans sa mine fiere regarde encore ses vainqueurs avec des yeux ennemis, alluma & conseilla la guerre. Le perfide qui cache son visage have sous ses longs cheveux, engagea par trahison nos troupes dans un détroit.

ON DIT QUE celui qui vient après immole des prisonniers à un Dieu de sa Nation, & que souvent ce Dieu témoignoit de l'horreur pour ce Sacrifice. Ces lacs, ces montagnes, tant de forteresses, & tant de rivieres que vous voyez étoient remplies de sang & de corps morts.

DRUSUS QUI fut digne Fils de son Pere & de sa Mere, mérita dans ce pays le surnom de Germanique. Le Rhin tout rougi de son sang, se cache de honte sous ses roseaux verts, voyant ses cornes rompues. La Germanie les cheveux épars, se jette toute éplorée aux pieds de son invincible vainqueur, & malgré son fier courage tendant humblement le cou à la hâche des Romains, elle est attachée au même feu qu'elle employoit à ses armes.

AU DESSUS de ces Captifs, Tibere César vêtu de pourpre sera porté selon la coutume sur un char suivi de la victoire, à la vue de son peuple. En quelque endroit qu'il aille, les Romains le recevront avec applaudissement, & lui répandront des fleurs. Vous serez couronné de laurier, & les Soldats chanteront d'un ton haut *triomphe, triomphe*. Il verra souvent pendant sa marche les quatre chevaux de son char s'arrêter au son & au bruit de ces applaudissemens & de ces chants d'allegresse. Delà il ira au Capitole où les Dieux sont favorables à ses vœux, & il offrira à Jupiter la couronne de laurier qui lui est due.

POUR

POUR MOI qui ſuis éloigné de Rome, je verrai ces choſes comme je pourrai les voir des yeux de l'eſprit, car il a la liberté d'aller dans ces lieux qui me ſont défendus. Il va librement par toute la terre, il monte dans un moment au Ciel, il mene mes yeux au milieu de la ville, & ne les veut point priver d'un ſi grand bien. Enfin mon eſprit trouvera des lieux d'où je puiſſe voir le char de triomphe.

AINSI JE ſerai dans ma Patrie pendant quelque temps. Mais le Peuple aura la joye & le bonheur d'aſſiſter à ces ſpectacles, & d'y voir l'Empereur en perſonne. Pour moi qui en ſuis éloigné, & qui puis ſeulement me repréſenter toutes ces choſes en idée, je n'aurai que la ſatisfaction d'en entendre le récit.

ENCORE AI-JE peine à croire qu'il vienne quelqu'un d'Italie vers nos climats ſéparés du monde, & que je puiſſe par-là ſatisfaire ma curioſité. S'il nous apprend la nouvelle de ce triomphe, elle ſera vieille & ſurannée. Mais en quelque temps qu'elle vienne, je l'écouterai avec plaiſir. Je ferai tréve ce jour-là avec mes triſtes penſées, & mon intérêt particulier cédera à l'intérêt public.

E'LE'-

ÉLÉGIE III.

Ovide souhaite que sa Femme s'afflige de son exil, & qu'elle lui soit toûjours fidelle.

GRANDE & petite Ourse qui ne paroissez jamais mouillées, & dont l'une sert de guide aux vaisseaux de Gréce, & l'autre à ceux de Sidon ; puisqu'étant situées sur le haut du Pole, vous voyez aisément toutes choses, sans vous coucher dans la mer, & que vous êtes toûjours attachées fixement à votre orbe céleste, loin de la terre, regardez s'il vous plait ces remparts que Rémus franchit malheureusement. Tournez vos brillans regards sur ma Femme, & rapportez moi fidellement si je suis encore dans son souvenir, ou si elle m'a oublié.

HA', POURQUOI me veux-je informer d'une chose qui est si manifeste? Pourquoi flottai-je dans l'incertitude entre l'espérance & la crainte? „ Persuade toi ce qui est vrai, & que tu „ veux qui le soit, & ne doute plus de ce qui „ est certain. N'aye desormais aucune défiance „ d'une fidélité si éprouvée, & ce que tu ne „ sçaurois apprendre des étoiles fixes dans le Ciel, „ apprens le de ta propre bouche qui ne te men- „ tira pas. Elle te dira que ta Femme dont tu „ prens un si grand soin, se souvient toujours de „ toi, & qu'autant qu'elle le peut elle a ton nom „ à la bouche. Elle attache ses regards aussi fixe- „ ment sur ton portrait, qu'elle feroit sur toi- „ même ;

„ même; & si elle est encore au monde, elle „ t'aime tendrement quelqu'éloigné que tu sois". Mais quand son esprit accablé de maux s'abandonne à sa juste douleur, son cœur qui réveille ses déplaisirs lui promet-il de jouir d'un sommeil tranquille? N'est-elle pas alors bien chagrine? Et la place que j'occupois dans son lit la fait-elle encore souvenir de moi? N'a-t-elle pas l'imagination échauffée de ses inquiétudes? Ne trouve-t-elle pas la nuit d'une longueur infinie? Et n'est-elle pas incommodée de s'agiter?

JE NE DOUTE pas, ma Femme, que vous ne fassiez ces choses, & encore plusieurs autres, & que ces marques de tristesse ne soient des effets de votre amour. Je ne doute pas aussi que vous ne soyez du moins aussi affligée qu'Andromaque, lorsqu'elle voit Hector tout sanglant traîné par le chariot d'Achille.

JE SUIS néanmoins en perplexité touchant la priére que je dois vous faire, & je ne sçaurois vous dire à quelle passion je voudrois que votre esprit se portât. Etes-vous triste? Je suis très fâché d'être cause de votre douleur. N'êtes-vous pas affligée? Je voudrois que vous le fussiez comme le doit être une Femme qui a perdu son Mari. Cependant, ma chere Femme, regrettez la perte que vous avez faite, & affligez vous de mes maux. Que mon infortune vous fasse pleurer. Les pleurs en quelque façon adoucissent l'amertume de la tristesse. Les larmes soulagent & diminuent les plus sensibles douleurs.

PLUT AUX Dieux que j'eusse rendu l'ame entre vos mains dans mon pays! Que vous eussiez versé dans mon sein vos larmes accompagnées, & qu'après être expiré vous m'eussiez fermé les yeux regardant le Ciel de ma Patrie! Que mes cen-

cendres reposassent dans le tombeau de mes Peres! Et que mon corps fût enseveli dans mon pays natal! Et qu'enfin je fusse mort pendant que ma vie étoit sans tache! Mon châtiment me la fait passer avec deshonneur. Je me tiens bien malheureux, si lorsque l'on vous appelle la Femme d'un banni, la rougeur vous en monte au visage & que vous tourniez la tête.

QUE JE m'estimerois misérable, si vous étiez persuadée qu'il vous est honteux de m'avoir épousé! Que je serois malheureux si vous aviez honte d'être ma Femme! Où est donc le temps que vous faisiez vanité de l'être & de m'avoir pour votre Mari? Où est le temps, si ce n'est que vous ne voulez plus vous en souvenir, que vous aviez tant de joye d'être appellée ma Femme & de l'être en effet?

ALORS SUIVANT le devoir des Dames de probité, vous me préfériez à toutes choses, & l'amour que vous me portiez vous faisoit exagerer tout le bien que vous disiez de moi. Votre amour même alloit si loin que vous eussiez mieux aimé m'avoir pour Mari que nul autre. Ne rougissez donc pas maintenant d'être ma Femme, vous devez bien en avoir de la tristesse, non pas de la confusion.

QUAND LE téméraire Capanée fut subitement foudroyé, vous ne lisez pas qu'Evadné ait rougi de honte du malheur de son Mari? Phaëton fut-il desavoué de ses Parens pour avoir été renversé par les foudres du Roi du monde. La mort tragique de Sémélé qui périt par son ambition, n'empêcha pas que Cadmus ne la reconnût pour sa Fille. Ainsi ne rougissez pas de me voir frappé des foudres de Jupiter. Prenez au contraire plus de soin de moi.

CON-

CONTINUEZ de me donner des marques d'une affection conjugale, & pour comble de vos vertus soyez affligée de mon malheur.

LA SUBLIME gloire n'aime à marcher que dans des chemins difficiles. Hector seroit-il célèbre si Troye eut toûjours été dans un état florissant? On ne peut aller à la vertu que par des voyes pénibles. Typhis, on n'admireroit pas votre art, si la mer étoit sans vagues. Si les hommes jouissoient toûjours d'une parfaite santé, Apollon ce seroit envain que vous leur auriez appris la Médecine. La vertu qui se tient cachée, & que l'on n'a point connue dans le bonheur, se découvre & se manifeste dans l'adversité. Mon sort déplorable vous donne matiére d'acquérir de la réputation, & votre vertu trouve un sujet à paroître avec éclat. Servez vous de l'occasion qui s'offre si favorablement, & qui vous ouvre un champ vaste, où vous pourrez vous couvrir de gloire.

ÉLÉGIE IV.

Il décrit les incommodités de son exil.

QUELQU'ILLUSTRE que vous soyez par votre naissance, vous l'êtes bien davantage par votre vertu. On voit reluire dans vos mœurs la candeur de votre Pere, & cette candeur est généreuse. Ce Grand Homme vous a encore laissé en partage son éloquence qui ne cédoit à nul autre dans le barreau. Vous voilà malgré moi désigné

signé par ces marques, sans avoir dit votre nom: Ne vous en prenez qu'à vos louanges qui d'elles mêmes vous découvrent. Il n'y a point de ma faute en cela, puisque vous n'êtes reconnu que par vos rares qualités. Si vous paroissez tel que vous êtes, on ne doit pas me blâmer.

CEPENDANT ne croyez pas que sous un Prince si juste il vous arrive du mal des témoignages d'amitié que je vous donne dans mes vers. Comme il est le Pere de la Patrie, le plus humain de tous les hommes, il souffre bien que son nom soit dans mes Ouvrages. Il ne sçauroit même le défendre, parce que César est une personne publique, & que chacun y prend part comme à un bien commun.

JUPITER NE souffre-t-il pas que les Poëtes mettent son nom, & qu'ils le célébrent dans leurs écrits? Ayez donc l'esprit en repos par l'exemple que je vous cite de ces deux maîtres du monde. L'un d'eux est un Dieu visible, l'autre l'est aussi dans notre croyance. Quoique je n'aye pas du vous nommer, s'il y a du crime, ce sera pour moi: car vous ne m'avez pas engagé à vous écrire cette lettre. Si cet entretien vous fait tort, ce ne seroit pas d'aujourd'hui que vous auriez lieu de vous en plaindre, puisque je me suis souvent entretenu avec vous pendant ma prospérité. Et pour vous faire moins craindre que mon amitié ne vous soit nuisible, tout le reproche, s'il y en a, ne peut retomber que sur moi seul. Car depuis mes jeunes années j'ai toûjours cultivé l'amitié de votre Pere, ce que vous ne sçauriez dissimuler; & vous pouvez vous souvenir qu'il ne desaprouvoit pas les productions de mon esprit. J'avois beaucoup moins d'estime que lui de ma capacité, & même

il faisoit l'éloge de mes vers avec cette grande éloquence qui lui acquéroit tant de gloire.

JE NE VOUS en fais donc pas accroire, quand je vous dis que j'étois très bien reçu dans votre maison, mais on me trompoit par tant de louanges. Vous devez pourtant être persuadé que l'on ne me trompoit pas; car tous mes écrits hormis les derniers méritent qu'on prenne soin de ma défence. Vous avouerez même que la faute qui m'a perdu ne doit point passer pour une méchante action, si vous êtes bien informé du détail d'un si grand malheur. Je ne sçai si ma perte vient de ma crainte, ou de mon imprudence, c'est plutôt de mon peu de conduite.

HA PERMETTEZ moi d'oublier pour jamais la cause de mon infortune: ne touchez pas à mes playes de peur qu'elles ne s'ouvrent; n'étant pas encore bien consolidées, à peine guériroient-elles par un long repos.

SI JE SUIS puni justement, ma faute aussi n'est pas criminelle, & je ne l'ai pas commise de dessein formé. Le Divin César ne l'ignore pas, puisqu'il ne m'a point ôté la vie, & qu'il n'a pas confisqué mes biens. Peut-être qu'avec le temps il me rappellera de mon exil, lorsque sa colere sera passée. Cependant je le supplie de me releguer dans un autre païs, supposé que vous ne trouviez pas ma priere extravagante. Je lui demande donc par grace un bannissement plus doux, & moins éloigné que le mien; & qu'il m'envoye dans un lieu qui ne soit pas si fort exposé aux courses des ennemis. La clémence d'Auguste est si grande, qu'il m'accorderoit peut-être cette faveur si quelqu'un la lui demandoit. Je suis confiné sur les bords glacés du Pont-Euxin que les anciens Grecs appelloient Axene, c'est-à-dire, inhabitable.

EN

EN EFFET ON ne voit jamais régner de vents tempérés sur cette mer, & il n'y a point de port assûré pour les navires. Les Nations voisines ne respirent que le brigandage & le sang, & quoique la mer y soit dangereuse, la terre n'y est pas moins à craindre. Ces Peuples cruels dont vous avez oui dire qu'ils se repaissent de chair humaine, ne sont pas fort éloignés de ce climat. Nous ne sommes guère loin de la Chersonnese Taurique, où l'on immole des hommes à l'Autel de Diane.

ON DIT QUE Thoas régnoit autrefois en ce pays-là, les méchans s'y peuvent plaire, mais non pas les gens de bien. C'est-là qu'on immola une biche à la place d'Iphygénie, qui fut la Prêtresse du Temple de cette Déesse. Oreste agité des furies, on ne sçait s'il faut l'appeller, ou pieux ou scélérat, Oreste dis-je, vint là avec son ami Pylade: ces deux hommes qui n'avoient qu'un même esprit en deux corps doivent être proposés pour modelle d'une parfaite amitié. On les lia, & aussitôt on les mena vers l'Autel funeste qui étoit tout couvert de sang devant deux portes.

LA MORT qu'ils voyoient devant les yeux ne leur donna nul effroi; mais chacun d'eux s'affligeoit qu'on allât faire mourir son ami. Déja la Prêtresse avoit tiré le coûteau du Sacrifice, & déja elle avoit lié avec un ruban les cheveux de ces deux Grecs, lorsqu'Iphygénie ayant reconnu son frere à sa voix, elle l'embrassa au lieu de lui donner le coup de la mort. Ensuite cette Princesse enleva l'Image de cette Déesse qui avoit en horreur ces Sacrifices, & la transféra dans un autre lieu dont le séjour est plus agréable. Je suis donc voisin de cette région, qui est presque située au bout du monde, & qui est même abominable aux hommes & aux Dieux. Ces Sacrifices fu-

neſtes ſe font près de ma maiſon parmi des Barbares. Hà, que je ſouhaite que les vents qui ramenerent Oreſte en ſon pays, me ramenent dans le mien à pleines voiles, lorſqu'un Dieu ſera appaiſé !

ÉLÉGIE V.

Ovide prie un de ſes amis de parler en ſa faveur à Auguſte.

GENE'REUX ami, pour qui mon cœur a plus de tendreſſe que pour nul autre; vous êtes le ſeul chez qui j'ai trouvé un azile dans mes malheurs; & par vos conſolations mon ame mourante a repris la vie, comme une lampe qui s'éteint ſe rallume avec de l'huile. Vous n'avez pas craint de recevoir le débris de mon vaiſſeau dans un port bien aſſûré. Si Céſar eut confiſqué mon bien, vous m'euſſiez fait part du vôtre pour me garantir de la pauvreté.

TANDIS QUE je m'abandonne au violent ſouvenir de mes maux, je m'oublie moi-méme, & peu s'en faut que je n'oublie de cacher ici votre nom. Vous vous connoiſſez néanmoins, & ſçachant que je ſuis touché du déſir de publier vos louanges, peut-être ſouhaiteriez-vous que je puiſſe vous nommer? Si vous le vouliez permettre, j'érigerois volontiers un trophée à votre gloire, & je tranſmettrois aux ſiécles à venir votre rare fidélité.

MAIS JE CRAINS qu'en voulant vous plaire par mes

mes vers, je ne vous attire une méchante affaire, & que vous nommant à contre-temps pour vous faire honneur, vous n'en receviez du préjudice: cependant pour agir sûrement & d'une maniére permise, réjouissez vous en vous-même d'avoir beaucoup d'affection pour moi, & de voir que je n'oublie pas les faveurs que vous m'avez faites. Continuez donc pour m'assister de pousser tout doucement votre vaisseau, jusqu'à ce qu'un vent plus doux ait appaisé la colere du Dieu que j'ai irrité; prenez soin de la conservation d'un homme qui ne peut être sauvé si celui qui l'a plongé dans les eaux du Styx ne l'en tire lui-même; & par un exemple très rare en ce siécle, montrez vous ferme & constant dans tous les devoirs de l'amitié.

PUISSIEZ-VOUS en récompense jouir d'un bonheur éternel, n'avoir jamais besoin de personne, mais pouvoir toûjours servir vos amis! Puissiez-vous trouver en votre Femme autant de vertu que vous en avez, n'avoir nul sujet de vous plaindre d'elle pendant votre mariage, & n'être pas moins aimé de votre Frere que Castor l'est de Pollux! Puissiez-vous voir en votre Fils une telle ressemblance que chacun connoisse par là qu'il est à vous! Et puisse enfin votre Fille vous donner le nom de Beau-pere & d'Ayeul!

ÉLÉGIE. VI.

Que le temps a le pouvoir d'adoucir beaucoup de choses; mais non pas ses maux.

LES Taureaux avec le temps s'accoutument à porter le joug, & à labourer la terre. Les chevaux tout fiers qu'ils sont, obéissent à la bride avec le temps, & souffrent paisiblement les mords les plus rudes. Le temps adoucit de telle sorte la fureur des Lions d'Afrique, qu'ils ne sont pas si féroces qu'en leurs jeunes ans : & l'on voit que l'Eléphant qui a été dressé par son maître, se soumet enfin à le servir. Le temps fait grossir les raisins, & ses grains devenus mûrs n'ont pas peu de peine à retenir le vin qu'ils contiennent. Le temps fait que le bled semé produit enfin des épics, & que les fruits perdant leur aigreur, deviennent bons à manger. La charue, les diamans, & les cailloux les plus durs s'usent de même avec le temps. Il appaise peu à peu la fureur de la colere, il adoucit l'amertume des ennuis, & soulage la tristesse.

IL EST DONC certain que les années peuvent diminuer toutes choses, à la réserve de mes chagrins. Depuis que je suis banni de mon pays, les bleds ont été battus deux fois dans l'aire, & l'on a foulé deux fois la vendange dans la cuve. Cependant je n'ai pu encore dans cette longueur de temps m'accoutumer à souffrir patiemment les peines de mon exil, & je les sens aussi vivement que le premier jour. C'est ainsi que les vieux

vieux taureaux refusent souvent le joug, & que le cheval dompté, ne veut pas souvent souffrir la bride. Je suis même présentement plus affligé qu'autrefois, & le temps n'a fait qu'accroître & augmenter ma tristesse. Je n'ai jamais mieux connu ma misere qu'à présent; & plus elle m'est connue, plus elle m'accable de douleur. Ce n'est pas aussi peu de chose d'avoir des forces toutes fraîches, & de n'être point déja usé de ses maux passés. Un jeune Athlete est plus vigoureux qu'un autre qui aura vieilli dans cet exercice. Un gladiateur qui n'a point reçu de blessures sur son corps a bien plus de force que celui qui voit couler son sang le long de ses armes.

UN VAISSEAU nouvellement bâti, résiste au choc impétueux des vagues; mais un vieux navire prend l'eau au moindre orage qu'il fait. De même j'ai supporté plus constamment autrefois les maux que j'endure présentement, & je sens bien que le temps a augmenté mes souffrances. Sincerement c'en est fait de moi; & autant que j'en puis juger, mes maux ne tarderont pas à finir avec ma vie. Car je n'ai ni les mêmes forces, ni la couleur que j'avois auparavant; à peine me reste-t-il un peu de peau pour couvrir mes os. Mon esprit qui est plus malade que mon corps est à tout moment attentif à considerer mes miseres. Je n'ai plus le plaisir de voir Rome, je ne vois plus mes amis, ce qui redouble mon chagrin, & je ne vois plus ma Femme qui m'est encore plus chere que tout ce qu'il y a au monde.

MAIS POUR mon malheur je vois des Scythes, & une foule de Getes avec leur bizarre haut de chausse: ainsi les objets desagréables qui se presentent à mes yeux, & ceux que je voudrois voir, me font également de la peine. Il

me reste néanmoins une espérance qui me console dans mes malheurs, c'est que la mort ne tardera pas à terminer toutes mes miseres.

ÉLÉGIE VII.

Il se plaint du long silence d'un de ses plus chers amis.

LE SOLEIL est revenu deux fois sur notre climat après la saison des glaces; & il a déja passé deux fois par le signe des poissons. D'où vient donc qu'après tant de temps vous n'avez pas seulement daigné répondre à la lettre que je vous ai écrite en vers? Pourquoi avez-vous cessé de me témoigner de l'affection, lorsque d'autres gens m'ont écrit, avec qui je n'avois presque point de commerce d'amitié? D'où vient que toutes les fois que j'ouvrois des paquets de lettres, j'espérois d'y voir votre nom? Je souhaite avec passion que vous m'ayez écrit très souvent, & qu'aucune de vos lettres ne m'aye été rendue.

PUISSENT mes souhaits être véritables comme je n'en doute pas! Je croirai plutôt que Méduse avoit des serpens au lieu de cheveux; qu'on a vu des chiens aboyans sous le ventre de Scylla, & qu'il y a une chimere qui vomit des feux, qu'elle est en partie Dragon & Lionne: qu'il y a eu des Monstres à quatre pied, moitié hommes & moitié chevaux: qu'il y avoit des hommes à trois corps, un chien à trois têtes; des Sphinx, des Harpies, & des Géants avec des pieds

pieds de ſerpent, que Giges avoit cent mains, & que l'on a vu un homme demi taureau. Oui, mon très cher ami, je croirai plutôt toutes ces choſes que de me perſuader qu'il y ait du changement dans votre amitié, & que vous ne vous ſouvenez plus de moi.

NOUS SOMMES tous deux ſéparés par une infinité de montagnes, de chemins, de fleuves & de champs, & par pluſieurs mers. Il y peut avoir eu mille choſes qui ont empêché que vos Lettres ne m'ayent été rendues; mais mon cher ami, à force de m'écrire ſurmontez tous ces obſtacles, afin que je ne ſois plus réduit à vous excuſer toûjours comme j'ai fait.

ÉLÉGIE VIII.

Ovide déplore ſon malheur de ſe voir banni ſur ſes vieux jours.

MA TETE tire déja ſur la couleur des Cignes, & la vieilleſſe commence à blanchir mes cheveux noirs. J'entre dans l'âge débile & peſant; & comme j'ai peu de forces, je ne me ſoutiens qu'avec peine. C'eſt maintenant que je devrois paſſer en repos le reſte de mes jours, ſans inquiétude & ſans crainte.

JE DEVROIS ſelon mes ſouhaits goûter les plaiſirs tranquilles du loiſir & de l'étude, & vivre doucement chez moi, dans ma petite famille, cultiver les champs de mes Peres, qui ſont maintenant privés de leur maître, & vieillir ſans trou-

ble dans ma Patrie avec ma Femme & mes Enfans. Je m'étois autrefois attendu d'avoir cette destinée, & je n'étois pas indigne de passer ainsi mes jours.

MAIS LES Dieux ne l'ont pas voulu, & m'ont confiné aux pays des Sarmates, après m'avoir longtemps agité par mer & par terre. On met à l'abri dans les havres les vieux vaisseaux fracassés, de peur qu'étant exposés en pleine mer, ils ne s'ouvrent & ne se brisent. Un cheval épuisé de forces, est laissé dans les prairies sans être monté, de peur qu'il ne perde l'honneur du prix qu'il a remporté à la course. Un Soldat qui n'est plus propre à la guerre, se retire dans sa maison, & met les armes au croc. Ainsi la vieillesse m'ayant affoibli, il étoit bien temps aussi que j'eusse mon congé.

JE NE DEVOIS pas dans mon âge respirer un air étranger, ni boire les eaux du Païs des Getes; mais plutôt me retirer dans mes jardins, & jouir de la conversation de mes amis, & des plaisirs de la ville. C'est ainsi que ne devinant pas l'avenir, je souhaitois pendant ma jeunesse de vivre tranquillement sur mes vieux jours. Mais les Destins s'y sont opposés; & après m'avoir laissé passer agréablement mes jeunes années, ils me font souffrir mille déplaisirs sur le déclin de ma vie. J'avois vécu cinquante ans, sans m'être souillé d'aucune tache. Et maintenant que je suis au foible de l'âge, je me vois accablé de malheurs.

JE N'ÉTOIS PAS loin du but, & je croyois presque le toucher, quand je suis tombé dans la carriére. Falloit-il par ma folle conduite contraindre le meilleur Prince du monde à se fâcher contre moi? Sa clémence néanmoins a été plus grande que ma faute, & quoique mon imprudence

dence m'eut rendu coupable, il n'a pas laissé de me faire grace de la vie.

MAIS IL FAUT que j'aille demeurer dans un païs exposé au vent impétueux du Septentrion, sur la rive gauche du Pont-Euxin. Si Delphes, ou les bois de Dodone m'eussent prédit ce malheur, j'aurois écouté ces Oracles comme de vaines prédictions. J'infere de-là qu'il n'y a rien de si fort, qui résiste à la violence des foudres de Jupiter, fût-ce une chose attachée avec des chaînes de diamant. Et il n'y a rien de si élevé, ni qui paroisse au dessus de tout péril que ce Dieu ne puisse soumettre.

CEPENDANT quoique ma faute m'ait attiré la plupart des maux que j'endure, je ne sens point de plus grand malheur que d'avoir irrité ce Dieu. Vous donc qui lirez ces vers, apprenez par mon accident à ne pas offenser un homme qui est égal aux Dieux.

ÉLÉGIE IX.

Contre un Poëte médisant.

SI VOUS ME donnez sujet de n'être plus mécontent de vous, je ne noircirai point dans mes vers votre nom, ni vos méchancetés: elles seront abîmées dans les eaux du fleuve d'Oubli. Et quelque tardif que soit votre repentir, il desarmera ma colere, pourvu que vous fassiez voir que vous agissez sincerement. Vous n'avez qu'à condamner votre conduite, & à vouloir supprimer

mer si vous le pouvez les méchans endroits de votre vie.

MAIS AU contraire si vous continuez d'avoir une haine implacable contre moi, mon ressentiment m'obligera à prendre des armes pour me défendre; car bien que je sois banni aux extrémités du monde, ma colere sera assez forte pour lancer ses traits jusqu'à vous. Si vous ne le sçavez pas, César me laisse jouir de tous mes droits, & ma seule peine consiste à être banni de mon païs. Je m'attens même d'y retourner, si les Dieux conservent ce Prince. Bien souvent un chêne reverdit après avoir été foudroyé.

ENFIN SI je n'ai pas le pouvoir de me vanger, les Muses ne me refuseront pas leurs forces ni leurs armes. Quoique je sois confiné parmi les Scythes au bout du monde, & que je voye près de moi la constellation de l'Ourse qui ne se couche jamais dans la mer, les éloges que je donne ne laisseront pas d'être portés à un nombre infini de Nations, & les plaintes que je ferai seront connues de tout l'Univers. Tout ce que je dirai s'en ira de l'Orient à l'Occident, & les Orientaux sçauront ce que j'aurai publié dans l'Hespérie. On m'entendra au delà de la terre & de la mer; en un mot mes plaintes iront loin. Au reste ne croyez pas que vos crimes ne soient connus que dans votre siécle, vous serez éternellement en horreur à la postérité.

JE SUIS excité au combat, sans avoir encore pris les armes: je souhaite de n'avoir pas un juste sujet de les prendre. Le silence régne encore dans le Cirque, cependant l'impatient taureau commence déjà à répandre le sable; & déja tout en furie il frappe la terre de son pied. Mais en voi-

là

là plus que je ne voulois. Ma Muse, chantez la retraite, tandis que je puis cacher son nom.

ÉLÉGIE X.

Il apprend à la Postérité le temps & le lieu de sa naissance.

POSTÉRITÉ qui lis mes Ouvrages, si tu désires me connoître, apprend que ma Muse s'est divertie à faire des vers amoureux. Sulmone qui est une ville abondante en sources vives, & située à quatre vingt dix mille de Rome est mon païs natal. C'est là que je vins au monde, lorsque les Consuls Hircius & Pansa périrent à la bataille de Modene.

SI ON COMPTE pour quelque chose d'être descendu d'Illustres Ancêtres, je ne dois qu'à ma naissance, & non pas à ma fortune l'honneur que j'ai d'être Chevalier Romain.

JE N'ETOIS pas l'aîné de notre maison; j'avois un Frere plus âgé que moi d'un an. Je naquis le même jour que lui, & pour célébrer notre naissance on offroit ce jour là deux gâteaux. C'étoit la premiere des cinq Fêtes de Minerve, où les Gladiateurs ont accoutumé de donner de sanglants combats.

ON CULTIVA notre enfance, & mon Pere prit soin de nous envoyer chez les meilleurs maîtres de la ville. Mon Frere dès son bas âge avoit de l'inclination à être Orateur, & il étoit né pour le barreau. Mais pour moi, tout enfant

que j'étois, j'aimois les Divins myſteres de la Poëſie, & les Muſes m'attiroient inſenſiblement à leur profeſſion. Mon Pere m'a dit pluſieurs fois pourquoi vous appliquez-vous à un étude infructueuſe? Homere eſt mort pauvre, Touché de ces remontrances, je quittois entiérement le mont Hélicon, & je faiſois des efforts pour écrire en proſe. Mais les vers venoient d'eux-mêmes avec leurs juſtes meſures, & tout ce que j'écrivois étoit des vers.

CEPENDANT comme les années s'écoulent imperceptiblement, nous commençames mon Frere & moi à jouir d'une plus grande liberté en prenant la robe virile, qui étoit bordée de pourpre & de clouds en broderie, & chacun de nous demeura dans ſa propre inclination.

MON FRERE étant mort à l'âge de vingt ans, je me vis malheureuſement privé de la moitié de moi-même. Je parvins enſuite aux premiéres charges que l'on donne aux jeunes gens, & je fus un des trois Magiſtrats. Il ne me reſtoit qu'à être Sénateur; mais je me bornai dans ma condition, voyant qu'une telle Charge étoit audeſſus de mes forces.

MON CORPS n'étoit point capable de ſupporter les fatigues; je ne me ſentois pas laborieux, & je fuyois l'inquiétude qui eſt attachée à l'ambition.

LES MUSES me portoient à mener une vie tranquille, ſuivant le penchant de mon génie. J'ai entretenu & cultivé l'amitié des Poëtes de notre temps, & je les tenois pour des Dieux. Souvent le bon homme Macer m'a lu ſon Poëme des oiſeaux, des ſerpens, & des plantes, ſouvent Properce avec qui j'avois fait une grande liaiſon d'amitié m'a récité ſes vers amoureux. Je vivois

fort

fort familiérement avec Ponticus & Battus. Le premier s'eſt rendu fameux par la Poëſie héroïque, & l'autre par les vers Iambiques. Les vers Lyriques d'Horace m'ont charmé avec leur cadence harmonieuſe. Pour Virgile je l'ai vu ſeulement. Et le Deſtin trop avare de la vie de Tibulle ne me donna pas le temps de faire amitié avec lui. Il fut ſucceſſeur de l'attachement que j'avois eu pour Gallus, & je m'attachai enſuite à Properce. Ces trois là parurent avant moi: & comme je cultivai la connoiſſance de ces anciens Poëtes, ceux qui ſont revenus après ont de même recherché la mienne: car dès ma grande jeuneſſe la réputation de ma Muſe ſe répandit loin. J'étois encore bien jeune, quand je donnai au Public mes premiers vers amoureux, & j'entrepris cet Ouvrage pour une beauté que j'ai chantée par toute la ville ſous le feint nom de Corinne.

A LA VERITE' j'ai beaucoup écrit, mais j'ai brûlé les méchans endroits qui m'ont paru dignes d'être purifiés par le feu. Et lors même que je quittai Rome, outré de colere & de dépit contre la Poëſie, & contre mes vers, j'en brulai une partie que l'on auroit lus avec plaiſir.

COMME J'AVOIS le cœur tendre, & incapable de réſiſter aux traits de l'amour, il ne falloit preſque rien pour m'émouvoir. Avec tout cela quoique je fuſſe ſuſceptible du moindre feu, on n'a jamais fait de contes de moi. A peine étois-je hors de l'enfance qu'on me donna une Femme, avec qui je ne fus pas longtemps, parce qu'elle ne méritoit pas de m'avoir pour Mari, & qu'elle ne m'étoit point propre.

ON ME MARIA avec une autre qui fut auſſi répudiée toute honnête Femme qu'elle étoit. Mais la derniére que j'ai épouſée m'eſt encore unie par l'hi-

l'himen, & même dans mon exil elle me donne des marques d'une affection conjugale. Ma Fille m'a rendu Grand-pere par deux Enfans qu'elle a eus de deux Maris dans la fleur de sa jeunesse.

MON PERE finit ses jours en sa quatre vingt dixieme année, & je ne le regrettai pas moins qu'il m'auroit lui même regretté s'il m'eut survécu : je rendis bientôt après les devoirs funébres à ma Mere. Ils furent heureux l'un & l'autre, & moururent bien à propos, puisque leur mort devança mon exil. Je me tiens aussi bienheureux de n'avoir pas été misérable pendant leur vie, & de ne leur avoir donné aucun sujet de tristesse.

S'IL RESTE APRE'S notre mort quelqu'autre chose de nous que nos simples noms ; & si notre ame se sauve des buchers funébres, si vous entendez parler de moi, ô Manes de mes Parens, & que le Juge des Enfers aye eu connoissance de mon crime, trouvez bon que je vous dise que je ne suis point banni pour une méchante action, mais par ma seule imprudence. C'est la pure vérité ; car il ne m'est point permis de vous la cacher. Me voilà justifié envers les morts. Je reviens à vous qui voulez sçavoir les principales actions de ma vie.

DE'JA LA vieillesse avoit chassé les plus florissantes années de mon âge, & m'avoit rendu les cheveux gris. Les vainqueurs des jeux Olimpiques avoient remporté depuis ma naissance dix fois le prix à la course des chevaux lorsque je fus relegué dans Tomes sur la rive gauche du Pont-Euxin par un ordre de César dont je m'étois attiré la colere. La cause de mon malheur n'est que trop connue de tout le monde, aussi ne la veux-je pas publier davantage.

ENVAIN parlerois-je ici de la méchanceté des gens,

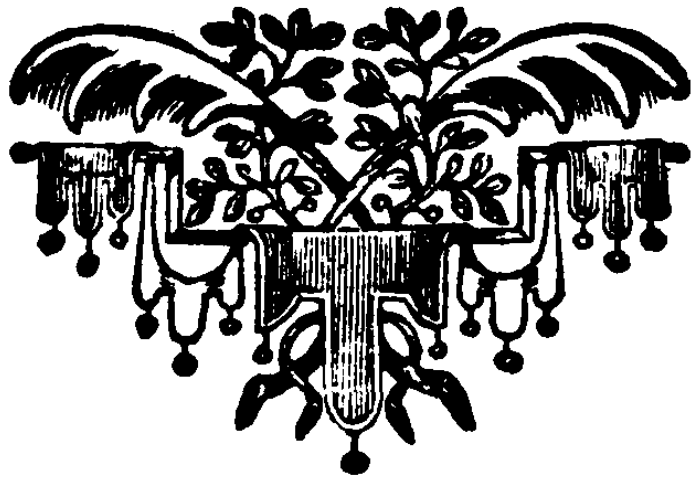
gens, dont j'étois accompagné; des valets perfides qui m'ont servi, & de plusieurs autres choses, qui ne m'ont pas été moins fâcheuses dans mon voyage. J'ai pourtant jugé indigne de moi de succomber à ces maux; & n'employant que mes forces j'ai paru en cela invincible: perdant même le souvenir de l'état où je me suis vu, & du temps que j'ai passé dans un tranquille loisir, je me suis accommodé au malheur présent de ma fortune, quoique je n'y fusse point accoutumé. J'ai couru autant de hazards sur terre & sur mer qu'il y a d'étoiles au Ciel dans l'un & l'autre hémisphere.

ENFIN APRE'S avoir erré fort longtems de région en région, je suis arrivé au pays des Sarmates sur les frontiéres des Getes. Tout interrompu que je suis par le bruit des armes de nos voisins, je tâche autant que je puis de soulager mes chagrins par quelques Poësies, & quoiqu'il n'y ait ici personne à qui je puisse les lire, c'est dans cette occupation que mes jours se passent & s'écoulent.

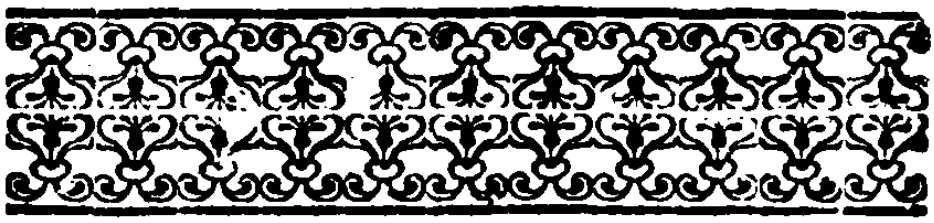
SI JE VIS donc maintenant, si je résiste à tant de fatigues, & si je ne suis point accablé de mes déplaisirs, je dois vous en rendre graces, ma chere Muse. C'est vous qui me consolez, qui me donnez du relâche dans mes ennuis, & des remedes salutaires à mes maux. Vous êtes ma guide & ma compagne; & vous m'enlevez des bords du Danube, pour me porter au milieu du mont Hélicon. Au reste par une faveur bien rare vous avez rendu mon nom fameux pendant ma vie, ce que la renommée ne fait ordinairement qu'après la mort. L'envie même qui a la malice de médire des vivans, n'a jamais mordu mes Ouvrages, & quoique nous ayons eu de grands Poëtes dans notre siécle, ils n'ont pourtant pas fait tort à ma ré-

réputation. J'avoue que plusieurs d'entre eux méritent de m'être préférés.

CEPENDANT on ne tient pas que je leur sois inférieur, & cela n'empêche point que je ne sois lu par tout le monde. Si les Poëtes ont le don de prédire l'avenir, je ne serai point après ma mort entiérement à la terre. Mais enfin de quelque maniere que je me sois rendu si célebre, soit par la faveur ou par le mérite, je vous en rends graces, mon cher Lecteur.



TRIS-



TRISTES D'OVIDE.

LIVRE CINQUIEME.

ÉLÉGIE I.

Que sa tristesse le porte à n'écrire que des choses tristes.

VOICI le cinquieme Livre, mon cher Lecteur, que j'envoie du païs des Getes, où j'en ai déja écrit quatre autres. La matiere qu'il contient est telle que la fortune de son Auteur, & vous n'y trouverez rien d'agréable. Comme je suis maintenant dans une grande tristesse, mes vers sont tristes aussi: de sorte qne mes écrits sont conformes aux sujets qu'ils traitent.

TANT QUE j'ai vécu dans la joye & dans la prospérité, je me suis égayé à écrire des choses divertissantes & enjouées, mais je m'en repens bien maintenant. Ensuite de ma disgrace, je ne parle

parle que de mon malheur, & c'eſt là tout le ſujet que je prens moi-même pour mes Ouvrages. Comme le Cigne expirant le long des bords du Cayſtre annonce dit-on ſa mort par un chant lugubre, de même étant relegué parmi les Sarmates, je publie la fin de mes jours. Si quelqu'un cherche des vers amoureux, je l'avertis par avance de ne pas lire ceux-ci. Gallus, le tendre Properce, & pluſieurs autres fameux Auteurs lui ſeront beaucoup plus propres. Plût aux Dieux que je n'euſſe jamais ſuivi cette maniére d'écrire! Hà, pourquoi ma Muſe s'eſt-elle aviſée de badiner de la ſorte?

MAIS ON m'en a bien puni: car je ſuis bani en Scythie vers l'embouchure du Danube, pour avoir enſeigné l'Art d'Aimer. Les Poëſies que je donne préſentement au Public, ne tendent qu'à prier mes amis de ſe ſouvenir de moi.

SI QUELQU'UN me demande, pourquoi je n'écris que des choſes triſtes, c'eſt que je ſuis accablé de triſteſſe. L'Art & l'eſprit n'ont aucune part à cet Ouvrage; mes malheurs en font tout le ſujet. Encore mes vers ne contiennent-ils qu'une petite partie de mes miſeres. Heureux eſt celui qui ne ſouffre que les maux qu'il peut compter. Autant qu'il y a d'arbriſſeaux dans les forêts, de grains de ſables dans le Tibre, & d'herbe menue dans le champ de Mars, autant ai-je ſouffert de maux, auxquels il n'y a nul remede & nul relâche, que dans le doux entretien des Livres & des Muſes.

MAIS OVIDE, me dira-t-on, quand mettrez-vous fin à vos vers lugubres? Dès l'inſtant que la fortune ceſſera de me perſécuter. Elle me donne tous les jours mille ſujets de me plaindre, & ce n'eſt pas moi qui parle ainſi, mais le Deſtin.

Si

Si l'on me rétablit dans ma Patrie, auprès de ma Femme; si la joye éclate dans mes yeux, si l'on me remet dans mon premier état, & que la colere d'Auguste se soit adoucie à mon égard, mes Poësies seront enjouées. Elles ne seront pas néanmoins badines comme autrefois : c'est bien assez que ma Muse ait fait une fois la folâtre, je n'y dirai rien qui ne plaise au Prince, pourvu que je sois exemt d'une partie de mes peines, & que je ne sois plus parmi des barbares, au pays sauvage des Getes. Quel autre sujet, si ce n'est la tristesse, peut en attendant exercer ma plume? C'est le seul ton qui convient à mes funérailles.

VOUS POURRIEZ, me direz-vous, supporter vos maux plus constamment, si vous gardiez le silence, & vous devriez les dissimuler sans dire mot. Vous exigez donc que les supplices ne soient point accompagnés de gémissemens, & vous ne voulez pas qu'on se plaigne lorsqu'on a reçu une grande playe. Phalaris même permit qu'on mugît dans la machine d'airain que Pérille avoit inventée, & qu'on s'y plaignît en voix de Taureau. Achille ne s'offensa point des pleurs de Priam. Serez-vous plus inhumain qu'un ennemi, pour me défendre les larmes?

LORSQU'APOLLON & Diane priverent Niobe de ses enfans, ils ne l'obligerent pas à regarder d'un œil sec la perte qu'elle venoit de faire. Encore est-ce quelque chose de soulager par des plaintes les maux que l'on ne peut éviter. C'est ce qui fait que Progné & les Alcions se plaignent: de là vient que Philoctete qui étoit solitaire dans une caverne racontoit sans cesse son malheur aux Rochers de Lemnos.

LES DE PLAISIRS qu'on enferme dans le cœur le suffoquent & l'étouffent, & on les rend plus sen-

ſenſibles. Pardonnez moi donc, mon cher Lecteur, ou plutôt ne liſez point mes Livres ſi ce qui me fait du bien vous fait du tort. Mais vous ne ſçauriez recevoir nul dommage; car jamais mes vers n'ont été nuiſibles qu'à leur Auteur.

J'AVOUE qu'il y a de méchantes choſes; mais qui eſt-ce qui vous oblige d'en prendre le mal? Ou qui vous empêche de les quitter, après vous être apperçu qu'ils vous ont trompé? Je ne prétends pas les corriger, mais je ſouhaite qu'ils ſoient lus. Ils ne ſont pas néanmoins plus barbares que le païs d'où ils viennent. Rome ne doit plus me mettre au rang de ſes Poëtes; ce n'eſt que parmi les Sauromates que je puis paſſer pour ingénieux. En un mot je ne me ſens plus touché d'aucun ſentiment de gloire ni de réputation, qui eſt communément l'aiguillon de l'eſprit.

JE VEUX empêcher que mon ame ne languiſſe, & ne ſeche des chagrins qui me dévorent continuellement. Il m'en échape néanmoins, & ils vont aux lieux où il leur eſt défendu d'aller. Je vous ai dit le ſujet qui m'obligeoit à écrire. Si vous me demandez pourquoi je vous adreſſe ces vers, c'eſt que je veux être avec vous de quelque maniére que ce ſoit.

ÉLÉGIE II.

Il mande à sa Femme qu'il se porte bien du corps, mais que son esprit est toûjours malade.

QUAND vous recevez quelque Lettre de la Province de Pont, en pâlissez-vous de crainte? Avez-vous de l'inquiétude en l'ouvrant? Ne craignez rien maintenant, je me porte bien, & mon corps qui ne pouvoit supporter autrefois le travail, est devenu fort & s'est endurci par une longue fatigue.

EST-CE QU'EN l'état où je suis il ne m'est plus permis d'être infirme? Mon esprit est pourtant bien malade, le temps ne le fortifie pas, & il est toûjours accablé du même mal qu'il avoit dès le premier jour de mon exil. Je m'attendois que mes playes se fermeroient à la longue: mais comme si je venois de les recevoir, elles me font sentir à toute heure de vives douleurs. C'est à dire que les années ne guérissent que les maux legers, & qu'elles ne font qu'accroître le danger des autres qui sont grands.

PHILOCTETE fut pendant dix ans fort incommodé de la morsure d'un serpent. Télephe tout languissant de sa blessure incurable, en seroit sans doute mort, si la main qui l'avoit faite ne l'en eût guéri. Si je n'ai point commis de crime, je souhaite que celui qui fait mon malheur, ait la bonté de le soulager, & qu'étant enfin satisfait d'une partie de mes peines, il m'en ôte quelques-

ques-unes d'entre mille que j'endure. Quelque grand que soit le nombre de celles, dont il m'exemtera, il m'en restera toûjours beaucoup, & une partie de mes maux me paroîtra presque aussi sensible que tous ensemble. Autant que l'on voit de coquillages au bord de la mer, & de roses dans les jardins, autant que les pavôts ont de grains, les forêts de bêtes sauvages, & qu'il y a de poissons dans les eaux & d'oiseaux en l'air, autant suis-je accablé de malheurs. Si j'entreprenois d'en dire le nombre, ce seroit vouloir compter les eaux de la mer d'Icare.

MAIS SANS parler des hazards & des grands dangers que j'ai courus sur terre, & sur mer, sans parler encore des épées que j'ai vu tirées contre moi, il suffit de dire que je suis banni parmi des Nations barbares à l'extrémité du monde, dans un pays qui de tous côtés est environné d'ennemis.

COMME JE n'ai point commis de crime, on me tireroit d'ici si vous preniez autant de soin de moi que vous devez. Ce Dieu par qui l'Empire Romain est si puissamment affermi, a souvent traité avec clémence les ennemis qu'il venoit de vaincre; d'où vient donc que vous hésitez, & que vous craignez d'entreprendre une chose où il n'y a aucun danger? Le monde tout grand qu'il est n'a rien de meilleur que César.

HA', MISÉRABLE que deviendrai-je, si je suis abandonné de tout ce que j'ai de plus proche? Hé quoi, ma Femme, fuirez-vous aussi les occasions de me servir? Où irai-je? Et d'où attendrai-je du secours dans le déplorable état de ma fortune? Mon vaisseau flottant n'a plus d'ancre qui puisse le retenir. César y pourvoira lui-même, & bien qu'il ne me regarde pas favorable-

ment,

ment, je ne laisserai pas de me réfugier auprès de son Autel. Il n'y a point de mains qui en soient rejettées.

Priére à Auguste.

J'ADRESSE donc la parole en très humble suppliant à un Dieu absent de moi, s'il est permis à un homme de parler à Jupiter. Souverain maître de l'Empire, qui attirerez infailliblement sur l'Italie les faveurs de tous les Dieux, tant que vous serez en vie; Ornement glorieux de la Patrie; Prince que Rome regarde comme son restaurateur, & qui n'êtes pas moins grand que le monde que vous gouvernez, puissiez-vous sous ces beaux têtres demeurer long-temps sur la terre, vous faire desirer dans le Ciel, & n'aller que bien tard occuper la place qui vous est destinée parmi les astres! De grace pardonnez moi, & ne lancez sur ma tête qu'une partie de vos foudres! Il en restera encore assez pour me punir. Vous avez paru bien moderé dans votre colere puisque vous m'avez donné la vie, & que vous m'avez laissé le droit & le nom de Citoyen Romain. Mes biens n'ont pas été confisqués, & je ne suis point nommé banni dans votre Déclaration.

J'APPRÉHENDOIS néanmoins ces choses, parce qu'en effet il me sembloit que je les avois méritées; mais votre clémence a surpassé la grandeur de mon offense. Vous m'avez relegué au pays du Pont-Euxin sous la froide étoile de l'Ourse.

MAIS QUOIQUE l'hiver y régne en tout temps, avec des frimats qui couvrent la terre d'une neige continuelle, bien que ces Nations barbares n'y entendent pas le Latin, & que le Grec y soit corrompu par un Idiome de Gete, tout cela

m'eſt encore moins dur que d'être harcelé de tous côtés par des voiſins, & d'avoir beaucoup de peine à ſe garantir de leurs inſultes par des murs peu fortifiés.

IL Y A POURTANT tréve de temps en temps, mais on ne s'y fie pas. Ainſi le païs où je ſuis banni ſouffre tantôt les maux de la guerre & tantôt les appréhende. Pourvu que l'on me retire de ce lieu, je conſens d'être abîmé dans les gouffres de Caribde près des rivages de Zancle, pour être envoyé aux eaux du Styge. J'aime mieux encore qu'on me jette dans les fournaiſes ardentes du Mont Ætna, ou que l'on me précipite du Promontoire de Leucade dans la mer. Ce que je demande eſt un ſupplice, car je ne refuſe pas d'être malheureux; mais je ſouhaite qu'il me ſoit permis d'être miſérable avec moins de crainte.

ÉLÉGIE III.

Priére à Bacchus Protecteur des Poëtes.

SI JE NE me trompe point au temps, voici le jour, ô Bacchus, que les Poëtes ont accoutumé de célebrer votre Fête, & de chanter vos louanges, la couronne de fleurs ſur la tête, & le verre à la main. Je me ſouviens qu'autrefois, lorſque j'étois en proſpérité, j'ai ſouvent tenu mon rang parmi eux, & que je ne m'acquittois pas mal de mon devoir.

JE SUIS maintenant relegué ſous la froide conſtellation de l'Ourſe dans la Sarmatie voiſine des Getes.

Getes. Et moi qui devant mon exil menois une vie tranquille, sans trouble & sans embarras, dans le commerce des Lettres & des Muses, je suis à présent loin de ma Patrie, & parmi le bruit des armes des Getes, après avoir souffert plusieurs maux sur terre & sur mer. Que ce soit un effet du hazard ou de la colere des Dieux, ou de ma mauvaise étoile, vous deviez, Divin Bacchus, m'avoir protegé par votre puissance, puisque je suis un de ceux qui vous réverent la couronne de lierre sur la tête.

EST-CE QUE les Dieux ne sont plus maîtres des choses, dont les Parques Reines du Destin ont une fois disposé? Vous même n'êtes monté au Ciel que par vos mérites & par vos travaux, à travers un chemin difficile. Vous n'avez point demeuré dans votre pays, mais vous avez parcouru les rivages du Strymon couverts de neige, les vaillans peuples de Thrace, la Perse, les vastes régions qu'arrose le Gange, & tout ce qu'il y a de fleuves qui desalterent les Indiens bazanés. C'est à dire que les Parques en ourdissant votre trame vous avoient prédit deux avantures, parce que vous êtes né deux fois.

S'IL M'EST permis de m'appliquer ces fameux exemples des Dieux, je suis destiné à une vie dure & pénible. Je ne suis pas tombé plus heureusement que l'insolent Capanée que Jupiter foudroya. Mais quand vous avez appris qu'on avoit lancé un coup de foudre sur votre Poëte, vous pouvez vous être souvenu du malheur de votre Mere, & voyant les Poëtes assemblés au tour de vos Sacrifices, vous pouvez sur ce sujet avoir dit, il y manque un de mes Prêtres.

AIMABLE BACCHUS, assistez moi, & qu'en récompense les ormes soient abondamment char-

gés de vigne, & que les grains de raisin, soient remplis de vin! Que les jeunes Satyres & les Bacchantes célebrent à grands cris votre Fête! Puissent les os de Lycurgue qui voulut couper les vignes, ne jouir jamais d'aucun repos, & que l'ombre de l'impie Penthée soit dans un continuel tourment, que la couronne d'Ariadne brille éternellement dans le Ciel, & qu'elle surpasse en éclat les autres étoiles qui sont près d'elle! Venez donc à mon secours, charmant Bacchus, & soulagez mes miseres. Souvenez vous que j'étois du nombre de vos Adorateurs.

LES DIEUX entretiennent un commerce entre eux. Ainsi employez pour moi votre divine puissance auprès du Divin César. Et vous Compagnons de mes études, sacrée troupe de Poëtes, faites la même priére, le verre à la main. Que quelqu'un de vous, sous le nom d'Ovide verse des larmes dans sa tasse, & se souvenant de moi qu'il dise en regardant tout le monde, où est maintenant Ovide qui étoit de notre société? Accordez moi cette grace, si je m'en suis rendu digne par ma candeur, si je n'ai jamais blâmé vos Ouvrages par une critique mordante, & si j'ai de la vénération pour les écrits des Anciens que je ne préfere pourtant pas aux vôtres. Plût à Dieu que vous fassiez ainsi des vers sous les auspices d'Apollon! & puisque cela se peut, souffrez que j'assiste de nom à votre sainte assemblée.

ÉLÉGIE IV.

Eloge d'un ami fidelle.

JE SUIS une Lettre d'Ovide qui viens des rivages du Pont-Euxin, extrêmement fatiguée du voyage que j'ai fait par mer & par terre. Il m'a dit les larmes aux yeux, va-t-en voir la Ville puisque tu en as le pouvoir. Hélas, que je tiens ton sort beaucoup plus heureux que le mien! Il m'a écrit en pleurant, & le cachet dont il s'est servi pour me cacheter, n'a pas été mouillé à sa bouche, mais des pleurs qui couloient le long de ses joues.

SI QUELQU'UN demande le sujet d'une si grande tristesse, il n'a qu'à demander qu'on lui montre le Soleil en plein midi. Il ne voit donc point de feuilles dans les bois, ni d'herbes dans les prairies, ni d'eau dans les fleuves. Il s'étonnera que Priam s'afflige de voir Hector traîné à la queue d'un chariot, & que Philoctete mordu d'un serpent se plaigne de la douleur que lui fait son mal. Plût aux Dieux qu'Ovide fût en tel état, qu'il n'eût pas sujet d'être triste! Néanmoins il souffre, comme il doit, fort constamment son malheur, & il ne ressemble pas à ces chevaux indomptés qui ne veulent point de bride. Et comme il ne se sent point criminel, il espere que le Dieu qu'il a offensé ne sera pas toûjours irrité contre lui.

IL PARLE souvent de la grande clémence de ce

Dieu, & se met au rang de ceux qui en ont reçu d'éclatantes marques. Car il tient comme une grace de ce Dieu de jouir de ses biens, de porter le nom de Citoyen Romain, & enfin d'être encore en vie; vous devez pourtant être assûré qu'il vous aime beaucoup plus que tous ces grands avantages; il vous appelle son Patrocle, son Thésée, & son Euriale.

IL DESIRE même avec moins d'ardeur de voir sa Patrie, & toutes les autres choses, dont la privation lui est sensible, qu'il ne souhaite de vous revoir, tant il a trouvé d'agrémens en vous qui lui paroissez plus doux que tout le miel de l'Attique. Il ne se souvient jamais du jour qu'il vous quitta, qu'il n'en soupire de tristesse; & il voudroit que sa mort eût prévenu ce temps-là. Lorsque ses autres amis l'abandonnèrent lâchement, de peur d'être envelopés dans son malheur, & qu'ils ne voulurent plus aller chez un homme disgracié du Prince, il se souvient que vous demeurâtes fidellement auprès de lui avec deux ou trois de ses Amis. Tout saisi qu'il fut d'étonnement, il ne laissa pas d'être sensible à ces marques d'amitié, & il est très persuadé que vous n'êtes pas moins affligé que lui de son infortune. Il rapelle dans son esprit vos paroles, votre visage, vos plaintes, & les torrens de pleurs que vous répandiez dans son sein: il se représente encore les offres que vous lui fites de le servir, & les discours obligeans que vous employates pour le consoler, vous qui aviez besoin vous-même de consolation.

AUSSI OVIDE proteste-t-il qu'il conservera toûjours le souvenir de ces choses. Il y engage sa tête par serment, & il jure par votre vie qui lui est sans doute aussi chere que la sienne propre. Il vous sera obligé de tant de bienfaits considérables

bles qu'il a reçus de vous, & il ne permettra pas que vous ayez labouré une terre ingrate. Cependant protegez toûjours ce pauvre banni: je vous fais cette priére de mon mouvement, car Ovide n'oseroit la faire, quoiqu'il connoisse parfaitement votre générosité.

ÉLÉGIE V.

Il célèbre le jour de la naissance de sa Femme.

VOICI le jour destiné à célébrer la naissance de ma Femme: mes mains, hâtez-vous de préparer tout ce qu'il faut pour ce Sacrifice. C'est ainsi qu'Ulisse solemnisa autrefois la Fête de Pénélope dans le temps peut-être qu'il étoit à l'extrémité du monde. Que ma langue favorisant mon dessein ne se plaigne pas à cette heure de mes longs malheurs; mais je pense qu'elle a desapris à parler de choses agréables.

AUSSI VEUX-JE prendre ma robe blanche que je ne mets qu'une fois l'année, parce qu'elle est messeante à ma fortune. Qu'on dresse un Autel de gazon vert, & qu'une couronne entrelassée couvre les cendres tiédes du foyer. Garçon, donne moi de l'encens qui rende la flamme épaisse, & que le vin pur que l'on y répandra petille dans le feu sacré. Agréable jour natal, quoique je sois éloigné de toi, je souhaite que tu viennes heureusement en ce lieu dans un état différent du mien.

SI MA FEMME étoit menacée à mon occasion

de quelque nouveau malheur, qu'elle en soit exemte pour jamais; & que son vaisseau qui a été battu depuis peu de la tempête, finisse sa course dans un grand calme. Qu'elle demeure tranquillement avec sa fille dans sa Patrie & dans sa maison, & qu'elle n'ait point d'autre déplaisir que de se voir arrachée d'auprès de moi. Comme elle n'est pas heureuse en son mari, qu'elle passe au moins sans chagrin tout le reste de sa vie. Qu'elle vive & qu'elle continue de m'aimer toûjours, puisque nous sommes contraints d'être éloignés l'un de l'autre. Que ses jours soient d'une longue durée; j'y voudrois bien ajoûter les miens, mais je craindrois que par contagion, elle ne devint malheureuse comme moi.

L'HOMME ne peut compter sur rien; qui auroit pu s'imaginer que j'eusse jamais fait des sacrifices dans le pays des Getes? Voyez cependant comme la fumée qui s'éleve de l'encens se tourne à main droite vers l'Italie. Il y a donc du sentiment dans ces nuages que les flammes poussent. Tout le reste néanmoins ne seconde pas mon intention. C'est ainsi que la fumée qui s'éleva du bucher funebre de ces deux freres Thébains, qui s'étoient entretués l'un l'autre, se sépara d'elle-même en deux, comme s'ils le lui avoient ordonné.

IL ME SOUVIENT qu'autrefois je croyois la chose impossible, & je traitois Callimaque de menteur. Je crois maintenant tout ce qu'il en dit, puisque la fumée ne quitte point le pole arctique à la volée, & qu'elle me tourne le dos pour aller du côté d'Italie. Ce jour sans doute est le seul que je veux solemniser dans la misere où je suis: aussi a-t-il mis au monde une Héroïne

ne qui eſt comparable à Andromaque & à Pénélope.

LA PUDICITE' & la probité accompagnées de la foi naquirent ce jour-là avec elle, la joye n'y aſſiſta pas, mais la peine & les chagrins s'y trouverent avec les juſtes regrets que faiſoit ma Femme d'être preſque veuve du vivant de ſon Mari. La vertu qui eſt éprouvée dans l'adverſité fournit un beau ſujet de louange pendant les temps difficiles.

SI L'INFATIGABLE Uliſſe n'eut pas trouvé des traverſes, Pénélope eut vécu bienheureuſe, mais ſon nom ne ſeroit point fameux. Si Capanée fut entré tout couvert de gloire dans Thébes, peutêtre Evadné eut à peine été connue dans ſon pays. D'où vient qu'entre tant de Filles de Pélias il n'y en a qu'une de célèbre? C'eſt que celle-là fut mariée à un homme malheureux. Faites que Protéſilas n'aborde pas le premier aux côtes de Troye, que pourra-t-on dire de Laodamie? Et ſi la fortune me favoriſoit, l'affection que vous me portez ſeroit inconnue, ce que j'aimerois bien mieux.

PUISSANTES Divinités, & vous Céſar qui ſerez au rang des Dieux, quand vous aurez accompli les années de Neſtor, ne me faites point de grace, puiſque j'avoue moi-même que je ne ſuis pas indigne de punition, mais au moins épargnez m'a Femme qui ſouffre beaucoup ſans l'avoir mérité!

ÉLÉGIE VI.

Plainte de se voir abandonné d'un de ses amis.

VOUS EN qui je mettois autrefois ma plus grande confiance dans mes affaires, vous qui étiez mon port & mon refuge, vous abandonnez aussi le soin que vous aviez pris de votre ami? Et vous quittez si promptement le fardeau des bons offices que vous me rendiez? Je suis un pesant fardeau; je vous l'avoue, mais falloit-il se charger de moi, si vous vouliez vous en décharger dans un temps fâcheux? Hé quoi, Pallinure, ne voulez-vous plus tenir le gouvernail de votre vaisseau au milieu de la tempête? Ne fuïez pas pour cela, mais faites paroître que vous avez autant de fidélité que d'industrie.

LE FIDELLE Automédon quitta-t-il dans les combats la conduite du chariot d'Achille? Podalire n'abandonna jamais les malades qu'il avoit entrepris de guérir. Il est plus honteux de chasser de sa maison un ami qu'on y a reçu, qu'il n'y a de honte de ne vouloir pas l'y recevoir. Je veux que l'Autel qui me sert d'asile soit inébranlable. Vous preniez au commencement un soin tout particulier de ma défense, gardez moi toûjours votre affection, & l'opinion que vous avez eue de moi, s'il est vrai que je ne sois point tombé de nouveau dans quelque faute, & que je n'aye point commis de crimes qui vous ayent sitôt obligé à ne m'être plus fidelle. Mais plutôt puissai-je finir mes jours languissamment en Scythie comme je fais, plutôt que de

de vous donner un juste sujet de vous plaindre de moi, & de perdre votre estime!

JE NE SUIS pas si fort accablé de mes malheurs, que mon esprit en soit devenu troublé. Supposez pourtant qu'il le fût, combien pensez-vous qu'Oreste s'est de fois emporté pendant sa fureur contre son ami Pilade? Il n'est pas hors d'apparence qu'il ne lui ait donné quelque coups: cependant Pylade ne laissa pas de remplir tous les devoirs de l'amitié.

LES MISERABLES & les Grands ont cela de commun entre eux, qu'ils s'attirent ordinairement une complaisance officieuse. On fait place à un pauvre aveugle & aux Magistrats, que l'on respecte par la dignité de leurs charges, & par la voix impérieuse des Licteurs. Si vous n'avez nul égard pour moi, vous devez du moins en avoir pour ma déplorable destinée. Personne n'a lieu d'être en colere contre un malheureux comme moi.

CHOISISSEZ la moindre de mes peines, vous la trouverez beaucoup plus grande que la chose dont vous vous plaignez. Autant qu'il y a de roseaux dans les marécages, d'abeilles sur le mont Hiblé, & de grains dans les trous souterrains où les fourmis laborieuses amassent leurs provisions, autant de maux m'environnent. Je vous proteste que je ne sçaurois vous représenter toutes mes miseres.

CEUX QUI ne sont pas contens des peines dont je suis accablé, veulent donc répandre du sable sur les rivages, & des grains dans une abondante moisson, & de l'eau dans l'Océan. Arrêtez donc les furieux transports de votre colere qui s'est déchaînée à contretemps, & ne quittez point au milieu de la mer le gouvernail de votre vaisseau.

ÉLÉGIE VII.

Récit de ses miseres.

LA LETTRE que vous lisez vient de la même contrée où le Danube se décharge dans la mer; si vous passez agréablement la vie dans une parfaite santé, je ne serai pas tout à fait malheureux. Mais mon cher, vous demandez toûjours ce que je fais, comme si vous ne pouviez pas le sçavoir sans que je vous l'apprisse.

JE MENE UNE vie misérable. Voilà en peu de paroles le récit fidelle de mes maux; & tout homme qui sera dans la disgrace de César, passera ses jours malheureusement. Avez-vous envie de sçavoir quelles sortes de gens sont ceux avec qui j'habite? C'est une Nation entremêlée de Grecs & de Getes : mais ils ont plus l'air des Getes que des Grecs. Les Sarmates & les Getes y font des courses fréquentes à cheval. Tout le monde y porte l'arc emboîté dans une gaîne, & des traits empoisonnés de fiel de viperes. Ils ont la voix rude, le regard farouche, la mine funeste, & ne se font jamais la barbe ni les cheveux. Ils sont promts à tirer le sabre qu'ils portent toûjours au côté.

C'EST PARMI ces peuples que demeure un Poëte votre intime ami qui a oublié la maniere d'écrire des vers amoureux, & qui a le malheur de voir & d'entendre ces barbares. Veuillent les Dieux qu'il y vive quelque temps, mais qu'il n'y finisse

finisse pas ses jours, & que son ombre ne soit pas errante dans un lieu si détestable!

AURESTE touchant ce que vous m'écrivez que mes vers sont récités en plein théâtre avec un grand applaudissement des Spectateurs, je n'ai point travaillé pour la Scene, vous le sçavez bien; & ma Muse n'est pas ambitieuse de ces applaudissemens. Je ne rejette pourtant pas tout ce qui peut empêcher qu'on ne m'oublie, & tout ce qui fait mention d'un pauvre banni comme moi, quoique je déteste quelquefois les Muses, qui m'ont inspiré des vers pernicieux. Cependant après les avoir maudites, je ne puis vivre sans elles, & tout blessé que je suis je ne laisse pas de suivre les traits qui sont rouges de mon propre sang; j'ose encore exposer sur mer un vaisseau qui vient d'y être brisé.

CE N'EST pas pour acquérir des louanges que je veille jour & nuit, je ne me soucie plus de rendre mon nom célèbre, il m'auroit été plus avantageux qu'il fût demeuré inconnu. J'applique mon esprit à l'étude, & je charme mes ennuis; ainsi je tâche de dissiper les chagrins qui me dévorent. A quoi puis-je mieux employer le temps dans un lieu désert où je suis tout seul, & quel autre soulagement puis-je trouver dans mes maux?

SI JE REGARDE ce pays, il est si desagréable, que l'on n'en peut voir de plus triste. Si je considere les Habitans, ils ne sont pas dignes d'être appellés hommes; car ils sont bien plus cruels & plus féroces que des loups. Ils foulent les loix aux pieds, la force l'emporte sur l'équité, & la justice opprimée languit sous l'épée du vainqueur. Ils sont vêtus de fourrure pour se garantir du froid, & leur visage paroît affreux sous leur longue chevelure. Il ne reste parmi eux que

quelque vestiges de la langue Grecque, encore est-elle devenue barbare par un accent Gete. A peine y trouvera-t-on un homme qui sçache parler Latin.

MUSES, EXCUSEZ un Poëte Romain que l'habitude contraint de parler souvent la langue Sarmate. J'en ai honte, je l'avoue, & déja par une longue desacoutumance je ne parle pas aisément Latin; & même je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs termes barbares dans mon Livre. Il ne me faut pourtant pas imputer cette faute, mais au pays où je suis. Cependant pour ne pas perdre l'usage de la langue Latine, & pour ne corrompre point l'accent de mon pays, je me parle souvent à moi-même, j'emploie même des paroles dont je ne me suis pas servi depuis longtemps, & je me remets à la Poësie qui m'a été si funeste. Voilà comment je m'occuppe pour détourner mon esprit des tristes pensées qui l'affligent. Je cherche à bannir par les vers le lugubre souvenir de mes miseres. Si je puis y parvenir, je n'aurai pas mal employé le temps.

ÉLÉGIE VIII.

Contre un de ses ennemis qui l'insultoit dans son malheur.

QUELQUE déplorable que soit ma misere, je me tiens encore audessus de toi, car je te regarde en effet comme le dernier des hommes.

QUEL SUJET t'anime ainsi contre moi, méchant que tu es? Et d'où vient que tu m'in-

m'insultes dans mon malheur qui peut aussi t'arriver? Est-ce que mes maux qui pourroient tirer des larmes des bêtes sauvages, ne sont pas capables d'attendrir ton cœur?

TU NE CRAINS donc pas l'inconstance de la fortune qui est une Déesse ennemie des esprits superbes. Néméfis pour me vanger te punira comme il faut.

POURQUOI viens-tu me fouler aux pieds dans mon infortune? J'ai vu des naufrages, & des gens noyés sans que j'aye jamais dit que la mer les avoit engloutis avec justice. Un homme qui avoit refusé du pain à des pauvres misérables, demande aujourd'hui l'aumône. La fortune toûjours volage, s'en va de côté & d'autre d'un pas incertain; & jamais elle n'est fixe ni permanante en aucun lieu. Mais tantôt elle paroît gaye, tantôt elle montre un visage triste; enfin elle n'est constante que dans une perpétuelle légereté. Nous avons été florissans, mais cette fleur a bien peu duré, & notre éclat est passé aussi promptement qu'un feu de paille.

MAIS POUR ne pas te donner une joye toute entiere qui pourroit te rendre trop orgueilleux, sçache que je n'ai pas perdu l'espérance d'appaiser le Dieu que j'ai offensé. La faute que j'ai commise n'est pas criminelle. Si elle tourne à ma honte, elle ne m'attire pas au moins l'envie. D'ailleurs l'univers dans sa grande étendue n'a rien de plus doux & de meilleur que le Prince qui le gouverne. S'il est invincible par la force, il se laisse aisément vaincre aux humbles priéres qu'on lui fait. Et agissant avec lui comme avec les Dieux, dont il doit être du nombre, j'espére d'en obtenir avec le pardon de ma faute d'autres graces considérables. Si tu comptes les beaux jours de toute

toute l'année & les jours obſcurcis de nuages, tu trouveras qu'il y en a plus des premiers que des derniers.

NE TE RE'JOUIS donc pas trop de ma miſere, & croi qu'un jour je pourrai être rétabli dans mon ancienne ſplendeur. Sois bien perſuadé qu'il eſt poſſible que le Prince étant appaiſé, tu me reverras avec chagrin au milieu de Rome & que je te verrai banni pour un ſujet plus conſidérable. Voilà mon plus grand ſouhait après mon rappel à Rome.

ÉLÉGIE IX.

Remerciment à un de ſes amis pour les bons offices qu'il en avoit reçus.

SI vous vouliez me permettre d'inſérer votre nom dans mes vers, ô qu'il y ſeroit ſouvent! Je ne manquerois point par reconnoiſſance de publier les bons offices que vous ſeul m'avez rendus, & il n'y auroit nulle page dans mes Livres, où je ne fiſſe mention de vous. Si les Romains daignent lire encore les écrits d'un pauvre banni, toute la Ville ſçauroit combien je vous ſuis redevable. Et ſi mes Poëſies parvenoient juſques aux races futures, l'éloge que je ferois de votre douceur paſſeroit du ſiécle préſent à l'avenir. Le Lecteur inſtruit de ces choſes ne ceſſeroit de vous en louer, & vous acquerriez cet honneur pour avoir protégé votre Poëte. Je tiens la vie de Céſar, & après les Divines puiſſances je dois vous

vous en rendre graces. Ce Prince m'a donné la vie & vous me la conservez présentement.

VOUS FAITES que je suis en état de pouvoir jouir de cette faveur. Lors même que la plupart des gens de ma connoissance craignoient d'être envelopés dans mon malheur, & que plusieurs désiroient qu'on crût qu'ils avoient la même crainte, regardant d'un haut promontoire le naufrage où j'allois périr, sans que nul d'eux me tendît la main dans cette horrible tempête; vous seul m'avez retiré demi mort des ondes du Styx.

AINSI C'EST par vous que je puis vous en témoigner ma reconnoissance. Puissiez-vous avoir toûjours les Dieux & César favorables; je ne sçaurois vous souhaiter rien de plus avantageux. Si vous le vouliez permettre, je mettrois ces choses dans mes écrits pour être exposées au grand jour. Ce n'est même qu'avec peine que ma Muse s'abstient maintenant de publier votre nom, malgré la défense que vous lui en avez faite. Comme un chien qui a découvert la piste d'un Cerf, se débat pour rompre sa lesse: & comme un cheval ardent donne tantôt de la tête & tantôt du pied contre une barriere qu'on n'a pas encore ouverte, de même ma Muse étant retenue par la loi qu'on lui a imposée, désire de célébrer un nom dont il lui est défendu de parler.

MAIS NE soyez point choqué des sentimens qu'a pour vous un ami reconnoissant, j'obéirai à vos ordres ne craignez rien là dessus. Je n'obéirois pas néanmoins si vous n'étiez persuadé que je n'ai pas oublié vos bienfaits, car vous ne m'avez pas défendu d'en avoir de la reconnoissance. Tandis donc que je verrai la lumiere du Soleil, pussai-je bientôt en être privé! je conserverai le souvenir de vos bons offices.

ELE-

ÉLÉGIE X.

Que le temps de son exil lui paroît beaucoup plus long qu'il n'est en effet.

DEPUIS QUE je suis relegué dans la Province de Pont, le Danube & le Pont-Euxin ont été trois fois glacés. Il me semble néanmoins que j'ai passé loin de mon pays autant d'années, qu'a duré le siége de Troye. Je trouve le temps si tardif dans son cours, qu'il me paroît immobile, & l'année ne va qu'à pas lents. Les nuits du Solstice d'été, & les jours de celui de l'hiver me semblent d'une longue durée. C'est à dire que la nature s'est changée à mon égard, & qu'elle rend toutes choses aussi longues que mes déplaisirs. Les saisons ne vont-elles pas selon leurs mouvemens ordinaires? Ou plutôt mes maux me font-ils paroître ma vie plus longue qu'elle n'est?

CEPENDANT je suis banni sur les bords du Pont-Euxin qui porte ce nom injustement, & j'habite la rive gauche située vers la Scythie. Ce pays est environné d'un nombre infini de peuples féroces & belliqueux, qui tiennent à deshonneur de ne pas vivre de brigandages. Il n'y a point de sûreté aux environs de la ville où je suis: elle est sur une éminence, & par cette situation elle est incomparablement plus forte que par ses petites murailles. Lorsqu'on y pense le moins, il vient des troupes d'ennemis qui semblent voler comme des oiseaux, & qui enlevent le butin sans être presqu'aperçus.

IL

IL ARRIVE bien souvent que les portes de la ville étant fermées, nous ramassons dans la ville des fléches empoisonnées qu'ils jettent par dessus les murs.

AUSI VOIT-ON peu de laboureurs qui ôsent cultiver les champs: & par une malheureuse nécessité il y faut tenir les armes d'une main, & la charue de l'autre. Le Berger le casque en tête, y chante des airs sur des chalumeaux qui sont joints ensemble avec de la poix, & au lieu d'y craindre les loups, les brebis n'ont peur que des armes.

A PEINE sommes-nous en sûreté au dedans des remparts de la place, puisqu'une foule de barbares qui y sont mêlés parmi les Grecs nous donnent à tout moment de grandes frayeurs. Car il y a dans mon logis des barbares habitués sans aucune diférence, & même ils occupent la plus grande partie de la maison. Quand on ne les craindroit pas, on les haïroit à les voir seulement avec leurs habits de fourures, & leurs longs cheveux. Et ceux que l'on croit issus des Grecs, sont vétus à la Persienne, non pas à la Grecque. Les uns & les autres s'entendent parler, mais pour moi je suis contraint de me faire entendre par des signes.

JE SUIS nécessairement barbare parmi ces Peuples, puisque nul d'entre eux ne m'entend: & les Getes se moquent sottement de moi quand je leur parle Latin. Ils disent souvent du mal de moi en ma présence, sans craindre d'en être punis. Et peut-être me reprochent-ils mon bannissement. Il arrive même que parlant ainsi, ils donnent un sens contraire à mes signes. Au reste c'est par l'épée que chacun s'y fait justice injustement, & souvent

les

les tribunaux des Juges sont arrosés du sang des parties.

O PARQUE trop inhumaine, pourquoi avez-vous ourdi si long le fil de mes jours, puisque je devois venir au monde sous une si malheureuse constellation? Je souffre non seulement de me voir privé de ma Patrie, & de la présence de mes amis, mais encore de me voir exilé parmi les Scythes, je puis avoir mérité d'être banni de la ville, sans avoir peut-être mérité d'être relegué dans un tel païs. Mais que dis-je insensé que je suis? J'étois digne de la mort, puisque j'avois offensé la Divine Majesté de César.

ÉLÉGIE XI.

Consolation à sa Femme sur quelques outrages qu'elle avoit reçus.

VOUS vous plaignez dans votre lettre qu'un homme vous a reproché d'être la Femme d'un Banni. J'en ai un sensible déplaisir, non pas tant parce qu'on m'insulte dans mon malheur, où je suis déja tout accoutumé, mais parce que malgré moi je suis cause de votre faute; car je m'imagine que mon exil vous a fait monter la rougeur au visage. Souffrez constamment ce reproche : n'avez-vous pas enduré de plus grands maux lorsque la colere de César m'arracha d'auprès de vous? Cet homme pourtant se trompe de me traiter de banni : ma faute n'a pas été punie d'un si rude châtiment. Ma plus grande punition est d'avoir offensé César, & plût

plût aux Dieux que ma mort eût devancé cette offense!

J'AVOUE QUE mon vaisseau a reçu une grande secousse. Mais il n'en est pas brisé, ni coulé à fond. S'il n'est pas à l'abri du port, il flotte encore sur l'eau. César m'a laissé la vie avec tous mes biens, & tous les droits attribués aux Citoyens Romains : ce que j'avois mérité de perdre entiérement par ma faute.

MAIS CE Prince n'ayant pas trouvé cette faute criminelle, m'a seulement éloigné de mon Païs: & la divinité de César m'a fait sentir sa clémence, aussi bien qu'à plusieurs autres dont le nombre est infini. Il n'a fait que me releguer sans me condamner à un bannissement, & ce que je dis se justifie par mon propre juge.

C'EST DONC justement, CESAR, que mes vers employent toutes leurs forces pour célébrer vos louanges. N'ai-je pas aussi raison de prier les Dieux qu'ils ne vous ouvrent pas sitôt les portes du Ciel, & qu'ils trouvent bon que vous soyez le Dieu des hommes sur la terre? Mais les plus petits ruisseaux prennent leur cours vers la mer, aussi bien que les plus grands fleuves. Et Vous qui me traitez de Banni, ne m'insultez plus ainsi à faux dans l'accablement de mon malheur,

ÉLÉGIE XII.

Il s'excuse à un de ses amis de ne pouvoir entreprendre aucun ouvrage de Poësie.

VOUS ME mandez de chercher dans l'étude quelque divertissement à mes chagrins, pour ne pas laisser engourdir mon esprit par une paresse honteuse. L'avis que vous me donnez, mon très cher ami, me paroît très difficile à exécuter, parce que les vers enfans de la joye demandent la paix de l'ame. Mais moi je mene une vie agitée de tant de traverses, que je me tiens le plus misérable de tous les mortels. Vous exigez donc que Priam chante des Cantiques d'allegresse aux funérailles de ses Enfans, & que Niobe donne une fête, & le bal le jour qu'elle fut privée des siens.

A QUOI ME croyez-vous plutôt disposé aux larmes ou à l'étude relegué tout seul comme je suis à l'extrémité du monde parmi les Getes? Quand même j'aurois la fermeté d'ame qui a rendu Socrate si fameux, cette sagesse succomberoit accablée de mes miseres. Les forces humaines ne sçauroient résister à la colere d'un Dieu. Ce vieillard qui fut nommé sage par l'Oracle d'Apollon n'auroit pu faire des vers dans le malheur où je suis. Si je voulois oublier ma Patrie, & m'oublier moi-même, il faudroit que je fûsse insensible à tout ce que j'ai été. La seule crainte est capable de bannir la paix de mon esprit. Et puis

je

je ſuis dans un lieu qui de tous côtés eſt environné d'un nombre infini de Nations ennemies.

AJOUTEZ QUE mon eſprit tout uſé d'une longue rouille, eſt maintenant engourdi, & qu'il n'eſt pas ſi brillant qu'autrefois. Quelque fertile que ſoit un champ, s'il n'eſt ſouvent cultivé, il ne produira que de l'herbe entremêlée de ronces. Un cheval qui ne travaille pas, ne ſçauroit être vîte à la courſe, & il ſera le dernier entre ceux qu'on lâchera de la barriére du Cirque. Un vaiſſeau ſe pourrit & s'entrouvre, ſi on le laiſſe long-tems hors de l'eau. Pour moi je ne m'attens plus de recouvrer le peu de génie que j'avois avant ma disgrace; mon eſprit s'eſt émouſſé par une longue ſuite de miſeres, il ne me reſte presque rien de mon ancienne vivacité. Il m'arrive même pluſieurs fois que prenant comme à préſent des tablettes pour faire des vers, je ne ſçaurois en venir à bout, ou bien j'en fais comme ceux que vous voyez, qui ſont dignes de l'état miſérable de leur Auteur, & du lieu où ils ſont compoſés. Au reſte l'amour de la gloire & des louanges donne des forces à l'eſprit, & le rend fécond en penſées.

AUTREFOIS lorsque j'avois le vent favorable, j'étois attiré par l'éclat d'une grande réputation. Je ſuis maintenant trop malheureux pour me ſoucier deſormais de rendre mon nom célèbre. Je ſouhaiterois, s'il étoit poſſible, d'être entiérement inconnu. Parce que mes vers n'ont pas mal réuſſi, me perſuadez-vous d'écrire encore, pour m'attirer une ſuite de nouveaux malheurs?

MUSES, VOUS me permettrez de vous dire par reproche que vous êtes cauſe de mon exil: & comme celui qui fit le taureau d'airain en fut juſtement puni, je le ſuis de même pour mes Poëſies. Je ne devrois plus deſormais avoir de com-

commerce avec les Muſes, & ne plus me rembarquer ſur aucune mer, puiſque j'ai déja fait naufrage. Je crois néanmoins que ſi j'étois aſſez imprudent de me rengager dans la Poëſie qui m'a été ſi funeſte, le lieu où je ſuis me donneroit les moyens de faire des vers. Je n'ai point ici de livres, il n'y auroit perſonne qui m'écoutât, ni qui pût entendre ce que je dirois. La Barbarie régne ici par-tout accompagnée d'un parler ſauvage, tout eſt rempli de frayeur. Il me ſemble auſſi que j'ai deſapris le Latin, je parle préſentement Gete & Sarmate.

CEPENDANT je vous avoue ſincerement que je ne puis m'empêcher de faire des vers. J'écris donc, & je jette enſuite mes Ouvrages dans le feu, & mon étude ſe réduit à lui ſervir d'allumette. Ce qui me porte le plus à brûler mes vers, c'eſt que je ne puis en faire de bons, quoique je le veuille avec paſſion. Le peu d'Ouvrages qui me reſtent, pour en faire part à mes amis a été ſauvé du feu par hazard ou par adreſſe.

PLÛT AUX Dieux que tous les vers qui ſont cauſe de mon exil fuſſent de la ſorte réduits en cendres!

ELE-

ÉLÉGIE XIII.

Il conjure un de ses amis de lui écrire plus souvent qu'il ne fait.

OVIDE votre intime ami vous envoie ce salut du païs des Getes, si on peut envoyer ce que l'on n'a pas. Mon esprit qui est fort malade a communiqué sa maladie à mon corps, afin qu'il n'y ait rien en moi qui soit exempt de douleur. Il y a plusieurs jours que je suis tourmenté d'un furieux mal de côté, pour avoir enduré un grand froid pendant l'hiver. Si vous êtes néanmoins en bonne santé, je me porte bien en quelque façon; car sans vous je serois ruiné. Vous m'avez déja donné de grandes marques d'affection, & vous m'avez protégé dans toutes sortes de rencontres. Mais d'ailleurs vous ne faites pas bien de me priver si souvent de la consolation de vos Lettres.

VOUS FERIEZ sans doute le devoir d'un parfait ami, si vous m'écriviez plus souvent. Ne me traitez plus ainsi, je vous en conjure. Si vous n'en usez plus de la sorte, vous serez un homme accompli. Je me plaindrois là dessus plus amplement si je ne croyois que vous pouvez m'avoir écrit plusieurs Lettres que l'on ne m'a point rendues. Veuillent les Dieux que ma plainte soit sans fondement, & que je vous accuse à tort de ne pas vous souvenir de moi! Ce que je souhaite est très assûré, & il ne m'est point permis

de me persuader que votre humeur soit changeante. Plutôt la froide région de Pont manquera d'absinthe, & le Mont Hiblé en Sicile sera plutôt dépourvu de thim, que l'on vous puisse convaincre d'avoir oublié un de vos amis. Mon malheur n'est point encore allé jusque-là.

MAIS SI VOUS voulez faire cesser les reproches qu'on vous fait à faux, tâchez de ne point paroître ce que vous n'êtes point en effet. Et comme nous passions autrefois des jours tout entiers en conversation, entretenons nous de même par Lettres, & que le papier & la main tiennent lieu présentement de langue. Mais pour vous ôter toute défiance, j'ai à vous dire en peu de mots que je vas finir ma Lettre par mes termes ordinaires. Je souhaite que votre sort soit entiérement différent du mien. Adieu.

ÉLÉGIE XIV.

Il promet l'immortalité à sa Femme pour sa rare fidélité.

MA CHERE Femme, vous voyez combien je vous ai rendue célèbre dans mes vers. Que la fortune me maltraite tant qu'elle voudra, mes Ouvrages ne laisseront pas d'illustrer votre réputation; & tant qu'on lira mes écrits, on lira aussi vos éloges. Ainsi vous ne sçauriez être entiérement la proye du bucher funébre. Si vous passez pour malheureuse par la cruelle infortune de votre Mari, vous pourrez trouver des femmes qui souhaiteroient

roient d'être comme vous, & qui vous voyant participer à mes maux, vous porteroient envie. En vous donnant des richesses, je ne vous aurois pas donné davantage, les riches n'emporteront rien en l'autre monde avec eux. J'ai rendu votre nom immortel, je n'ai pu vous faire un plus grand présent. Ajoutez qu'étant la seule qui me protégez, il vous en revient beaucoup de gloire.

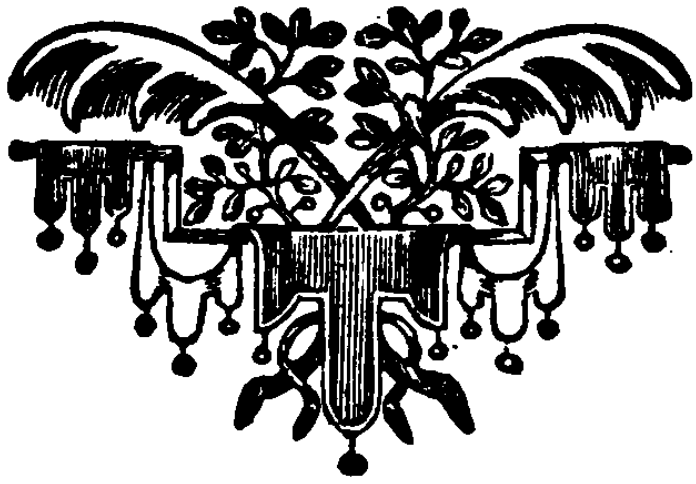
ET PUIS vous devez tirer vanité des continuelles louanges que je vous donne & des jugemens avantageux que je fais de vous. Donnez toûjours lieu qu'on ne puisse pas dire qu'ils sont faits sans fondement, & continuez d'avoir soin de moi, & de conserver votre fidélité. Elle n'a jamais été souillée pendant l'état florissant de mes affaires, & la renommée n'a rien trouvé à reprendre à vos bonnes mœurs. Vous prenez autant de part que moi dans ma disgrace, faites donc que votre vertu se signale avec éclat sur ce sujet.

IL EST BIEN aisé d'être vertueuse, quand l'obstacle qui empêche de l'être se trouve fort éloigné, & qu'une Femme ne rencontre rien qui puisse la détourner de son devoir. Lorsqu'un Dieu a lancé son tonnerre contre un homme marié, si sa Femme ne se sauve pas pour se garentir de l'orage, c'est une marque qu'elle a pour lui beaucoup de tendresse & d'amour. Il est sans doute bien rare de trouver une vertu, qui ne se gouvernant point par la fortune, demeure constante & ferme, quoiqu'elle lui tourne le dos. S'il y a quelque vertu qui cherche sa récompense en elle-même, & qui aille la tête levée parmi les adversités, ón en parlera dans tous les siécles, & sa réputation s'étendra au delà des bornes du monde.

NE VOYEZ-VOUS pas comme Pénélope est devenue immortelle par sa rare chasteté? N'admirez-

02025503

vous pas comme Alceste, Andromaque, & Evadné sont célèbres après leur mort, & comme Laodamie, dont le Mari aborda le premier aux côtes de Troye, est encore dans le souvenir des hommes ? Je ne demande point que vous mouriez pour moi, mais que vous m'aimiez fidèlement : vous pouvez sans peine vous rendre illustre.

AU RESTE NE croyez pas que je vous exhorte à faire ces choses, parce que vous ne les faites pas : mais je vous donne des voiles, quoique vous ayez des rames pour mener votre vaisseau. Celui qui vous avertit de faire ce que vous faites déja, vous loue en vous donnant cet avis, & par son exhortation, il approuve l'action que vous faites.

FIN DES TRISTES D'OVIDE.